

JEAN MERRIEN

Qui veille
DE
VIVRE



LA
TABLE
RONDE

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE.

Missionnaire de la Mer, roman, 1953.
Plaisir de la Mer, initiation à la voile (sous presse).

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

La mort jeune, roman (N.R.F.).
Abandons de postes, roman d'une famille (N.R.F.).
Bord à bord ou l'amitié, roman, prix populiste 1944 (N.R.F.).
Le refus, roman (Presses de la Cité).

OUVRAGES SUR LA MER :

Marines (épuisé).
Rien que la mer, fresque (Editions SELF).
L'homme de la mer, roman, Grand Prix de la mer 1948.
Guide de petite croisière Audierne-La Rochelle (Le Yacht).
Les navigateurs solitaires (Denoël).
Les navigateurs solitaires II « Aux limites du possible » (Denoël).
Les mémoires d'un yacht (Denoël).
Le mutilé de l'Océan, récit pour la jeunesse (Bonne).
L'Atlantique est une cuvette, récit pour la jeunesse (Bonne)
(sous presse).
La course et les corsaires (Amiot-Dumont).
En souscription, aux éditions Bonne, 15, rue Las Cases, Paris :
Grand Dictionnaire du langage maritime et de la voile.

JEAN MERRIEN

Qui vaille de vivre

ROMAN



LA TABLE RONDE
8, RUE GARANCIÈRE-VI^e
PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
15 EXEMPLAIRES SUR ALFA MOUSSE
DES PAPETERIES NAVARRE DONT
10 NUMÉROTÉS 1 A 10 ET
5 NUMÉROTÉS H. C. 11 A H. C. 15

Copyright 1954 by Editions de la Table Ronde.
Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays
y compris l'U. R. S. S.

A Marcel ARLAND

« Il est plus difficile à un riche d'entrer
dans le Ciel qu'à un chameau de passer
par le trou d'une aiguille. »

Mais :

« La foi peut déplacer les montagnes. »

Et :

« Heureux ceux dont l'esprit est
simple. »

L'EVANGILE.

« La gloire et ses prétentions ne
valent pas une partie de barres sur les
bords de la Rance. »

CHATEAUBRIAND, 1833 (65 ans).

Ce récit a été placé entre 1924 et 1930. La suite, intitulée
« *Qui vaille de mourir* », se situera entre 1939 et 1945 ; la fin,
« *Refus de commandement* », entre 1950 et 1955.

Bien entendu, quoique les lieux décrits existent effectivement,
les personnages sont tous purement imaginaires.

PREMIÈRE PARTIE

Le train omnibus avait quitté Douai depuis quelques minutes, et ralentissait pour s'arrêter à Pont-de-la-Deule. Cette soirée du printemps 1924, qu'on devinait belle en d'autres lieux, perdait ses parfums, sa grâce, sa lumière, sous les fumées jaillissant des hautes cheminées, mêlant leurs volutes vertes et grises, puis se diffusant sur toute la plaine ; dans le compartiment même, bien que la fenêtre fût fermée, s'infiltraient, surpassant l'odeur de poussière et de charbon du wagon, la puanteur des fours à coke et l'irritante âcreté des vapeurs de cuivre distillées par les hauts-fourneaux de l' « Asturienne ».

René Quintin n'y prêtait pas attention, car ce paysage lui était familier. Il songeait à ses affaires. Pourtant, quand le train franchit le passage à niveau, devant lequel des tombereaux de charbon stationnaient dans la boue noire, René se souleva un peu pour jeter un coup d'œil à son usine, à l'une des deux usines de la Société Métallurgique de l'Artois, dont il était le Directeur Général. Dont il n'était que le Directeur Général ; et, précisément, le problème qui le tourmentait était d'en devenir l'Administrateur Délégué.

Les bâtiments de l'usine de Pont-de-la-Deule qui s'étendaient, vastes, noyés dans la fumée, jusqu'aux cokeries

toutes flamboyantes, s'ouvraient, là, sur la route, entre des maisons basses, dont les briques et les tuiles étaient également sombres. C'était l'heure de la sortie des ouvriers, et René voyait « son personnel » s'échapper comme une coulée de cancrelats, venir se heurter à la barrière. Les visages de ces gens n'étaient point tristes ; du wagon, maintenant arrêté, on entendait des voix moqueuses qui s'interpellaient, avec le savoureux accent du Nord. Ces gens, comme René, étaient vaccinés par l'habitude, et pas plus que lui ne prenaient garde aux odeurs, au fracas, à l'inharmonie du chaos de bâtisses et de ferrailles hirsutes, aux nues de soufre dont les traînées vertes s'illuminaient soudain d'éclats rouges, à la poussière retombante sous laquelle les maigres arbres fruitiers des jardinets fleurissaient noir. L'enfer. Oui, s'il existe un enfer, les damnés doivent s'y habituer, puisqu'ils sont encore des hommes, et que des hommes vivent et rient à Pont-de-la-Deule.

Ils y vivent, et, même, jouent des coudes pour y venir vivre. En effet, l'un des enjeux de la bataille que menait René comportait la jouissance du « château », de cette maison à tourelles qu'on apercevait entre deux usines, flanquée de quelques acacias, et qui, par les vents de Sud-Ouest, recevait de plein fouet les relents de la cokerie, ou par ceux de Nord l'haleine des sulfures de cuivre.

Il est vrai que l'actuelle « propriété » que René habitait à Sallaumines, où se trouvait l'autre usine de la Société, coïncée entre un ancien terril en semi-combustion (car ces immenses tas de déchets contiennent encore du charbon, qui brûle spontanément), un puits de mine et son terril nouveau, une sucrerie, une brasserie, en bordure d'un horrible coron, en pleine zone houillère, cette maison ne le cédait en rien au « château » pour la noirceur et la pesti-

lence. « Propriété » ! René n'avait pu, dans les premiers temps, s'empêcher de songer, avec un sourire d'ironie, à ce que ce même mot évoquait en Bretagne, dans la Basse Cornouaille de son enfance : quelque large maison, harmonieuse et discrète, enfouie entre des hêtres et des chênes, dans une lumière délicate, où le vent apportait des senteurs de foin et des bruits paisibles de charrettes.

Mais qu'importait cela ! Ce qui était en question pour René, c'était la puissance ; à sa conquête, il employait toute son énergie, toute son intelligence. Et toute son intrigue.

Dans le train qui, à une allure de corbillard, s'enfonçait dans le crépuscule et la nuit, René faisait le point. Il revenait de Paris ; pendant deux jours, au siège social de la Société, il avait pris langue avec les uns, les autres, il avait manœuvré, insinué, s'était fait voir. Se faire voir, *être là*, c'était essentiel. Ah ! ces bureaux, ces petites intrigues de gratte-papier sans valeur professionnelle, sans responsabilité, qui vous saluent très bas : « Mais oui, Monsieur le Directeur Général ; à vos ordres, Monsieur le Directeur Général ; oh ! pourquoi êtes-vous descendu à l'hôtel, ma femme aurait été si heureuse de vous recevoir. » Phh ! René haussait les épaules avec mépris ; celui qui avait parlé ainsi, le Secrétaire Général, ce « métallurgiste de bureaux », depuis des mois le menait en bateau : « Entre nous, Monsieur Quintin, je peux vous l'affirmer : ces Messieurs du Conseil sont unanimes, unanimes ; dès que Monsieur Delrieu, qui est bien mal, aura passé, vous serez choisi pour le remplacer comme Administrateur-Délégué. Vous possédez le nombre d'actions statutaire ? Non ? Oh ! cela s'arrangera, j'en fais mon affaire, comptez sur moi. »

René avait pensé que cet homme ne se vantait sans doute

pas ; sans plus de pouvoir officiel qu'un chef comptable, il possédait en fait la puissance redoutable des bureaucrates, la faculté de glisser ou de soustraire au moment opportun une feuille de papier, de suggérer une interprétation d'un article des statuts, de faire entendre à un hésitant que, une majorité étant « certainement acquise », il valait mieux s'y rallier.

Il était à la Cour, près des puissants ; il *était là*, ne transformant l'acier en produits finis que sur du papier, avec quelle aisance, alors que René, lui, devant traiter de l'acier véritable, pesant et traître, toujours disposé à présenter quelque malfaçon, à causer quelque accident, René *n'était pas là* ; il menait de vrais ouvriers, de vrais ingénieurs, aussi fuyants ou retors, paresseux ou maladroits, incompréhensifs ou inattentifs les uns que les autres ; ou encore, excessifs de zèle, de bonne volonté, de fidélité, et se battant à mort entre eux à qui le serait le plus, ce qui était aussi dangereux ; René devait tout prévoir, tout contrôler, tout suspecter, tout marquer de son impulsion d'homme, de chef, de métallurgiste expérimenté. Il devait *être là*, dans le Nord ; *n'être pas là*, au siège.

Et pendant qu'il *n'était pas là*, on le bernait.

Le M. Delrieu en question était enfin mort. A l'enterrement, plusieurs de ces Messieurs du Conseil avaient « pressenti » René : « Cher ami, nous comptons sur vous ; vous êtes un Directeur Général remarquable, tout à fait remarquable ; nous allons commencer par vous introduire parmi nous au Conseil ; et, pour ma part, je ne verrais aucun inconvénient... ; laissez-moi faire ! »

René s'était rengorgé, réjouï. Une chose le surprenait bien quelque peu : il avait lu les statuts, il savait que l'Administrateur-Délégué devait posséder un assez grand

nombre d'actions. René en était loin. Sa médiocre fortune ne lui permettait pas de songer à remplir cette condition. Envisageait-on de lui attribuer des titres, de lui en céder à terme, payables sur ses tantièmes et émoluments futurs ? Ou bien de modifier les statuts, ce qui n'était pas bien difficile, puisque le conseil actuel détenait la majorité absolue ?

Du temps avait passé. En attendant l'Assemblée Générale, le Président du Conseil d'Administration — l'illustre M. Cadenette — avait statutairement pris, sans quitter Paris, les pouvoirs d'Administrateur-Délégué, et les avait remis à René pour tout ce qui concernait la fabrication, la vente, etc..., tout sauf les finances générales.

René y avait vu la consécration pratique de ses espérances. La chose était quasi-faite, il serait Administrateur-Délégué.

Beau titre. Mais pas seulement beau titre.

Dans son compartiment du train ferrailant, René rougissait de colère.

La date de l'assemblée approchant, et rien de précis n'étant annoncé, René était allé à Paris.

Il était temps.

Ce petit faux-jeton de Secrétaire Général lui avait encore répété : « Soyez sans crainte, la chose est autant dire faite ; ces Messieurs en parlaient encore hier ; ils ont trouvé un moyen de tourner les statuts, sans les tourner, tout en les tournant ; vous savez, des statuts, c'est fait pour être tourné. »

Il avait ajouté :

— Voir Monsieur Cadenette ? Je crois qu'il n'est pas à Paris. Et puis, je sais qu'il doit aller à Douai prochainement,

pour vous rencontrer. Vous le connaissez : il n'aime pas qu'on aille au-devant de ses volontés, qu'on lui force la main. »

Ah ! le faux-jeton, le faux-jeton ! Le même type qui tenait ce langage, avait la veille même...

René, vaguement inquiet, bousculant les formalités d'approche derrière lesquelles Cadenette se retranchait, et au risque très réel de lui déplaire, s'était fait annoncer à sa somptueuse demeure de l'avenue Hoche.

René avait été immédiatement reçu par l'étonnant bonhomme. Président d'innombrables conseils d'administrations, l'un des hommes les plus riches de France, il était vêtu comme un petit employé de banque, mangeait des légumes sans sel et buvait de l'eau, parmi des meubles, des collections, des tableaux admirables. Ses fonctions n'étaient nullement nominales. Il connaissait parfaitement chaque affaire, et donnait, en connaissance de cause, des avis fort précieux. La seule fois qu'on l'avait vu rire (bien entendu à une Assemblée Générale, puisqu'il y vivait, comme d'autres se nourrissent aux buffets de mariages ou aux cocktails de presse) c'était un jour que quelqu'un s'esclaffait au sujet d'une enseigne d'artisan « spécialiste en tous genres ». Cadenette avait répliqué : « Voilà ma devise ! » et était resté hilare plusieurs minutes.

Cadenette avait reçu René dans sa salle à manger, tout en humant son bouillon de légumes.

— Vluip. Vous avez bien fait de venir ; asseyez-vous. Vluip. Ça ne va pas, pour vous. (Allons bon, tout est perdu). Vluip. Je ne suis qu'un administrateur comme les autres, moins que les autres, puisque je suis président. Vluip. J'avais pensé à vous. Vluip. Vous n'avez pas le nombre d'actions nécessaires, et pas les disponibilités pour faire

l'appoint, sans quoi vous n'auriez pas attendu, j'imagine ? Vluip. J'ai fait tourner et retourner les statuts par le Secrétaire Général ; de vos amis, je croyais ? En tout cas, ce petit imbécile a conclu qu'il était impossible de vous nommer actuellement. C'est idiot, j'ai trouvé le joint, ce n'est pas difficile. Vluip. Vluip. (René pense : « Mais alors tout est sauvé » ; il est resté debout près de la table, il se penche en avant, prêt à remercier). Asseyez-vous donc, mon cher. Pas difficile. Mais seulement... il y a un seulement. Ce petit imbécile a envoyé le rapport à tous les membres du Conseil. Ils ont considéré la chose comme classée, ils ont cherché quelqu'un d'autre.

(Bruit de cuillère, vluip, astiquage de la moustache.) « Ils ont trouvé. Quelqu'un de parfait, évidemment. Pas un métallurgiste comme vous, un ingénieur des mines. Remarquable. Et puis... et puis fils de la Banque Wismuller.

(Wismuller ! Le fils Wismuller, Jean Wismuller. Remarquable en effet. Fils de Louis Wismuller, les mines, les banques, les aciéries de Lorraine, etc... René avait eu un éblouissement. Jean Wismuller. Son ancien camarade de l'Ecole Préparatoire, avec lequel il n'avait jamais pu s'entendre, qui jadis lui soufflait les premières places ; ça recommençait.)

Le vieux Cadenette avait continué :

— Votre Société est prospère, mais un peu maigre en trésorerie. Wismuller et Cie, ce n'est pas à négliger. Au Conseil — pas besoin de mâcher les mots, n'est-ce pas ? — plus de la moitié des Administrateurs ont besoin de lui.

René est pâle. Il va se lever. Geste inattendu : Cadenette sourit ; un soleil de février.

— Je connais votre valeur. Je reste pour vous. Mais ça

va être dur. Si c'était tout autre que Wismuller, j'en ferais mon affaire. Vous ne voyez pas « quelque chose », qu'on puisse lui reprocher ?

Dans son wagon cahotant, regardant par la portière un carreau de mine, dans le lointain, éclairé par des projecteurs, René revit, ressasse, cette seconde-là.

Il a été idiot.

Ah ! si, il y avait à reprocher à Jean Wismuller quelque chose, qui aurait éliminé radicalement sa candidature. Quelque chose d'infâme. Qui n'était *peut-être pas vrai*, mais que tout le monde croirait, et que, dans le Nord, on ne donnerait pas.

C'était au collège, à Paris. Jean Wismuller était élève de la section préparatoire à l'École des Mines. Un riche fils de cultivateur, qui préparait l'Agro, avait perdu son portefeuille. On l'avait retrouvé, vide, dans l'armoire, non fermée de Wismuller. Celui-ci avait juré n'y être pour rien. C'était possible, le voleur pouvait avoir choisi cet endroit pour se débarrasser de l'objet. Quel besoin le fils du riche Wismuller aurait-il eu de quelques louis ? On avait classé l'affaire.

« On », c'est-à-dire l'administration du Collège. Mais pas les élèves. Une dizaine d'entre eux, dont l'agronome, avaient saisi Wismuller, l'avaient mis « à poil », l'avaient « passé à tabac » ; on prétendait même qu'ils l'avaient brûlé avec des cigarettes. Jean Wismuller était malingre, petit, sans vigueur physique ni morale, sorte de « bête à concours » n'ayant jusqu'alors jamais pensé qu'existât au monde autre chose que ses études, considérant ses camarades comme des chiffres ; 1^{er}, 2^e, dernier. Il se débattit, puis cria, puis pleura, puis avoua tout ce qu'on voulut, et signa un papier reconnaissant le vol.

Dès le lendemain, honteux, le chef de ses tortionnaires vint implorer son pardon, brûla devant lui le papier.

Mais il avait été photographié.

René avait vu cette photographie. Le condisciple de Wismuller qui l'avait gardée, devenu avocat, la lui avait montrée comme preuve, selon lui, du peu de valeur des aveux passés devant la police. Et, sans malice (de la part de René non plus, alors) il avait laissé l'épreuve à René.

Elle était dans un tiroir de son bureau.

Il suffirait...

Oui. Le monde est si bête, que cela suffirait. Bien sûr, le scandale serait étouffé. Mais, présenté au bon moment, le document produirait son effet, qui serait de faire écarter le prétendant.

Oh ! bien sûr, il ne faudrait pas que ce fût René qui le fit circuler. Cadenette... Est-ce que Cadenette, qui savait tout, était au courant de cela ? Le sous-entendu n'était-il pas clair ?

Le train, après s'être arrêté à Hénin-Liétard, repartait, dans la nuit bien noire, trouée des flammes des fours à coke et des plaques de lumière des « carreaux ». René frissonnait. Il se sentait sale d'avoir pensé à user d'une telle arme. Et pourtant ? Est-ce que, à sa place, le Wismuller aurait tant de scrupules ? D'après ce qu'on disait, non. Il passait pour ambitieux, dur, digne fils de son père, aussi détesté pour lui-même qu'il était courtois pour sa fortune et sa puissance. René avait rencontré récemment Jean Wismuller à des diners, à des bridges. Il l'avait trouvé aussi antipathique que jadis. Laid, oreilles en éventail. Désagréable, agressif même. Et puis, était-ce la place d'un ingénieur des mines — encore en stage, simple ingénieur

du fond — à la tête d'une Société Métallurgique ? Odieux népotisme, ruine des affaires. René, lui, si qualifié, devrait-il vivre dorénavant, à cause de cet homme, non seulement sans « espérances », mais sous sa coupe ? Pire, devrait-il rendre possible par sa seule présence, lui technicien, la réussite de ce non-technicien ? Ah ! non, plutôt partir.

Quitter ces usines, qui lui étaient chères, qu'il était en train de transformer profondément ?

René serrait les dents, sentait son visage s'empourprer. Il était partagé entre des sentiments de fierté — Cadenette n'était pas coutumier de tels compliments —, de colère, de déception. Et aussi d'amertume, même contre Cadenette.

Celui-ci, après sa phrase ambiguë, avait fait mine de renoncer, de consoler René : son avancement avait déjà été rapide ; il n'avait pas même quarante ans ; ses avantages matériels seraient équivalents, c'était promis, et la véritable direction de l'affaire resterait entre ses mains. Alors, pourquoi s'attacher si fort à un mot ?

Ah ! non, il ne s'agissait pas d'un mot ! Il s'agissait, et René le savait bien, d'un changement de catégorie, d'un tournant décisif. Ingénieur, ingénieur en chef, directeur, directeur général, tout cela était, à des échelons de plus en plus élevés, fonctions de *commis*, d'employé. Certes, de commis dont on avait besoin, de commis supérieur ; de commis de mieux en mieux payé, mais de *commis*. Technicien, il devait assurer la réussite technique, mais n'était pas admis à l'Etat-Major, autrement que comme conseiller. Au contraire, le titre d'Administrateur-Délégué, avec voix au Conseil, comportait enfin son introduction dans le monde supérieur, dans la sphère dirigeante des entreprises. Le Directeur Général, c'était le premier parmi les exécutants ;

l'Administrateur-Délégué, c'était l'un des maîtres, l'un des tenants du capital, auquel toute voie était ouverte.

Or, cela était évident, le moment était venu pour René d'obtenir ce changement de catégorie. Il le voulait, il l'obtiendrait, quelques moyens qu'il dût employer.

Le train ralentissait pour s'arrêter à Lens. René ramassa son chapeau, sa serviette, entr'ouvrit la portière. Sa décision était prise. Demain, mercredi, il irait à la Bourse de Lille ; il verrait certain banquier, concurrent direct et ennemi juré de Wismuller père. Ce banquier « marcherait » immédiatement, rallierait plusieurs des administrateurs de la Société Métallurgique de l'Artois. Et, parmi les autres, la photo, sortie en dernière minute, jetterait le désarroi.

Après tout, lutte pour la vie.



— Eh bien, Albert, pourquoi n'étiez-vous pas à la gare de Douai ?

— On m'a téléphoné trop tard du bureau, Monsieur.

Albert, le chauffeur, un ch'timi broussailleux et rabougri, tenait à la main la casquette trop grande qui, remise en place, semblait reposer sur ses oreilles.

— Trop tard ? J'avais téléphoné à trois heures, de Paris.

— Oui, mais, Monsieur, il y a du vilain par ici.

L'homme prenait son temps, dans cette attitude mi-servile, mi-narquoise, des employés du Nord.

— Du vilain ? Quoi donc ?

— A la fosse treize ; eune reupture ed'teube. D'la viande au fond, et de l'grosse.

La fosse treize de Courrières ? Ce puits de mine tout proche de la maison de René, celui dont, de son jardin, il voyait le chevalement, dont il entendait haleter les pompes, crisser les câbles à chaque coup de frein. Une rupture de tube ? De cuvelage ? Alors l'eau, au fond ? Et « de la viande », des hommes, noyés, bloqués par les eaux ? « De la grosse viande », des directeurs, ingénieurs ?

— Ils restent trois au fond : deux porions et Monsieur Wismuller.

— Vite, Albert.

René monte en voiture, l'homme claque la portière, se glisse derrière son volant, démarre, se lance dans les ruelles noires aux pavés inégaux. La boue gicle dans la lumière des phares.

René, sur son coussin, au lieu de s'adosser, reste assis sur le bout des fesses, prêt à descendre, pressant de son corps la voiture comme s'il s'agissait d'un cheval. Wismuller. Savoir. Bien sûr, songe René, il va s'en tirer, cela lui fera une auréole, une renommée telle que nul ne pourra s'opposer à lui. René le traiterait presque de bluffeur. Pensez donc, un ingénieur échappé « par miracle » d'une mine inondée, cela va de soi, on lui donne un poste en vue autre part. Un héros, dira la presse. Assez d'une fois, pensera le tout Lille-Douai-Arras, à son tour d'être « au jour » ; Administrateur-Délégué de la Métallurgique de l'Artois ? Parfait, il l'a bien gagné.

Ou bien... Ou bien, mort. Un héros posthume, pas gênant du tout. René sera le premier à chanter sa louange, maintenant qu'il ne sera plus dangereux.

René repousse cette pensée. Elle demeure pourtant en lui, sous-jacente, mêlée d'une crainte, d'une angoisse confuse.

Dans ce malaise, René pense à son usine. A sa seconde usine, de l'autre côté de la route, juste en face de la fosse treize. Certainement, une grande partie du personnel y aura pris prétexte de l'accident pour abandonner le travail. Ouvriers et employés seront accourus « participer aux secours », en fait coller leur nez aux vitres ou leurs mains aux grilles. Blanchet, le jeune ingénieur, ce gamin portant si bien son nom, ce blondasse au visage de fille, qui semblait sortir de la Maternelle plutôt que de l'École Centrale, au lieu de veiller à ce que chacun reste à son poste, aura sûrement couru le premier faire la mouche du coche près du puits. « Devoir humanitaire ». Devoir humanitaire, de bavarder et de perdre son temps, blême de plaisir émotif comme une vieille fille américaine, sans autre effet réel que de gêner ?

Deux zones de lumière : à droite, la fosse, à gauche, l'usine, et la sucrerie contiguë. Un peu plus loin, dans le noir, la maison de René. Le chauffeur ralentissait ; on lui avait dit « vite » ; vite où ? A l'usine, à la maison ou à la fosse ? Il se retourna, montra du menton le « carreau » violemment éclairé comme le pont d'un chalutier, les bâtiments semblables à un transatlantique aux mille hublots. De la tête et des épaules, René fit : oui, bien sûr, quelle question stupide !

Les grilles étaient fermées, devant lesquelles était massée la laide foule des femmes et des mineurs. Au coup de klaxon, des gendarmes manœuvrèrent la porte, la foule s'ouvrit. Un grand silence, brusque, fit ressortir qu'auparavant cette foule produisait un bruit semblable à celui de la mer. Une voix aigrette, toute seule, lança « c'est le patron de la Métal », puis l'auto repartit, glissa sur l'avenue empierrée de mâchefer que ses pneus semblaient croquer.

Un désert. Personne devant la porte des bureaux. René poussa le vantail, prit un couloir, pénétra dans la salle du treuil.

Là était toute la « grosse viande » : les directeurs de la Compagnie Houillère, le Préfet, des notabilités, des militaires ; tous, plantés comme des pions d'échec, à petite distance les uns des autres ; silencieux, couverts d'un énorme halètement désordonné, au lieu de l'habituel bruit sourd et régulier, que René, la nuit, entendait de son lit comme la pulsation d'un sang. De l'autre côté de la verrière, dans une lumière crue, on voyait s'agiter des bielles, on apercevait d'énormes tuyaux, serpentant vers un petit fossé que René connaissait bien, qui conduisait les eaux vers le canal.

Lorsque René était entré, plusieurs personnes s'étaient retournées. L'une des plus proches, un ingénieur de Lens, vint vers lui, de ce pas élastique qu'on prend dans les chambres mortuaires. A l'oreille, il lui cria :

— Un accident de cuvelage à l'étage deux. De l'eau dans le puits, naturellement, mais on a pu évacuer tout le monde, sauf deux porions et Wismuller, qui sont coincés, tout en bas, dans la chambre du téléphone. L'eau monte, les moteurs des foulantes inférieures sont noyés. On arme d'autres pompes ; elles ne débitent encore rien.

René voyait depuis un moment un jeune homme — Blanchet naturellement — qui fendait la foule pour venir vers lui ; décoiffé, la cravate de travers, des gouttes de sueur lui coulant du front.

— Monsieur, dit-il, j'ai cru bien faire de prêter nos deux pompes ; je suis en train de les faire mettre en place.

René fit un grognement, qui pouvait sembler approbateur, et lui tourna le dos. Que dire à cet imbécile ? Qu'il n'y

avait pas besoin de sortir de Centrale pour savoir qu'une pompe aspirante ne peut agir à plus de onze mètres de profondeur, que par conséquent le drame se jouait aux pompes foulantes du bas, et non au jour ? Ou bien qu'il avait bien fait, qu'à titre de voisin il était en effet nécessaire d'offrir de l'aide, même dérisoire, de s'agiter, de se remuer, de « faire semblant ». Aspirer avec une paille, parfaitement, aurait été aussi efficace, aussi « touchant », et aussi bien vu de tous. Pas plus inutile après tout que la présence de ce Préfet.

Le premier interlocuteur reprenait :

— Le plus terrible est que Wismuller parle au téléphone ; il parle sans arrêt. L'eau monte lentement. Nous avions espéré que la pièce ferait cloche à plongeur ; mais non, il entend l'air fuser par un orifice supérieur. On lui répète que les pompes étalent, qu'elles vont gagner dans quelques instants. Il sait bien que ce sera trop tard. Ils sont debout sur la table, la tête au ras du plafond, et ils ont de l'eau à la poitrine. Wismuller a pris l'appareil avec lui, ça marche toujours, il parle, il parle. On disait tout à l'heure qu'il plaisantait.

Quelle horreur ! Quelle horreur ! René sentait son épiderme se hérissier. Quelle atroce mort lente, quelle sinistre ironie que ce lien avec les vivants, ce lien tout verbal. Qu'aurait-il fait, lui ? N'aurait-il pas plutôt arraché l'appareil ? Non, évidemment, il fallait pouvoir dire : « l'eau baisse, activez, vous allez nous sauver ». Ou bien « elle monte, faites plus vite encore ». Et c'était cela, elle montait. Trois hommes sur une table, dans l'eau tiède, s'engouffraient lentement, sous-marin coulé qui continue d'émettre.

René regardait, dans un angle de la vaste salle, un bureau vitré. C'était à partir de lui que rayonnaient tous ces per-

sonnages sombres, immobiles, écrasés. Tous regardaient le bureau, dont la porte était fermée. A l'intérieur, on apercevait d'autres hommes qui tenaient des écouteurs.

René, lentement, s'approcha. La porte du bureau s'ouvrit, un homme en cote bleue parut, portant une sacoche de cuir, tenant à la main des rouleaux de fil caoutchouté. Un électricien. Son visage, un gros visage de joyeux drille de noce flamande, ruisselait de larmes. Des officiels s'inclinèrent vers lui, mais il s'éloigna sans rien dire et personne ne l'arrêta.

Un autre homme sortit de la cabine, referma soigneusement la porte vitrée ; c'était un ingénieur, Alphonsi, que René connaissait ; il parla à voix basse, ou, plutôt, en criant dans le bruit d'un ton qui était semblable à une voix basse :

— Ils ont pu parler à leurs femmes. Nous sommes restés en ligne, n'est-ce pas ? Delesalle, le chef porion, n'a parlé que de ses enfants. Onze. Il a dit à sa femme d'aller vous trouver, Monsieur Martin (le Grand Directeur de la mine) que vous lui feriez avoir tout son dû « et même un peu de sucre pour mettre dans la bistouille ». (M. Martin, cet homme redouté, glacial, dur par fonction, essuyait ses yeux de son gant noir, se faisant de longues traînées sur le visage, et respirait à grands traits, bouche large ouverte, comme s'il se noyait lui aussi ; le Préfet serrait les paupières, contractant sa mâchoire dont les muscles saillaient). La femme de Delesalle n'a pas eu une plainte, pas un mot d'émotion ; elle a répondu d'une voix calme, comme s'il lui donnait des instructions pour faire son marché. Elle a conclu : « T'inquiète pôs, min pauvre vieux, on fera du mieux, ils ne minquerôt pôs. Va où tu dois, on ira tous parel. » Et elle a raccroché d'elle-même. L'autre porion, Kotzinski, a voulu parler lui aussi à sa femme, en polonais ;

mais la petite a dû se trouver mal au bout de son fil, ça ne répondait plus ; alors Kotzinski a hurlé des injures — il paraît qu'il maudissait les femmes, pas capables d'un peu de courage — puis il a lâché l'appareil qu'on a entendu tomber dans l'eau, et gargouiller un bon moment. Enfin Monsieur Wismuller a parlé de nouveau. Il avait demandé auparavant la communication avec Paris, avec son père. En l'attendant, il continue à questionner sur le travail des pompes, à donner des instructions. Ils entendent ces pompes, maintenant, mais l'eau monte toujours. Tenez, il doit parler avec Paris. »

Dans la cabine, les trois hommes qui y étaient demeurés avaient posé leurs écouteurs. Ils regardaient leurs chaussures, tous en la même attitude.

Ce qui se disait entre Wismuller et son père, personne ne le devait écouter. Personne, que les deux porions, en bas, dans leur bain inexorable ; mais ceux-là, c'était sans importance ; ils ne reviendraient pas le dire.

Soudain, les trois hommes de la cabine réempoignèrent leur combiné. Alphonsi ouvrit la porte, rentra. Un des autres sortit, s'adressa au Grand Directeur :

— Nous avons entendu un cri, au milieu du murmure des voix, dans les écouteurs que nous avons posés ; nous les avons repris ; Wismuller a dit que c'était le Polonais qui devenait fou. Puis il a dit adieu à son père, l'a prié de raccrocher. Comme celui-ci ne le faisait pas, de sa voix la plus calme, il a ajouté : « Allo, standard, repassez-moi la direction du sauvetage. » L'opérateur a coupé Paris. Voilà, Monsieur.

Alphonsi reparut :

— L'eau gagne toujours, Monsieur. Ils en ont jusqu'aux

épaules. Ils, c'est-à-dire Monsieur Wismuller et Delesalle, car Kotzinsky est tombé de la table, et a disparu. Un cadavre de cheval est entré dans la pièce, flotte auprès d'eux, et ils ont du mal à l'écarter.

— Monsieur le Directeur, cria de la porte une autre des occupants de la cabine, Monsieur le Directeur, Monsieur Wismuller voudrait vous parler.

M. Martin entra, referma la porte. On le vit prendre le combiné ; de sa main libre, il gesticula, scandant des paroles, ouvrant les doigts en un geste de conjuration. Puis il se mit à crier, à crier dans le cornet. Un long moment passa. Il posa le combiné, s'épongea le front, fit un geste d'accablement, ouvrit la porte.

D'instinct, tous s'étaient approchés ; René s'était trouvé poussé au premier rang.

— Messieurs, dit sourdement le Grand Directeur, dans la clameur des pompes, Messieurs, ils ne répondent plus.

Puis il se tourna vers le Préfet, le prit par le bras, et ajouta plus bas :

— Wismuller m'a dit : « Nous sommes sur la pointe des pieds, nous en avons presque à la bouche ; Delesalle a essayé de s'accrocher au cheval, celui-ci tourne ; nous n'en pouvons plus ; nous nous laissons couler. » Il a fait comme il disait, j'ai entendu l'appareil plonger dans l'eau.

M. Martin reprit, très fort :

— Naturellement, on continue d'aller au plus vite. Mais... Que tous ceux qui ne peuvent coopérer effectivement aux travaux veuillent bien se retirer. Nous ne pouvons, pour le moment, que pleurer trois héros, morts au champ d'honneur du devoir et de la mine.

Tout bouleversé qu'il fût, René ne put s'empêcher de trouver de mauvais goût cette phraséologie.

Il se retira, retrouva sa voiture ; le chauffeur, une fois installé, se retourna ; René fit simplement :

— C'est fini. A la maison.

Il pensait que c'était une mort bien opportune. Il serait Administrateur Délégué. Sa vraie carrière s'ouvrirait.

Lettre de Mme René Quintin, née Gisèle Vandebroëck,
à sa belle-sœur, Mme Louis Quintin, née Anne de Languz,
manoir de Trédour, en Pont-Aven, Finistère.

Sallaumines, 2 mai 1924.

MA CHÈRE ANNE,

Voilà plusieurs jours que je veux vous répondre, mais vous avez certainement compris, en lisant les journaux, la raison de mon retard : cet abominable accident de la fosse treize nous a tous mis en révolution.

Oui, c'est à cent mètres de chez nous que ce drame terrible s'est déroulé. Ce n'est pas la première fois que je me trouve assister à une colère de la mine, puisque, lors de la catastrophe de Courrières, mon père y était ingénieur, et moi bien assez grande pour comprendre.

Depuis, j'ai lu bien des fois dans les journaux le récit d'accidents au fond ; mais cela ne me causait qu'une émo-

tion toujours superficielle et passagère ; je disais « ah, les pauvres gens », et puis je retournais à mes confitures. Dans le Nord, on en a l'habitude, on salue cela d'un lieu commun : « tribut à la mine », frère du « tribut à la montagne » en Savoie, ou du « tribut à la mer », j'imagine, chez vous.

Cette fois, bien qu'il y ait cinq jours de cela, j'en suis encore toute tremblante. Pourtant, je ne connaissais, bien sûr, aucun des deux porions ; quant au fils Wismuller — le fils de la Banque, une des plus grosses fortunes du Nord — il n'était guère sympathique, on faisait même courir sur son compte des bruits assez défavorables ; on prétendait qu'il avait des manies inavouables. Avant sa mort, les uns le tenaient pour un benêt fils à papa, les autres pour une future fripouille ; aujourd'hui, c'est un héros. Mon mari, qui ne l'aimait guère, et semblait même prendre un certain plaisir à en entendre dire du mal, m'a rembarrée vertement, lui qui pourtant dit toujours qu'il faut appeler un chat un chat, même mort, lorsque j'ai avancé qu'il valait mieux que ce fût celui-là qu'un autre. C'est curieux, René qui a tant de bon sens et qui domine si bien ses nerfs, est d'une émotivité extrême, depuis l'accident. Peut-être pense-t-il qu'il peut finir ainsi, lui aussi, non pas au fond, puisqu'il n'y descend pas, mais coincé sous quelqu'un de ces affreux marteaux-pilons qui me font si peur, brûlé par un de ces lingots incandescents qu'ils frôlent tous et qui n'aurait qu'à se décrocher, ou happé par un de ces engrenages autour desquels il n'a rien à faire, et qu'il ausculte à plaisir sans les arrêter. On dit « femme de marin, femme de chagrin » ; on devrait dire « femme d'ingénieur, femme de terreur ».

Tout le monde répète que Wismuller est mort héroïquement. Certes. Quand son père l'a eu au téléphone, le stan-

dardiste a entendu le vieux qui disait : « Ah, c'est toi, mon petit ; ça va bien ? » Il a répondu « Non, papa », comme s'il disait : il ne pleut pas. Il avait décidé de conserver son calme. On voit mal comment il aurait pu faire autrement, du moment qu'il utilisait cet appareil téléphonique ; y pleurnicher à travers tant d'épaisseurs d'eau, de terre et d'air ? Néanmoins, cela me paraît plus atroce que d'en finir tout de suite. Et les porions qui ont téléphoné à leurs femmes ! Celle du Polonais en est, paraît-il, devenue à moitié folle. Quant à l'autre, elle manquait tellement d'imagination qu'elle a pris cela... comme elle aurait pris l'annonce du décès par un employé de la mairie. Elle a essuyé ses yeux, puis elle s'est mise à sa « vassingue », à nettoyer la maison pour les voisins qui allaient venir.

Le lendemain à huit heures, elle était au Grand Bureau, en noir (les vêtements étaient ceux du deuil d'un de ses douze enfants), mais le visage impassible. On dit que les flamands ont du flegme ; cette femme est picarde ; et moi, qui suis flamande, depuis lors je passe mon temps à me demander comment j'aurais réagi (et vous, qui êtes bretonne ?) ; se trouver mal, ce n'est qu'une solution passagère ; pleurer, oui, bien sûr ; hurler, même, il me semble ; mais après ? J'y pense, non pas comme si cela avait pu m'arriver, mais comme si cela allait à coup sûr m'arriver. Quand le téléphone sonne, ou la nuit en rêve, je me dis « ça y est, c'est lui ». C'est idiot, car lui, il ne pourrait même pas téléphoner. Même pas, ou heureusement pas ?

Une chose aussi terrible, et que j'ai ressentie peut-être plus profondément encore, sans ce côté Grand Guignol qui mêle de l'horripilation à ma terreur, une chose qui m'émeut encore plus, parce qu'elle est hélas plus humaine, c'était les femmes des mineurs et les camarades de ceux-ci, qui attendaient, accrochés aux grilles, jusqu'à ce qu'on ait su

les noms de ceux qui étaient au fond. Ils étaient là, muets, noirs, lourds. C'est très impressionnant, l'angoisse d'une foule. Je suis restée là, moi aussi. Mais, quand on eut dit les trois noms, et affirmé que tous les autres étaient remontés, et que les sauveteurs ne couraient aucun danger, alors c'est tout juste s'ils n'ont pas ri. Je vous dis, ils n'ont pas d'imagination ; et la solidarité, n'est-ce pas... C'est à peine si quelques collègues des porions, ou plutôt de Delesalle, et les amies de sa femme, car le Polonais était paraît-il en très mauvais termes avec ses compatriotes, et ne voyait personne, et sa femme était plutôt légère (oui, celle qui s'est évanouie, et qui reste commotionnée) — c'est à peine si quelques-uns ont paru touchés ; les autres se sont mis à discuter presque gaiement, soulagés, et ne sont restés là que comme au cinéma. Moi, j'aurais voulu les gifler. Je suis partie, car j'aurais fait un esclandre, et de la part de « Madame la Directrice », comme ils disent, ç'aurait été... j'allais écrire shocking, le Nord c'est un peu l'Angleterre.

Le lendemain, on a fini de pomper, on a retrouvé les corps. Wismuller tenait encore le téléphone ; Delesalle était cramponné à la crinière du cheval ; le Polonais semblait rire. D'ailleurs, vous avez lu tout cela, les journaux s'y sont assez complu. Les accidents de mine, c'est spectaculaire, c'est pour eux une aubaine. On ne fait pas tant de battage sur le naufrage d'un bateau de pêche, n'est-ce pas, Anne ? René prétend que c'est parce qu'ici le sauvetage, et l'arrêt de la mine, coûtent des millions et du chômage ; moi, je crois que c'est à cause de la vieille terreur de l'enfer, des « entrailles de la terre ».

Il y a eu l'enterrement. Ça été pour moi un tintouin, nous avons dû loger des membres du Conseil de la Société de René. En un sens, je pensais que cela devait arranger ses affaires ; plusieurs de ces Messieurs m'ont dit qu'il allait

être nommé Administrateur Délégué, que c'était maintenant certain ; René m'en avait très souvent entretenue avant l'accident, et il y avait un point qui accrochait. Depuis, il ne m'en a pas dit un mot, et n'en a pas parlé à ces Messieurs devant moi, bien entendu. Mais j'ai compris que le « point », c'était une candidature du fils Wismuller, justement. Ainsi à quelque chose malheur est bon. Nous allons habiter le « château » à Pont-de-la-Deule. Pont-de-la-Deule, ce n'est pas joli, joli ; mais ce n'est guère pire que Sallaumines, et on s'habitue à ce pays, grâce aux maisons si confortables, aux réceptions, à la musique, aux bridges. J'ai une accoutumance héréditaire : nous autres, quand nous sortons de chez nous, nous fermons les yeux, nous ne les rouvrons que dans la maison où nous sommes arrivés. Et puis nous serons ainsi tout près de Douai, où j'ai plusieurs amies, au lieu de ce trou de Lens. C'est pour René un splendide succès, pensez donc, il n'a que trente-sept ans. (Nous, à trente-quatre, sommes bien plus vieilles en proportion, ma pauvre Anne !) Et puis l'usine de Pont-de-la-Deule est la plus importante, celle d'ici exigera beaucoup moins sa présence, il n'aura plus à faire si souvent le trajet par ces routes abominables ; je pense, d'ailleurs, que, d'ici peu, nous irons habiter Paris, dès que René aura pu former un Directeur Général, ou tout au moins deux bons directeurs d'usines.

Je serai contente quand ce sera fait, car il m'inquiète un peu, René. La nuit, il se tourne et retourne dans le lit, si bien qu'il m'a proposé de s'en aller coucher sur le divan de son bureau, ce que j'ai ma foi accepté, car je ne pouvais plus fermer l'œil. Et puis, il n'a pas de chance : ennui sur ennui à l'usine de Pont-de-la-Deule. Quand ces Messieurs sont venus pour l'enterrement, c'est à peine s'il les a vus, il a été obligé de passer la nuit là-bas ; c'était pourtant

l'occasion de leur faire un peu la cour. Enfin, je m'en suis chargée ; et cela n'a guère d'importance, puisqu'il paraît que la décision est prise.

C'est un grand ingénieur, vous savez, Anne, mon René, un grand métallurgiste ; tout le monde dit, même derrière moi (les domestiques me le rapportent), qu'il ira très loin. Et quel homme fort, solide, puissant. Assurément, nous ne nous voyons pas beaucoup, c'est un sale métier, ce métier d'ingénieur ; mais je sais qu'il est toujours là en pensée. Quant à sa réussite, ce n'est pas désagréable, assurément, d'avoir l'argent large, d'arranger son intérieur sans compter, d'élever ses enfants avec confiance, d'être bien servi, de ne pas lésiner pour ses œuvres, et d'être « considéré », comme on dit ici.

...

Je vous parlais d'être « bien servie » ; j'ai été obligée, ô ironie, d'interrompre ma lettre, parce que j'avais beau sonner, ma petite dinde de femme de chambre — 14 ans, et, hum, déjà passablement dégourdie, pas seulement à l'égard des pots de confiture — ne venait toujours pas m'apporter le thé. Je l'ai trouvée dans la cuisine, en larmes, entre les débris de mon beau service de Limoges, et la cuisinière tonitruant ; le chauffeur-valet ramassait les morceaux, et les rapprochait les uns des autres comme s'il pouvait les ressouder. Je suis furieuse.

Enfin, passons. Les enfants vont bien, sauf mon petit Ghislain, que je n'arrive pas à débarrasser d'une diarrhée tenace. Ce doit être les grosses dents. Néanmoins... »

Gisèle Quintin, interrompue par une quête, se remit à son secrétaire. Elle leva la plume, pour continuer sa missive par toutes sortes de détails sur ses enfants, et par les questions de rigueur sur Anne, son mari, ses enfants, et la vie du manoir.

Elle leva la plume, et resta ainsi.

Il était de toute évidence qu'elle ne pouvait envoyer cette lettre. Anne était une belle-sœur qui lui avait paru sympathique, les deux ou trois fois qu'elle l'avait rencontrée, mais qui, repliée sur ses enfants, sur sa demeure, qu'on disait ravissante mais austère, sur sa vie quasi-paysanne et sa religion formaliste, serait bien incapable de comprendre de telles sincérités. Une femme mariée, heureuse en ménage, n'a plus d'amies ; Gisèle avait choisi Anne, par un instinct naïf, parce qu'elle était au loin ; mais cette distance ne l'empêcherait pas, bien au contraire, de se choquer, de se scandaliser même, autant et plus que les femmes d'ingénieur dont Gisèle n'avait pu, ni voulu, se faire plus que des relations. En dehors de ses sœurs qu'elle venait d'aller voir en Belgique, le seul être qui eût pu la lire, c'eût été son mari ; il avait d'autres chats à fouetter.

Elle plia donc la lettre, la fourra dans un casier du secrétaire, et se mit en devoir — celle-ci ayant rempli son rôle, qui était de la soulager de sa pensée — d'en écrire une autre, bien banale, d'une grande écriture couchée, avec beaucoup de points d'exclamation, et des détails circonstanciés sur l'alimentation et l'hygiène enfantines, ces litanies internationales des mères.

Sur le terre-plain de la Gare du Nord, à Paris, René Quintin, tenant de la main gauche sa serviette, faisait, de la droite et du parapluie qui la prolongeait, signe aux taxis qui passaient ; mais tous étaient occupés.

René était pressé, donc agacé. Il ne voyait pas plus la gracieuse lumière de cette fin de matinée de mai, qu'il ne prêtait attention au manège d'une jeune femme manifestement professionnelle, qui cherchait à l'aguicher en rattachant sa jarrettière. Il était normal qu'elle l'eût « repéré », car son aspect correspondait tout à fait à la silhouette conventionnelle du « jeune et riche industriel du Nord » : grand, chapeau sérieux, parapluie bien roulé, vaste raglan beige, à l'intérieur duquel on devinait un corps bien nourri mais encore musclé, souliers épais, serviette blonde à fermoir d'or, gants à larges piqûres ; sans oublier la petite moustache chataine, et l'expression impérieuse du visage. Que les yeux fussent d'un bleu de faïence, d'un bleu d'enfance, n'avait rien pour détonner, et la fille devait penser que cela était fréquent chez les gens du Nord, dont cet homme était un beau spécimen. Elle se trompait, puisque René était breton de naissance ; elle se trompait aussi si elle prenait son air pressé pour une attitude — comme

il arrive à « ces Messieurs » du Nord ou de Lyon, plus faciles qu'on ne pense à détourner une couple d'heures, à leur arrivée, du souci de leurs affaires, au bénéfice d'une escapade anonyme. René était véritablement fort pressé, car il voulait passer avant midi « prendre l'air » du siège de sa Société. Il estimait urgent de le faire, l'Assemblée Générale devant avoir lieu le surlendemain.

La jeune femme, s'approchant, s'enhardit à lui dire :

— Vous cherchez aussi un taxi ? Pour l'Opéra, peut-être ?

Sans répondre, René la toisa, comme quelqu'un qui ne voit pas ce qu'il regarde, fit demi-tour, et se dirigea vers la bouche de métro.

Dans le wagon de première, il faisait chaud. René n'avait pas dormi de la nuit, du fait d'un accident survenu à un pont roulant, qu'on n'était arrivé à sauver qu'au petit matin, grâce à sa présence ; il n'avait pu non plus dormir dans le train, s'étant trouvé dans le même compartiment qu'un raseur intarissable. Aussi se laissa-t-il assoupir, pensant avoir le temps d'un peu de demi-sommeil avant le Châtelet.

Tout à coup, il sursauta. Il avait véritablement dormi. La rame arrivait à une station. Montparnasse !

Il était midi moins un quart. Le temps de changer, de faire route inverse, de recharger, d'aller jusqu'à l'Etoile, il serait plus de midi, les bureaux seraient fermés ; l'usage du Nord y régnait : arrivée à l'heure, départ à l'heure, pour les chefs comme pour les autres.

René descendit de wagon, parcourut à grands pas les couloirs, émergea sur la Place de Rennes. L'horloge de la gare marquait midi moins dix. René pensa téléphoner qu'on

l'attendit, et sauter dans un taxi. Et puis, soudain, il fut pris d'une lassitude. A deux heures, ce serait aussi bon. D'ici là, il pourrait déjeuner tranquillement, seul, et non, ce qui serait inévitable s'il téléphonait, avec ce faux jeton de Secrétaire Général, ce blanc bec qu'il lui fallait encore ménager pendant quarante-huit heures. Ah, ensuite, il valserait, celui-là !

Midi moins dix. Trop tôt pour déjeuner. René se dirigea vers la bibliothèque de la gare, à droite de l'escalier. Il demanda « l'Usine ».

— Je n'en ai plus, Monsieur. Mais vous en trouverez sans doute à la bibliothèque du hall.

René grimpa alertement l'escalier raide. Il se sentait étrangement jeune. Dans le hall, il ne trouva pas davantage la revue cherchée. Il parcourut du regard l'étalage. Tiens ! *L'Ouest-Eclair* ! Le journal de son enfance, dans lequel sa mère recherchait les histoires de vols de linge et les mésaventures locales des ivrognes. *L'Ouest-Eclair* ! Ce monde existait encore !

René acheta *l'Ouest-Eclair*. En se retournant, il aperçut le tableau d'affichage des départs. Quimper, 12 h. 48. Il existait aussi des trains, tous les jours plusieurs trains pour Quimper ! Jadis, on prenait ce train pour *revenir*, pour rentrer à la maison. Enfance. Premiers wagons-restaurants, avec l'inévitable et bizarre « céleri demi-glace », les non moins inévitables amandes vertes ; « suffisamment servis, Messieurs-Dames ? ».

Bon. Midi moins trois, à l'horloge intérieure. La terrasse du buffet. Un verre de quelque chose, en lisant *l'Ouest-Eclair*, afin d'attendre une heure décente pour déjeuner.

*
**

Parmi les employés qui montaient prendre leur train de banlieue, vers midi un quart, quelques-uns se détournèrent, au haut des marches, vers la terrasse du buffet : seul à un guéridon de marbre, un monsieur très chic, la tête dans ses mains, pleurait sur un journal ; pleurait de grosses larmes, qui tombaient de son nez, et qu'il n'essuyait pas. De l'embrasure de la porte, un garçon le regardait.

*
**

René avait ouvert l'*Ouest-Eclair*. C'était une édition spécialement établie pour les Bretons de Paris, triant les principales nouvelles intéressantes toutes les régions de Bretagne.

Il y avait une rubrique « Quimperlé » ; une sous-rubrique « Moëlan-sur-Mer ». Et là, un petit entrefilet :

BRIGNEAU. — UN VIEUX MARIN MEURT LA VEILLE DE SON CENTENAIRE. *C'est aujourd'hui que M. Joseph Lozac'hmeur, dit Tad-Coz, retraité de la Marine, aurait dû... etc.*

Tad-Coz ! Job Boujaron, plutôt, disait-on dans l'enfance de René. Job Boujaron ! Ce vieux crabe cuit venait seulement de mourir ?

Brigneau ! René avait évoqué un instant ses équipées d'enfant dans ce petit port bourré de sardinières noires échouées sur la vase.

Et puis, brusquement, il avait éclaté en sanglots.

Attendrissement sur son enfance ? Non. A la faveur de la fatigue, soudaine connexion avec cette enfance.

Côte à côte, il avait vu, dans une lumière violente, le René enfant, un bon petit gars, qui regardait les autres la tête un peu inclinée, pour essayer de mieux les comprendre, et le René d'aujourd'hui, raide, renfrogné, cassant, et qui était un salaud.

Un ignoble salaud. Quelqu'un avec qui on ne pouvait pas vivre. Avec qui il ne pouvait pas vivre.

Depuis une semaine, depuis l'affaire de la mine, depuis la honteuse décision du train, René ne pouvait pas vivre avec lui-même, il y avait quelqu'un de trop dans son corps, dans son esprit. Une affreuse envie de vomir.

Le René d'alors essayait de plaider. Une vilaine pensée n'était pas un acte, un désir caché n'était pas responsable d'une catastrophe opportune. Assez, tais-toi. René pleurait sur ce journal parce qu'un monde, un monde entier s'écroulait en lui. Un univers patiemment construit depuis l'Ecole Centrale. Non, depuis la préparation à l'Ecole. Depuis la classe de première, la classe de seconde. Depuis l'entrée au collège, à Paris, où déjà semblable à lui-même, — à douze ans, à quatre ans, on est soi-même — il avait voulu conquérir ce monde-là.

La conquête allait s'achever, le dernier stade était atteint : après la dure montée, c'était la pente facile où l'on pouvait faire rouler les autres, en s'élevant, soi, jusqu'au sommet.

Il était un salaud. Triomphateur d'un monde de salauds, où il suffisait de jouer le jeu pour gagner, pour être un grand salaud parmi les salauds. Mais il n'était pas né salaud, n'était pas fait pour devenir une brute, dans ce pays brutal de ferraille, de règlements et de fumée.

René leva la tête. Midi quarante. Au bout d'une voie qui s'amorçait là, presque au bout de cette voie, presque au

ferme de la course de cet express qui allait partir dans huit minutes, il y avait Quimperlé ; un soir doré ; des chênes têtards ; des vols stridents d'hirondelles ; une patache ou un vieux taxi, l'odeur de la mer, des tas de goémon, une auberge, des volets claquant dans la nuit fraîche, et le grand bruit méprisant des lames.

Guichet. Billet. Prévenir ? Ni Paris, ni Sallaumines. Compartiment. Banquette. Départ.

René s'allongea. Il s'endormit presque aussitôt, gardant une sorte de sourire, et, entre les cils, une larme. De sa « dignité », de son manteau froissé, il se moquait autant que du parapluie disparu.

*
**

René se réveilla rapidement. Le train se balançait dans la plaine de Beauce.

Le premier sentiment de René fut de confusion. Ainsi, comme un enfant, il faisait une fugue. Pour un dégoût, une lassitude, il avait jeté ses billes. Loin de jouir de la belle lumière, des ombres bleues aux lisières des bosquets de chasse, de la sérénité immobile des clochers, il se jugeait absurde, se reprochait de n'être pas à la place prévue, dans une rue bruyante de Paris (de loin, il évoquait ce fracas comme une musique), en taxi entre deux visites, ou bien discutant et faisant du charme à grand renfort de références dans le bureau de quelque haut personnage.

Coup de tête ridicule, mais non pas irréparable. Défriper son manteau, retrouver « la face » devant ce jeune homme assis sur la banquette opposée, descendre au Mans, prendre l'express en sens inverse, passer une nuit tranquille dans

un hôtel parisien, et, demain matin, rattraper le temps perdu.

Bien. René pouvait sourire. Rien n'est meilleur que d'ironiser sur soi-même. Occasion cocasse de prendre en faute de gaminerie le puissant Directeur Général, bientôt Administrateur Délégué, de la Société Métallurgique de l'Artois. Plus tard, un peu plus tard, il raconterait l'aventure à Gisèle, cette admirable Gisèle, qui savait tout comprendre — un peu lentement peut-être, sacrée Vlaametsche ! mais si profondément — il en tirerait avec elle la leçon : rien n'est acquis, nul ne peut jamais être sûr de soi, le plus officiel des personnages peut avoir une défaillance burlesque. Ce serait drôle, un ministre allant se promener à l'heure d'une cérémonie, faussant compagnie aux gardes républicaines et aux musiques militaires ; après tout, cela avait dû arriver ; tout était arrivé, même aux grands de ce monde d'être des hommes.

René regarda la plaine. Tiens, un bien joli pavillon de chasse ; un pré, devant un bois, harmonieux comme une pelouse de parc. Que peut dire de cette carriole arrêtée, ce « gentleman-farmer » à ce paysan ?

L'escapade a eu du bon, René se sent l'esprit rajeuni, vivifié, ouvert maintenant aux réflexions sérieuses.

Le travail, les soucis quotidiens, les idées fixes, sont des collines qui masquent les montagnes. Un train — parti, pas arrivé — est un lieu abstrait hors du monde, excellent pour réfléchir. Plus que tout autre, celui-ci, qui ne mène René nulle part. Et le rythme des roues donne une sorte d'accompagnement, de support, à sa pensée, qui s'en trouve plus légère, plus dépouillée, plus ample.

De quoi s'agit-il ?

De réussir une entreprise, qui fera passer René du clan des Officiers Supérieurs à celui des Officiers Généraux. En fait, aucune difficulté, c'est « tout cuit », il n'y a pas de concurrent.

René allume une cigarette, regarde des meules de blé dont le quadrilatère se déforme très « graphiquement ». Il n'y a pas de concurrent. Il n'y a plus de concurrent.

Brusquement, René est réenvahi par l'insupportable malaise qui l'a tourmenté, qui l'a écrasé depuis huit jours ; qui l'a fait, chaque nuit, se retourner dans son lit ; qui l'a poussé impérieusement à fuir, lors de l'enterrement, des gens influents qu'une occasion inespérée mettait à sa portée.

Une occasion.

Inespérée.

Si, espérée, au contraire. Assurément, René ne l'avait pas suscitée, il n'avait été pour rien dans la rupture du cuvelage. Mais, s'il avait pu ?... Qu'y avait-il de différent entre un tel acte et la décision qu'il avait prise d'éliminer Wismuller par tous les moyens, même infâmes ?

René gémit. Le jeune homme en face sort de sa lecture, le regarde. René ne s'en occupe pas. Il pense, il pense. Il faut oser penser, il faut oser voir. De quoi s'agit-il ?

Il est au sommet d'un col, dont il gravit les pentes depuis des années. S'il franchit le col, c'est fini, il ne reviendra plus en arrière. Il sera coupé du monde antérieur, du monde libre. Du monde de son enfance, du monde à peu près pur, du monde, en tout cas, où l'on peut se choisir.

L'univers qui est de l'autre côté du col est fermé, clos, muré, entre le col et la muraille d'en face qui est la mort. C'est un univers laid, laid de traits (en cet inhumain pays

minier), laid d'âme, où l'on n'est victorieux qu'à la condition d'employer des moyens laids. On y est laid à tout jamais. On y exploite sa laideur et la laideur des autres. On y pourchasse, on y repousse devant soi, la puissance, la volonté de puissance, la jouissance de puissance, la déception de puissance parce que c'est la puissance pour soi, la puissance sur les autres et non pour les autres. On répète toute la journée que c'est pour les autres qu'on veut être puissant, pour guider les autres, pour leur éviter les erreurs, à ces petits, ces faibles, ces inconscients ; assez puissant pour faire le bien ; et c'est pour soi qu'on agit, tout simplement pour soi, parce que ça chatouille agréablement d'être puissant. On a derrière soi un cadavre, pas moins puant de n'être cadavre qu'en intention ; et, devant soi, un autre cadavre, d'abord prétendu vivant, puis mort : soi-même. Est-ce là la condition d'homme ?

René gémit de nouveau.

Avant... avant que ce col fût franchi, quelle était la différence ? L'intention profonde n'était-elle pas la même ? Pas tout à fait ; moins vile, de conserver, ou d'avoir l'illusion de conserver, une échappatoire possible. Sincèrement ou non — mais peut-on jamais savoir si l'on est sincère ? — on gardait en réserve une issue, une faculté de bifurquer, si la voie de l'ambition menait à trop d'abjection.

Allons, allons, de quoi s'agit-il ?

De consentir ou non, définitivement, à un monde vil. Le sursaut inattendu ne se reproduira pas, René le sait bien.

Une phrase du collègue lui revient : « A quoi sert de gagner ta vie, si tu perds ton âme ? »

La chapelle, l'odeur d'encens. René n'aime pas ces souvenirs-là. Il n'aime pas non plus les formules, aujourd'hui

moins que jamais. Plus elles sont belles, plus il s'en méfie. Et ce n'est pas autrui, vivant ou en conserve, qui peut trancher son problème. C'est lui, tout seul. Il ne s'agit pas d'une âme future et vague, mais de son âme actuelle, de son accord avec lui-même, de sa possibilité de vivre.

Le train ralentit. Les premières maisons du Mans s'entassent pêle-mêle, autour des usines Léon-Bollée. Ces usines sont clientes de la Métallurgique, il serait justement opportun de les visiter. Non, René repousse cette idée commerciale, et cet alibi. De quoi s'agit-il ? D'infiniment plus. Le train va bientôt s'arrêter. Le cœur de René bat violemment. Il sent qu'il détient un faible atout de hasard, une « veine » : si le train dans lequel il est le portait vers le col, vers Paris, vers ses affaires, vers sa vie « normale », la pesanteur, la lâcheté, joueraient pour qu'il s'y laisse mener ; mais, par la grâce d'une émotion ressentie en lisant un journal, par l'effet de cette illumination insensée, c'est au contraire, maintenant, de retourner vers le col qui demande un effort, un tout petit effort : descendre du train, rester sur le quai en attendant l'express « montant ». René serre son manteau autour de lui. Il a un geste vers sa serviette. Sa main a froid, elle revient dans la poche. Il ferme les yeux ; est-ce que ce ne serait pas cela, prier ? Il n'y a pas besoin de croire en Dieu pour prier.

Le convoi s'arrête. Le jeune homme descend ; il descend, lui. De l'autre côté du quai, un train stationne, tête-bêche. Sur ses wagons, des panneaux mobiles invitent : « Paris-Montparnasse » ; c'est le train « montant », montant vers le col. Cinq pas à faire.

René regarde les wagons. Il remue les jambes. Le reste de son corps ne bouge pas. Djouc, djouc, djouc, le sang bat les secondes dans ses tempes. Coup de sifflet. C'est trop

bête, René va se dresser, il a encore le temps. Il se lève. Une vieille dame entre, demande à René de jucher son panier dans le filet. Elle sourit, comme tendrement. C'est une fée, apparue pour aider à faire couler quelques secondes. Ça y est, le train « montant » s'ébranle ; non, c'est celui de René. René va redescendre sa vie.

Comment ? La vieille dame est encore là ? Elle ne s'est pas évaporée ?

Elle demande à René de lever la glace. René le fait, sourit.

Une immense paix descend en lui. Il cherche quelque chose à lire. *L'Ouest-Eclair*. Bien calé dans l'angle, René s'endort. Cette fois, vraiment.

*
**

A Quimperlé, le soir est comme il l'attendait : frais, doré, souligné de grands nuages sombres, horizontaux, débonnaires. Sur la place de la gare, toute désuète, tout identique à celle des vacances du temps de l'enfance, de vieux taxis s'offrent. On dirait qu'ils sentent le foin, comme les breaks de jadis. Depuis Le Mans, René n'a plus pensé, n'a pas même décidé du lieu où il irait coucher. Une plage ? Non, pas un de ces grands hôtels vides et glacés, faits pour l'été, éveillés seulement de trois ou quatre de leurs fenêtres. Le bourg de Moëlan ? Une auberge de rouliers ? De là, il ne verra pas la mer. Mais qu'est-ce que cela fait, demain il louera une bicyclette. Et il sait bien où il ira ; il l'a toujours su. Certes pas chez son frère, à Trédour, à quelques kilomètres dans l'Ouest. Non. En un lieu du passé, dont il regardera des murailles, un jardin, main-

tenant tout à fait étrangers, où il ne pourra pas entrer. Il longera une propriété qu'il a commis le crime de vendre, à la mort de ses parents, à peine majeur ; de vendre pour acheter des actions industrielles, les actions d'une certaine Société Métallurgique de l'Artois. C'était l'entrée de l'impasse. Pèlerinage aux sources. Mais le proverbe chinois dit « l'eau ne remonte pas à la source ». On verra bien, et qu'importe ? Par la portière du taxi pénètre un parfum de lande en fleur, acide et sucré à la fois, un humble parfum pour boniches. Heureuses boniches. Les talus, les pins sont éclairés sur trois faces, par les phares, le crépuscule, et la lune déjà haute.

Diabre, à cette heure René va-t-il pouvoir se faire ouvrir la porte de l'auberge ? Et surtout se faire servir à dîner ? Il a faim. Tiens, c'est vrai, il n'a rien mangé, à la gare Montparnasse ; rien depuis les deux biscottes du matin à Sallaumines. La gare Montparnasse, Sallaumines, le drame du train, la famille même, toutes ces choses du matin, de midi, sont aussi lointaines les unes que les autres, aussi disparues, inconvenantes.

Ce qui existe, c'est le bourg endormi, la porte qui finit par s'ouvrir, la salle qu'on « rallume », le copieux repas dont chacun des innombrables plats est annoncé par la même phrase à l'accent chantant : « oh, tout de même, Monsieur, il n'y a pas grand'chose ; si vous aviez prévenu... » ; ce sont les draps rugueux, la lune qui éclaire le plancher lavé, cet air pur, et ce sommeil.

*

**

Très tôt René est réveillé. Le soleil blanchit les naïfs rideaux de filet, fait briller les pieds tourmentés d'une

armoire philipparde. Bizarre silence, au lieu de l'habituel martellement des compresseurs et des machines-outils de tous rythmes, des pialements des freins des « cages » de la mine, des sifflements de vapeur. L'air ne sent ni le soufre, ni la suie, mais un mélange délicat d'odeurs de ferme et de moisi. René se tourne ; à droite, un lavabo à tablette de marbre porte une serviette à franges, une autre serviette coiffe le pot à eau minuscule. René est dégrisé ; la nuit porte conseil, mais le conseil n'est pas toujours bon ; elle porte plutôt réflexion, ré-flexion, retour. René est de méchante humeur, de nouveau il se demande ce qu'il fait là. Il a envie de rentrer à Paris, d'oublier cette histoire assez inepte de col, ces images toutes mentales dont le sens n'est plus pour lui bien sérieux, qui ne lui semblent plus correspondre à aucune réalité.

En se levant tout de suite, en appelant une voiture, il pourrait attraper le train du matin, regagner Paris avant la fin de l'après-midi.

Non, tout de même, il ne sera pas venu de si loin pour s'en retourner ainsi ; puisque hier il était mû par des raisons qui lui parurent impérieuses, même si elles lui échappent aujourd'hui il doit mener à terme l'expérience. Quand il aura déjeuné, fait un tour à bicyclette jusqu'à la mer, sans doute renouera-t-il le fil de sa pensée, reprendra-t-il contact avec lui-même. René sourit : eh bien, lui dont la principale force était l'esprit de décision, il mentait plutôt à son personnage ! Soit ; une décision, il en prenait une : il se donnait jusqu'à midi ; à cette heure-là, ou bien il aurait renoncé à ce monde, à ses pompes et à ses œuvres, ou bien il télégraphierait à Paris, prétextant un deuil, il téléphonerait à Gisèle pour qu'elle joue le rôle en conséquence, et, à une heure et demie, il reprendrait le train.

*
**

A une heure et demie, René n'avait pas télégraphié, pas téléphoné, pas repris le train, et ne songeait pas à plaisanter sur la renonciation au monde, à ses pompes et à ses œuvres.

Il était assis face à la mer, sur l'herbe rase, au sommet d'une falaise de schiste, les coudes sur les genoux et la tête dans les mains. Il était là depuis trois heures, et il avait fait un grand voyage.

*
**

Les quelques arbres qui passaient leurs branches en gradins au-dessus de la colline étaient ceux de Toulgoat, la propriété où René avait grandi jusqu'à ce qu'il fût happé par le collège ; où ensuite il était venu en vacances, d'abord comme on rentre au seul lieu de vie possible, puis, peu à peu, presque en étranger. Tout à l'heure, René avait longé le mur, reconnu une barrière, une roche plate coupant l'ornière du chemin. Il avait aperçu la façade de la maison, distingué une patte-fiche rouillée qu'il avait jadis plantée dans le mur du Sud, pour installer une treille. Sur le banc de l'allée centrale, près des macrocarpas — à la même place que jadis, où les pieds du banc faisaient les mêmes sillons dans les aiguilles sèches — un vieux monsieur lisait un journal. Ah ? La propriété avait-elle donc encore changé de mains ? Depuis la vente, René n'y était jamais revenu. Ses vacances s'étaient passées en Savoie, ou à Paris-Plage, grelottant au vent du Nord, ou à la Panne en Belgique, lisant sous la pluie auprès de Gisèle tricotant ses layettes ; ou bien elles n'avaient eu de vacances que le nom,

René restant à Sallaumines pour y étudier enfin tranquillement quelque projet, et rejoignant sa femme et ses enfants pour des week-ends conventionnels et préoccupés. Souvent, Gisèle lui avait demandé de lui faire connaître sa patrie ; au début de leur mariage, il en parlait avec émotion, ricant devant la hideur du pays minier, s'esclaffant de la très modique « prime de paysage » qu'on verse aux ingénieurs : quelle somme il faudrait donner pour racheter ce « paysage » ! Il promettait à sa femme de faire avec elle en Bretagne une longue randonnée, et non pas un de ces tours en coup de vent gâchés par la hâte ; mais le temps manquait ; et le temps, de plus en plus, ayant manqué, le désir lui-même s'était effacé ; on ne peut pas à la fois gravir à la force du poignet la hiérarchie industrielle, et rêver du pays natal, et garder le loisir d'y aller en pèlerinage. La patrie de René était devenue la métallurgie, et son lieu de naissance l'Ecole Centrale, qui l'avait formé. De la vie pré-natale du collège, quelques traces vagues ; aucune de la vie embryonnaire sur ce cap perdu de Cornouaille. Le nom de Quintin lui-même abandonnait sa couleur d'origine, assimilé par les gens du Nord à leur quinquin national.

La bicyclette empruntée par René — un René lourd, raide, maladroît — avait roulé fort difficilement, après la propriété, dans l'étroit chemin à vaches, à la fois rocheux et sablonneux, jonché de bouses tièdes et de petits tas de goémon humide semé par les charrettes.

Dans le souvenir, ce chemin semblait long ; maintenant, entre ses talus tout rabaissés, il aboutissait tout de suite au grand pré bordé de murets de pierre sèche, parsemé de touffes de lande rase, couvert d'herbe plus rase encore, qui dominait la mer. La mer immobile et bleue, que fleurissaient quelques points blancs, que tranchaient des voiles, que pénétraient les caps familiers et la longue barrière

mauve de l'île de Groix. Juste au-dessous du pré, des écumes se jouaient sur les assises des roches. Au-dessus des terres, dans l'Ouest, une panne de nuages allait en lente procession.

René enfant, quand il arrivait en vacances, courait tout de suite à ce mamelon, avant même d'embrasser ses parents. Il jetait dans la lande le vélo, dont les roues continuaient à tourner ; il s'asseyait ; les coudes sur les genoux, la tête dans ses mains, comme aujourd'hui, il reprenait possession de sa mer.

*
**

Aujourd'hui, René homme ne regarde pas la mer ; il ne sent pas le vent dans ses cheveux, le soleil sur sa joue ; il est dans le passé, dans tous les temps de son enfance. Il retrouve son père, sa mère, non pas fixés en quelque instant, mais en une image recomposée, tels qu'au total il les a connus ici, ne les a connus qu'ici.

Son père, étrange homme. Ancien Ingénieur des Constructions Navales, il était à la retraite avant que René pût rien comprendre, et ne parlait jamais de sa carrière. De quoi pouvait-il parler ? En l'évoquant, René n'entend aucun son. Il le voit dans ses vêtements trop grands, ses mac-farlanes, allant en silence à travers les pièces, les allées, les chemins. Faisait-il quelque chose ? De petites besognes, certes, comme de réparer une porte, d'installer une clôture. Mais quoi encore, quelle vie d'homme ? René ne s'en était jamais inquiété. Il se contentait jadis de l'embrasser — avec un petit recul, à cause de la barbe coupée presque ras, semblable à un revêtement d'écaille grise — tandis que souriaient la bouche fine au milieu des poils et les yeux tout ridés.

Maintenant seulement il remarque ce sourire, le sourire de son père, heureux, paisible, et si fin ; à peine quelquefois effacé pour une réprimande, rapide, mais nette, si l'on faisait trop de bruit, un bruit grossier, ou si l'on venait à table en retard.

A chaque retour en vacances, le père posait sa main sur la tête de René d'abord, le regardait dans les yeux, souriait ; puis sur celle de Louis, l'aîné de deux ans de René, en souriant moins, semblait-il. Louis n'était pas très bon élève. René était premier, presque toujours.

Il n'avait jamais demandé aucun conseil à son père. Tête de classe, il passait dans la classe suivante, cela allait de soi ; il aimait les mathématiques, il bifurquait en « C », cela allait de soi ; il était reçu à Centrale, cela allait de soi.

Pour le reste, pour l'argent, pour les vêtements, pour les besoins ou les plaisirs de gosse, d'adolescent : « Vois avec ta mère. »

Maman. Est-ce qu'elle aussi était heureuse ? Certainement oui. Du même bonheur ? En apparence, cela semblait impossible ; elle était si vive, si remuante, si infatigablement ouvrière. Chère maman, petite dame toute mauvette et blanche, mais si mince et toujours si nette que de dos on la prenait pour une jeune fille. Bavarde, et jouant avec ses fils comme avec des copains. Gourmande, oh, gourmande ! Et drôle, même devant papa. Il ne parlait pas, mais il ne l'empêchait pas de parler, son sourire prenait une expression très tendre. Une larme ; oui, plusieurs fois, il y avait eu une larme dans les yeux de papa, et maman avait avancé un tout petit peu sa main.

Ils étaient heureux, René ne l'avait jamais mis en doute, et cela était tout normal. Si normal ? Il n'avait jamais pris

le temps d'y songer. Il faisait des math. Il entra à Centrale.

Mais un jour, en seconde année, il avait reçu un télégramme, puis une lettre. Papa était mort, brusquement, du cœur, assis devant la mer. On l'avait retrouvé là, avec son sourire.

René était accouru. Maman était au lit, perdue. Neuf jours après, elle mourait. De rien, sans doute d'impossibilité de vivre sans son « fantôme ». Tiens oui, une fois, une petite cousine avait dit : « Oh, mon oncle m'a fait peur, on dirait un fantôme. » Maman, qui riait, était devenue toute sérieuse, avait répondu : « Oui, et je vous souhaite, mes enfants, d'être des fantômes comme cela. »

Qu'y avait-il eu dans ces vies ? Quelles âmes merveilleuses ? Comment René avait-il pu s'écarter autant de cette paix ?

Après l'enterrement, les deux frères avaient dû se partager le bien. Louis, qui, ayant échoué à plusieurs examens, voulait faire de la culture, avait conservé les fermes, non loin, sur la commune de Riec ; René avait pris les valeurs, et la maison. Pour celle-ci, le notaire lui avait transmis une offre, avantageuse. Ingénieur, que faire à vingt-trois ans d'une propriété isolée ? René l'avait vendue, toute meublée. Ce devait être une mauvaise action. Sa première mauvaise action.

Les tombes des parents étaient au bourg, à Moëlan. Louis était chargé de les entretenir. René, de si loin, n'était jamais venu s'y agenouiller. Qu'importent les corps dans la terre ? C'est l'esprit, qu'il faut suivre ; le souvenir, qu'il faut garder.

René s'était mis à travailler, à travailler le métal et les

hommes, après avoir travaillé les mots et les formules. Le Nord. L'intermède de la guerre, comme officier d'artillerie, à peu près le même métier. Le Nord de nouveau. En y songeant, René se rappelle une phrase entendue d'une mère de dix enfants : « D'une grossesse à un allaitement, d'un allaitement aux lavages de couches, des langes à la grossesse suivante, j'ai passé ma vie sans savoir que j'existais, jusqu'au jour où je me suis dit : et moi ? »

René, lui, n'avait pas enfanté des êtres, mais du métal ; des machines ; du labeur ; de l'argent ; de l'ambition, surtout.

Il y avait eu l'entr'acte de son mariage, avec cette chère Gisèle, cette fille droite, loyale, un peu brutale, au front têtue et blanc de flamande, sous les cheveux plats cendrés. Elle était nièce de son Directeur d'alors. Non, en l'épousant il n'avait pas fait de calcul d'ambition, non, ce n'était pas vrai. Elle était de bonne famille industrielle, certes fort cossue ; mais des « partis » bien plus riches, des filles d'hommes bien plus influents, se seraient trouvés. Pourquoi l'avait-il épousée ? Ma foi, il ne s'était pas posé nettement la question. Si, en y réfléchissant, il le savait. Parce qu'il avait eu confiance. La seule façon d'aimer un homme est de lui faire confiance. La meilleure façon d'avoir confiance en une femme est de l'épouser. L'être instinctif n'était alors pas mort en René, car, cette confiance-là, tout le temps qui avait passé depuis l'avait légitimée. Trop, presque. Dans l'excès de cette confiance, René avait pu ne plus s'inquiéter que de ses affaires.

Il sourit en pensant à sa « lune de miel » : quinze jours prévus pour parcourir les Flandres, la Hollande, le Danemark. Mais le huitième jour, d'Amsterdam, ils étaient revenus, heureux pourtant, mais impatients tous deux, lui de

savoir où en était la construction d'un four à puddler, elle de s'installer tout de suite, de choisir de beaux meubles, de belles étoffes ; de « jouer avec ses jouets », les cadeaux de mariage innombrables de son innombrable famille ; de former ses domestiques dans sa maison, propre comme un coquillage.

Deux ans après, c'avait été la guerre, Gisèle réfugiée à Paris, avec Gildas tout petit. En 1915, la naissance de Marie. Une petite blessure à l'épaule de René, la « divine convalo ». En 1916, la naissance de Luc. La victoire. La réinstallation dans le Nord, le passionnant labeur de remise en vie de l'usine. A l'été 1922, la naissance de Ghislain. Au total, quatre beaux enfants. Mais que René connaissait-il d'eux ? Presque rien. Un sourire, une mine amusante, une réflexion cocasse quand ils étaient petits ; et puis, bien vite : « Laisse-moi, mon chéri, j'ai à travailler. » Que savaient-ils de leur père ? Qu'il donnait de beaux cadeaux « transmis par maman », qu'il était très fort, et qu'il ne fallait pas faire de bruit quand il était là.

« C'est leur avenir que j'assure », se disait souvent René. Allons donc ! C'était son ambition qu'il servait, sa dévorante et sèche ambition.

Sa faculté de travail, hypertrophiée, était devenue un vice, dont il était l'esclave. Sa « conscience professionnelle » était une passion, peut-être honteuse autant que d'autres. Il se muait en machine à travailler, en machine à commander, en machine à réussir, en machine à jouer le jeu, en machine à avoir l'ignoble pensée du train de Lens.

Ah, non !

Mais comment se faisait-il que brusquement il ait pensé ce « non », que brusquement il ait eu le pouvoir de s'arracher à ce cycle ?

Lorsque Wismuller était mort, René avait osé conclure : « Voilà une mort opportune. » Oui, elle avait été opportune, mais en sens inverse, noblement. Cette mort atroce d'un noyé conscient avait rendu l'air pur aux poumons d'un noyé inconscient.

René, regardant sans le voir l'horizon marin, sait maintenant que sa décision est vraiment prise ; non plus sous l'action d'une émotion pasagère, mais profondément, solidement, définitivement.

Il va « reconsidérer son problème », comme disent les hommes politiques, « se repenser », selon le charabia des philosophes.

Mais par quel bout s'y prendre, se prendre ?

Il se trouve, à trente six ans, comme un collégien devant la vie ; la vraie vie, qui doit bien exister.

*
**

Une heure trente-cinq à la montre. René s'ébroua, s'aperçut qu'il avait faim, qu'il avait les fesses humides, et qu'il était ankylosé.

Il regarda encore la mer, et la vit enfin. Il suivit des yeux la manœuvre d'un pêcheur qui relevait ses casiers. Puis, à pied à côté de son vélo, écoutant la grande voix sourde des brisants, laissant le vent le décoiffer, caressant du regard les murets, les fermes lointaines, les arbres, les collines bleues à l'horizon, humant une grande bouffée de parfum marin, il remonta vers le chemin.

Là, il se remit en selle, et, en quelques tours de roue,

gagna un « débit » où il se fit préparer une énorme omelette — et où la chance voulut que l'on fit des crêpes.

*
**

René pouvait rentrer à Paris, à Sallaumines. Ce qu'il était venu chercher ici, il l'avait trouvé. Ce qu'il allait faire, il en connaissait le principe ; le moyen d'exécution n'importait pas encore. Comme le train de nuit ne quittait Quimperlé qu'à neuf heures du soir, il lui restait l'après-midi pour se promener tout bonnement, l'esprit libre et joyeux. Non, pas tout à fait joyeux, plutôt délivré, ainsi que celui d'un gosse après qu'il a demandé pardon, discrètement illuminé comme une rivière entre ses flammèches de brume après l'averse.

René reprit le vélo ferrailant, grimpa péniblement des côtes, dégraboula des descentes comme un gamin. A chaque tournant, le paysage se transformait, dans l'extraordinaire diversité cornouaillaise, suite d'harmonies de pins grêles, de chênes touffus, de prairies trempées, de landes arides, de rocs hautains, de saules intimes, de chaumières vétustes, de maisons de marins éclatantes et nettes, d'horizons immenses, de vallées resserrées, d'antique, de vivant, de sombre, de léger, d'allègre, de grave — harmonies successives, opposées en tout, n'ayant de commun que d'être toujours harmonieuses. « Bretagne est différences » ; l'espèce humaine aussi, et l'âme humaine, sont différences, n'ont de bonheurs, n'ont de richesses, que par la diversité, loi première de toute vie. Ce paysage là le disait.

René ne se doutait certes pas qu'il recevait cet enseignement le long de la route ; mais il n'est pas besoin de se savoir artiste pour être sensible à l'art, et cette leçon corres-

pondait trop bien à la décision de René, montrait trop parfaitement ce qu'il avait à gagner, en choisissant de perdre son succès, pour ne pas l'y affermir, et le rendre heureux.

Il se trouva bientôt revenu très près de la propriété de Toulgoat, au petit port de Brigneau, ramassé au fond de son étroit bras de mer.

La marée était haute ; six ou sept bateaux de pêche étaient à flot, dressant leurs mâts inclinés devant la colline de l'autre rive, où l'eau claire atteignait presque la ligne des lichens jaunes. Sous le ciel radieux chantait le blanc violent de quelques maisons. En face, dans la lande percée par de grandes dalles de roche, deux petites vaches noires et blanches paissaient, tout près de vieux chevalets de bois où séchaient quelques filets. Du quai, de la cale, s'élevaient des bruits rapides de sabots, des cris de gosses qui pêchaient des crabes. Sur la route, des flaques d'eau dans le sable rappelaient pourtant l'hiver, comme cette queue de houle qui pénétrait dans le bras de mer, et faisait balancer les mâts.

René, laissant la bicyclette devant l'unique « débit » prit le sentier qui longe le fjord sur la rive droite. Mais le port était de si faible importance, et la colline si abrupte, que rien ne s'était construit entre les maisons du fond et la jetée qui abritait l'entrée. Ni quai, ni même une route ; un simple sentier, à travers un bois de chênes nains.

Pourtant, passé le bois, s'étalait à flanc de coteau, tout près de la mer, une grande bâtisse aveugle, semblant presque neuve, prolongée d'une sorte de hangar en bois coaltaré, et sommée d'une haute cheminée. De toute évidence, une sardinerie. La cheminée ne fumait pas. Il est vrai que ce n'était pas la saison.

René fit le tour du bâtiment, rejoignit, par le haut de la colline, la route qui le desservait et qui descendait ensuite vers la jetée, où une petite cale permettait de débarquer le poisson à toute marée. Face à la mer étaient les fenêtres et les portes ; mauvaise idée, pensa René, d'orienter les ouvertures vers les tempêtes et la pluie. Plusieurs carreaux étaient cassés ; partout foisonnaient les ronces.

Une usine abandonnée. Pas ancienne, cependant, puisqu'elle n'existait pas dans l'enfance de René. Ah oui, il avait entendu parler par son frère de sa construction. Et déjà cet échec. Pourquoi ? Les pêcheurs ne manquaient pas, cependant, qui se plaignaient d'aller vendre leur poisson à Douélan, même à Lorient, à Concarneau. Mauvaise gestion ? Il ne faut jamais se hâter de conclure à la mauvaise gestion. Sans doute devait-il exister ici un inconvénient propre, qui ne se présentait pas à Concarneau, ni même à Douélan, et qui ne s'était révélé qu'à l'expérience. Inconvénient majeur, ou qui se pouvait résoudre ?

Si cette usine tournait, songeait René, ce port, délicieux, mais mourant, deviendrait plein de vie. Enlaidi ? Mais non. Douélan, le Douélan des peintres, situé de la même façon à quelques kilomètres dans l'Est, était-il laid ?

René était grimpé sur un appui de fenêtre ; les toiles d'araignées laissaient mal voir l'intérieur du bâtiment ; pourtant on distinguait de grandes tables, une chaudière ; une partie au moins du matériel était là.

René sauta à terre, s'épousseta. Une petite brise de sud chantait à travers les buissons du talus, apportait le bruit de la mer.

René sourit de lui-même. Industriel il était, industriel il resterait. Une bâtisse, des machines, le tentaient aussitôt.

Avoir l'esprit industriel, c'est vouloir vivifier les choses par le travail humain.

Ici, ne fallait-il pas plutôt regarder la mer, cette mer immense insinuée dans sa vaste conque ?

René revint lentement jusqu'au port. Il entra dans le débit, se fit servir un verre de cidre. Comme la veille, à l'auberge de Moëlan, comme au déjeuner, mais d'une façon plus intense encore, le goût l'en surprit. C'était le cidre sec, alcoolisé et sans sucre, mais non pas acide, qu'on aime par là, qu'on y considère comme le seul véritable. Il rejetait René dans un autre lui-même, dans une autre « civilisation ». Il se demanda s'il pourrait de nouveau boire de la bière.

Comme ils se découvrait différent de ce qu'il croyait ! Tous ses sens étaient tendus, pour cette reprise de possession de son pays et de lui-même.

La patronne du débit était une grosse femme rougeaude, d'entre cinquante et soixante ans. Elle grillait de curiosité : que pouvait venir faire à Brigneau, sur ce vieux vélo, ce monsieur vêtu comme à la ville, mieux qu'à la ville ?

— L'usine ? (Ah, elle avait compris !) Oh oui, l'usine est à vendre, pour sûr. Le notaire de Moëlan vous renseignerait. Vous voulez l'acheter, Monsieur ? (Geste vague de René). Pour aller au bourg, vous n'avez... Mais vous êtes passé par là, pour sûr ?

— Oh, je connais, vous savez ; je suis d'ici.

D'ici, pensait visiblement la bonne femme, d'ici avec cet accent là ? Encore un Parisien qui veut se dire d'ici, comme comme si on ne voyait pas...

— D'ici ? De Moëlan ?

— Oui, 'vat ! (Tiens ! La vieille interjection bretonne est revenue). René Quintin, de...

— René Quintin ? Reun ? Nannic, quoi ? Oh, ma Doué ! Alphonse ! Viens ici, donc ! Monsieur René, le fils Quintin, de Toulgoat, qui est là ! Et vous disiez pas !

« Oh, Reun ! Tu connais plus Marie ? Maï ? Je t'ai bercé, Reun ! Oui dame, tu étais tout petit, quand je suis entrée en service chez tes parents, et Alphonse, Alphonse Pogam, Phonse, quoi, était jardinier, c'est là qu'on s'est connus ! Nous avons quitté, tu avais quatre ans. Dame, sûrement, vous pouvez pas vous souvenir. Et puis, nous sommes partis pour Versailles. Alphonse était chez Truffaux. Et nous voici revenus ici. Dame oui.

« Alphonse ! Tu vois Monsieur Reun ! Etait-il mignon !

René était un peu gêné ; non, vraiment, il ne se trouvait pas à l'aise dans un rôle d'enfant de quatre ans. Allait-on s'attendrir sur quelque spirituel pipi sur des genoux ?

— Et vous revenez par ici, Monsieur René ? Vos pauvres parents ! Quel malheur ! Du monde si bien ! Ah, on était heureux chez vous. Ma-ï, Ma-ï, que vous disiez.

La bonne femme essuie ses yeux. René est touché, il voudrait se souvenir, mais vraiment, non.

— Et Gaït, Gaït, la cuisinière ? Elle est restée longtemps après, chez vous, elle. Elle est ici, aussi, en haut, à Kerallaz. Toujours vaillante, passé la soixantaine. Mais, dame, elle n'a pas appris le français. Vous savez toujours le breton, Monsieur René ?

Le breton ! Il avait su le breton ? Mais Gaït, oui, il se la rappelle. Il devait avoir huit ans quand elle avait quitté Toulgoat. C'était donc en breton qu'il la faisait « tourner en bourrique », qu'il exigeait d'elle toutes sortes de gâteries ? Peut-on perdre ainsi une langue, oublier jusqu'à son existence ? Il est vrai que le latin, qu'on lui avait enseigné

durant des années, n'avait guère laissé plus de trace. Et l'allemand, ce ridicule allemand du collège !

René laissait passer, sans avoir besoin de répondre, le flot de paroles ; mais il fallait boire le flot de boissons variées, en superposition écœurante : du cidre, du vin, du café, de l'eau-de vie, du cassis.

Enfin, il put se lever. La bonne femme débordait toujours de cordialité, suivie par son bonhomme, muet (et pour cause), qui, voûté, chauve avec une grande moustache grise, figurait tout à fait le « vieux gaulois » des images.

— Kénavo, Monsieur René, à bientôt ! Nous avons vu l'an dernier Monsieur Louis, et sa femme, et de gentils enfants, qu'il a. Il faudra nous amener les vôtres. Allez, kénavo, kénavo !

Le breton balbutié jadis n'était pas tout à fait mort en René, car, en répondant lui aussi « kénavo », il comprenait ce mot, non pas comme la formule de vague souhait française, « au revoir, à l'occasion », mais comme la formelle promesse bretonne : *je serai avec*.

Serait-il avec ? Pourquoi non ?

**

L'après-midi avait passé rapidement ; il restait à gagner Moëlan, à rendre le vélo, à récupérer la serviette, à monter dans le petit train, à dîner à Quimperlé, et à prendre l'express.

Puis, à signifier à la Société Métallurgique la stupéfiante décision, ce qui serait aisé, même assez divertissant ; et à la faire admettre par Gisèle. Comprendrait-elle ?

A neuf heures dix, René sonnait au bureau. Juste derrière lui arrivait le Secrétaire Général.

— Ah ! Monsieur le Directeur ! Ce métro est irrégulier, je l'ai attendu indéfiniment (excuse ridicule ; René s'occupait-il de la ponctualité de cet individu ?) ; Monsieur le Directeur, nous étions inquiets. M. Cadenette pensait vous voir hier. Il a demandé que vous lui téléphoniez dès votre arrivée.

— Allo, Monsieur Cadenette ?

— Oui. Qui parle ?

— Quintin.

— Ah, vous voilà, vous. Rien de grave, non ? Dites-moi, pourriez-vous venir jusque chez moi ? Je serais content de vous voir.

Taxi.

— Bonjour, cher ami. Nous étions un peu inquiets de vous. Vous avez fait retraite à la veille de l'adoubement, comme les chevaliers du moyen âge ?

— Exactement ; et...

— Ayant jeûné et communié, vous êtes prêt...

— A vous donner ma démission.

Cadenette avait de l'entraînement. Il savait qu'on doit tout attendre des hommes. Il ne laissa apparaître aucune surprise.

— Ah ! Bien. Vous nous prenez un peu de court. Peut-on connaître les raisons ?

René était plein d'admiration, pour une telle maîtrise de soi ; d'une admiration qui le mettait à son aise.

— Je suis allé prendre conseil du sol natal.

— Mal du pays ?

— Davantage. Une question de civilisation. Pas envie de...

— De finir comme moi ? Vous n'avez peut-être pas tort. Curieux ; j'ai pensé cela, quelquefois ; le faire, c'est autre chose.

« Dites-moi, Quintin... Vous avez compris, tout à coup, que le maître de beaucoup d'esclaves était l'esclave de ses esclaves ?

Comment ? Un homme comme Cadenette était capable de dire cela, de penser cela ? Alors il méritait sa place ; d'ailleurs, on ne tient jamais (durablement, du moins) une place qu'on ne mérite. Le vieillard reprit :

— C'est une question de jeu. Il faut, soit le dépasser (c'était son cas), soit rester en dehors.

— Qu'allez-vous faire ?

René sentit que la seule chose à ne pas répondre était la vérité : je ne sais pas.

— Monter une affaire dans mon pays.

— Même un peu... ce n'est pas un reproche, bien au contraire... même un peu... inattendu, vous êtes un homme d'une grande valeur. Si vous avez besoin de moi, ou de

capitiaux... Seulement, dites-moi, mon petit (quel mot ! L'accent était tout le contraire de péjoratif, cet homme avait donc une âme ?), vous n'êtes pas gentil. L'assemblée générale a lieu dans quatre heures. Avez-vous un candidat ?

Fichtre non, René n'en avait pas. Il fallait pourtant lancer un nom. A l'usine, personne de possible. Ni Blanchet, bien sûr, ni le Directeur de Pont-de-la-Deule, qui ne possédait que son traitement. Oh, une idée cocasse ! Cocasse, ou non sans grandeur ?

— Wismuller n'avait-il pas un frère ? Ingénieur à Hayange, je crois ? Bon métallurgiste, encore qu'un peu jeune.

— Hum. Le joindre, et faire avaler ça par huit imbéciles, en quatre heures de temps ? Vous n'avez pas pitié des vieillards.

Cadenette se leva de son fauteuil, vint à René, lui mit la main sur l'épaule :

— Dites-moi, mon petit, c'est sérieux ? Vous savez à quoi vous renoncez ? Gros avenir.

Entendre ces mots-là de Cadenette aurait pu tourner des têtes plus robustes.

— Je sais. Mais... Mais... C'est comme si j'entrais en religion.

— J'ai compris ; domaine privé. Si vous faites ça pour d'autres, ou pour des mots, c'est idiot...

René secouait la tête.

— Si c'est pour vous, je n'ai rien à dire. J'aurai peut-être à renouer le fil, plus tard. Ce sera moins aisé. Mais vous pouvez compter sur moi. Pourtant...

Cadenette ne livra pas sa pensée. Il reprit :

— Dites-moi, laissez-moi le temps de m'habiller (il montrait sa robe de chambre). Voilà des cigarettes. Quand je serai prêt, nous descendrons ensemble au bureau, voulez-vous ?

René comprit aussitôt : Cadenette voulait lui donner un temps supplémentaire de réflexion ; il croyait encore à un coup de tête.

René prit une voix très douce, pour répondre :

— Merci. Je vous remercie, je comprends. Mais non, vraiment. Ne craignez rien, je ferai tourner les usines le temps nécessaire. Trois mois ? Si c'était possible, un peu moins ; j'aimerais être parti pour l'été.

Cadenette regardait René. Cette fois, il le croyait, il entérinait sa décision.

— Dommage pour nous. Pour vous ? J'admire et j'approuve toujours les hommes qui entendent mener leur destin. Madame Quintin est courageuse, je crois ?

René eut froid dans le dos. Cet argument-là...

Cadenette le sentit.

— Ecoutez, Quintin. Je n'ai qu'à être malade, le quorum ne sera pas atteint, vous aurez un mois pour réfléchir. C'est curieux, je sens la gorge qui me pique.

René eut envie... Oui, Cadenette, ce terrible homme, ce monstre capitaliste, René eut envie de l'embrasser. Il eut encore plus envie de répondre : « Non, papa, non. » Il se durcit. Puis il trouva la réplique :

— C'est curieux, fit-il en se prenant le pouls, je sens le début d'une scarlatine ; ça dure au moins quarante jours.

Cadenette eut un petit rire comme une toux (la gorge !).

— Après tout, vous êtes un homme ; un homme ne vient

pas voir Cadenette pour lui raconter, pour laisser entrevoir des peines de cœur. Bien. Vous savez ce que vous voulez, c'est parfait. Je maintiens mes paroles. Si votre nouvelle voie... ne tient pas ce qu'elle vous semble promettre, venez me trouver. Ou si elle peut tenir mieux avec mon modeste appui, venez encore me trouver. N'est-ce pas ?

— C'est entendu. Et pardon.. pardon pour les coups de téléphone un peu précipités...

— Il a le front de me les rappeler ! Allez, adieu. Mes hommages à Mme Quintin. La Société ne réclamera pas la maison avant que cela ne vous arrange ; le successeur aura le château. Adieu. Adieu.

*
**

René n'était pas fier en arrivant à la maison de Sallau-mines. Là, il n'était question ni de bluffer, ni de faire acte d'autorité, mais d'être compris, suivi, ou plutôt accompagné.

— Hé ho ! C'est toi, mon chéri ? Je suis là-haut.

Gisèle avait reconnu sa façon de claquer la porte. René monta l'escalier assez lourdement.

Gisèle parut. Cher visage calme.

— Ghislain a de nouveau une forte diarrhée. Il est tout fondu. J'ai fait revenir le médecin. Il a ordonné une série de piqûres de plasma de Quinton ; tout bonnement de l'eau de mer.

De l'eau de mer ! L'eau de mer guérirait le petit ? Quelle image...

Mais Gisèle s'exclamait :

— Au fait, comment es-tu déjà là ? Je croyais que c'était cet après-midi, l'Assemblée Générale ?

— C'était bien cet après-midi.

— Et tu n'y étais pas ?

René était entré dans la chambre, tapissée de toile de Jouy, garnie de meubles Louis XV anglais. Il s'assit dans une bergère.

— Je n'y étais pas.

— Ça ne marche plus ?

Gisèle ne pouvait croire une chose pareille. Quel ennemi abominable avait pu surgir, capable d'empêcher son mari de recevoir ce poste qui lui était dû ?

— Je n'y suis pas allé. C'est moi qui n'ai pas voulu.

Gisèle s'était assise également, de travers sur le lit. Son silence, son battement de cils, son visage redevenu serein, signifiaient clairement : « Je t'écoute ; tes raisons étaient certainement bonnes, sans doute vises-tu plus haut, plus loin ; éclaire-moi ».

— Mon petit, vois-tu, ce n'est pas facile... je vais essayer de te faire comprendre... non, de me faire comprendre. C'est très grave, tu sais, quelque chose de très grave en moi, de très profond, qui a cassé, ou qui est ressuscité.

Gisèle, une seconde vexée par les mots « te faire comprendre » (oui, oui, elle était un peu bête, un peu lente, elle le savait) Gisèle sentit aussitôt après que l'heure n'était pas aux susceptibilités. Et si René avait du mal à s'exprimer, lui la clarté faite homme, la netteté, la précision par excellence, eh bien, eh bien, il fallait écouter, tâcher de saisir. Son visage, beau par le modelé, par une douceur veillante, par l'honnêteté écrite dans tous ses traits, devint encore plus honnête, plus veillant, plus fraternel. D'un signe, elle fit : « Oui, va, explique ».

— La dernière fois que j'étais allé à Paris, on m'avait dit que Jean Wismuller était mon seul concurrent. J'ai cherché un moyen de le ruiner. J'en ai trouvé un, qui n'était pas honnête. J'avais décidé de l'appliquer.

« Comme si le sort m'avait entendu, Jean Wismuller est mort, d'une mort atroce. Un instant, je m'en suis réjoui : il n'y avait plus d'obstacle.

« Alors, non, je ne peux pas « profiter de cette circonstance » ; *profiter* ; c'est trop ignoble. »

Gisèle restait silencieuse. Hésitante, elle finit par dire :

— Mais, mon chéri, ce scrupule... Comme tu es noble ! Ce scrupule, tous les autres, tous les gens qui nous entourent ne l'auraient même pas eu. Il est digne de toi. Mais, après l'avoir eu, n'as-tu pas pensé que cela suffisait ? Tout de même... un acte... un acte qu'on n'a pas commis, existe-t-il ?

René entendait bien. Gisèle était d'une belle race de réalistes, d'une race qui a dans le sang le bon sens, qui est accoutumée de faire reculer les rêves vains devant la vie chaude ; cette coutume, ce sang, la faisaient s'étonner qu'il renoncât pour un scrupule. Est-ce qu'il était possible de vivre, en s'arrêtant aux scrupules ?

Pour elle, jusqu'à présent, et pour René, croyait-elle, seuls les faits avaient compté. La valeur de leur amour, de leur parfaite union, était d'être un fait.

René reprit :

— Vois-tu, il faut que j'use de la vieille image : un voile s'est déchiré devant mes yeux. J'ai vu ce pays-ci tel qu'il est, hideux, infernal ; mon travail tel qu'il est, inhumain, m'empêchant d'être un homme, me réduisant à une intelligence temporelle...

Les derniers mots étaient peu clairs pour Gisèle ; mais les premiers l'avaient frappée.

— Tu es dégoûté de ce pays ? Assurément ! Et de ton absurde vie d'ingénieur, d'esclave de tes machines ? J'y pensais souvent. Que tu en sois là, je comprends. Mais, justement, est-ce que ta nouvelle situation n'allait pas te permettre d'y échapper ? Ne disais-tu pas que nous irions bientôt à Paris ? Ces Messieurs me l'ont précisé, tu sais.

Elle vit que René se repliait sur lui-même ; qu'elle le peinait, en le suivant mal. Elle continua pourtant :

— Tu en faisais trop. Tu étais en état de déficience. Je comprends très bien que tu aies eu peur devant l'obstacle.

— Mais il n'y avait plus d'obstacle ! Je voudrais que tu comprennes, il n'y avait plus d'obstacle. C'est parce qu'il n'y avait plus d'obstacle, plus de lutte pour m'exciter, me faire illusion, que j'ai vu où j'allais. J'allais être comme... (non, pas comme Cadenette, celui-là l'avait étonné) comme tous ces Directeurs d'un tas de choses, ici. Des machines à commander.

« Et encore, non, ce n'est pas un refus de commandement qui m'a stoppé ; je n'ai pas plus qu'hier peur des responsabilités, je ne peux vivre qu'en commandant, sans doute commanderai-je toujours. Ce que je refuse, c'est de faire partie d'un système de commandement. Et puis, j'ai pensé qu'à m'intégrer dans ce système, à poursuivre les mêmes buts par les mêmes moyens que tous ces salauds, j'étais moi aussi, un salaud. En refusant, je ne suis plus un salaud. Je ne peux pas te l'expliquer tout à fait, mais je le sens très fort. Une chose me prouve, d'une façon absolue, que je suis dans le vrai : depuis que j'ai pris cette décision, je suis heureux, comme je n'avais jamais été heureux, en moi-même.

« Je te demande pardon. D'une position sûre, toi et les gosses, je vous lance dans l'aventure. Mais y a-t-il quelque

chose de sûr ? Vois-tu, en moi, oui, il y a une chose sûre : si je restais, si je m'enfermais dans cette voie — et c'était l'enfermement définitif — c'était comme si je me tuais. On n'a pas le droit de se tuer. Seulement, de cette certitude nouvelle, je m'aperçois un peu tard. Je te demande pardon. »

Gisèle réfléchissait. Elle leva sur René son regard d'enfant intelligent, d'enfant-femme qui veut comprendre.

— Tout cela est pour moi un peu... rapide. J'ai l'esprit lent. Mais peut-être, peut-être... Et puis, mon chéri, je suis sûre... je suis sûre que si tu décides cela, c'est que c'est bien.

Elle réfléchit encore un peu ; soudain, toute rajeunie, elle s'écria :

— Ah, moi aussi, j'en avais assez de ce pays ! Et les gosses ne sont pas faits pour respirer du charbon ! Où allons-nous ?

René n'avait pas prévu ce virement de bord instantané. Chère fille ! Où ils allaient ? Là encore, impossible de répondre « je n'en sais rien ». Il se donna du temps :

— Pas à Paris, Madame. La tentation m'y serait trop forte. Tant pis pour les belles toilettes. Mais il ne sera pas défendu d'y faire un séjour de temps en temps.

« Et puis, ma chérie, je ne peux pas partir comme cela ; il faut que j'attende le successeur. Cela peut durer plusieurs mois. Tu auras le temps de faire tes adieux.

— Mais cela ne me dit pas où nous allons ? A Cythère ? En roulotte ?

— Dans mon pays, là où je suis né.

— Ah bien, comme ça je le connaîtrai enfin. Mais... Vivre comme Anne et Louis ? Tu n'avais pas l'air...

— Oh non ! Je ne m'y vois pas plus que toi. Il y a peut-être une sardinerie à remonter.

— C'est un trou, tout à fait ?

— Ah oui, ça oui. Pour un trou, c'est un trou.

— Il y a une plage, pour les gosses ?

— Une plage, une côte pour eux tout seuls ; pour nous tout seuls, un pays pur, un ciel immense.

*
**

René, tenant Gisèle dans son bras, descendit aux chambres des enfants.

On était en train de coucher le petit Ghislain, vingt mois. Afin qu'il ne se découvre pas on l'emmaillottait comme un tout petit. Il se laissait retourner, manier. René s'étonnait de cette passivité ; comme le petit d'homme est peu jaloux de son corps ; un chat de quelques semaines crache déjà.

L'enfant était pâle ; sa chair si rebondie et dorée jusqu'alors, dont mère et domestiques étaient si fières, semblait flasque, mal centrée sur les os. Poupon, petit poupon ! Tu n'allais pas mourir ?

Oh non ! Simples maux de dents, qui passeraient vite, après lesquels il « reprendrait » comme un cyclamen qu'on arrose.

Il riait à son papa. Les enfants petits aimaient toujours René. Ce poupon-ci, entre ses cheveux blonds, fins comme de la soie floche, prenait en le regardant un air futé. Il disait le seul mot vraiment courant de son répertoire : « non » ; non à tout, non d'avance, quitte ensuite à faire la grâce de revenir sur cette position. Petite tête de mule, Ghislain ! On voyait déjà ce qu'il serait, gracieux d'appa-

rence, intraitable de nature ; et violent, et autocrate ! Entre lui et sa mère, il y aurait de la bagarre ; bah, ce serait un bon petit, finalement, comme les autres.

Comme Gildas, onze ans, et Luc, sept ans et demi, qui faisaient leurs devoirs dans la chambre voisine, au milieu d'un affreux désordre de vêtements lancés au hasard, de soldats de plomb, d'albums et de livres ouverts.

— Gildas, s'écriait Gisèle, tu as encore gardé tes chaussures !

Gildas grattait le parquet avec ses brodequins à clous, tout noirs de charbon. Il tournait vers ses parents un visage mince et long, intelligent, tourmenté. Bon élève, chahuteur, il était toujours aux aguets d'une compréhension, d'une connaissance nouvelle, mais aussi d'une farce, parfois même d'une niche assez rosse. Il était de ceux auquel il ne faut pas donner barre sur soi.

Luc, tout au contraire, était « la bonne pâte », avec sa tête carrée et ses cheveux raides. Franc, loyal au point d'en être gênant ; de ces enfants qui vous démentent en public. « Je le tuerais », disait maman ; en fait, elle se reconnaissait en lui. Il prenait tout au sérieux, tout pour bon argent, tout pour définitif. Et une fois la chose acceptée, eh bien il cherchait à l'utiliser au mieux. Sa devise aurait pu être « faire avec », et celle de son frère « trouver moyen de ». Un jour qu'il avait cassé un beau vase, sa mère lui avait dit : « Je ne veux plus te voir » ; il avait sangloté ; puis, n'entendant plus rien, elle était allée jusqu'à sa chambre. Méthodiquement, il faisait sa valise, une impayable valise, avec un vieil ours, un wagon sans roues, mais deux chemises, deux caleçons, deux paires de chaussettes.

— Luc ! Où vas-tu, mon chéri ?

Sans pleurer, à voix très basse, il avait répondu :
— A l'orphelinat...

Ce soir, les deux garçons étaient tout étonnés : papa chez eux ? Était-ce jamais arrivé ? Et comme, papa, on ne le voyait jamais que dans des pièces bien rangées, l'un et l'autre, tout en répondant aux questions affectueuses, cherchaient à diminuer le désordre ; Gildas, en poussant du pied les affaires sous l'armoire, Luc en les ramassant une par une, et en faisant grincer les tiroirs — au risque d'agacer son père (il le savait bien) en paraissant ne pas l'écouter.

René voyait cela, comprenait, souriait. Habitué à jauger les hommes, il jugeait ses enfants, avec la même lucidité, le même calme, le même mélange de défiance et de bienveillance. De quoi s'agissait-il ? Pour les uns comme pour les autres, de ce qu'ils étaient vraiment, et de la façon de les mettre en valeur.

*
**

Dans la troisième chambre, il y avait Marie, neuf ans, qui se leva en se trémoussant, courut à son père et lui sauta au cou. Gentillette, parée de très beaux cheveux châtain, mais un peu efflanquée, un peu pointue. Et ficelle, ficelle ! Gourmande bien sûr, un peu menteuse, un peu lâche, adroite, sachant demander une permission au bon moment, escamoter une mauvaise note, se racheter par un sourire. Quand René disait « une vraie femme », Gisèle était furieuse : mais non, les femmes ne sont pas toutes comme cela, elle n'était pas comme cela. René ne répondait pas ; c'était vrai, Gisèle n'avait aucun des défauts des femmes, et il connaissait sa chance ; mais les hommes sont assez sots pour trouver un certain plaisir aux défauts des femmes — quand elles ne sont pas leur femme.

Gisèle brusquait un peu Marie. Jalouse ? Oh ! non. La gamine l'énervait par sa rouerie. Et puis, Gisèle trouvait que, les filles, c'était mou, fade, pas net, pas sûr. Elle n'aimait que les garçons, cette femme qui ne se croyait pas féminine. Mais une maman n'a pas le droit d'avouer qu'elle aime un enfant moins que les autres ; elle se maîtrisait, et la petite était heureuse.

Ces quatre enfants, qu'en serait-il d'eux ? Leurs quatre prénoms marquaient le destin de René jusqu'à ce jour : Gildas, un nom breton, donné en un temps où le pays natal n'était pas oublié ; Marie et Luc, des noms de partout ; et Ghislain, un petit ch'timi.

Réenlacés, Gisèle et René regagnèrent leur grand salon. De beaux parquets, de belles tentures, de beaux meubles, et, tout le long d'un panneau, un jardin d'hiver bourré de plantes vertes, y composaient un confort harmonieux.

En jetant à terre le reste, René y avait jeté cela aussi. Il avait de toutes pièces créé la tempête — le coup de vent, tout au moins — dans lequel il lançait son arche.

Une maison, une vraie maison : parents, enfants, domestiques, chien, chats, souris, et même ces araignées qui désolaient Gisèle ; même les puces, les insectes sous les planchers, et ces odieux moustiques de la Deule et du Souchez ; autour, des plantes ; des vies, tout un équilibre de vies ; et, pour qu'elles soient assurées, un gagne-pain, un travail créateur d'homme, parmi d'autres hommes, des supérieurs et des inférieurs, des relations, quelques amitiés ; de gaité de cœur, René allait éparpiller tout cela, sans être sûr de reconstruire mieux, ni même aussi bien, ailleurs ; pour un mot, pour un concept égoïste : disposer de sa vie.

Un mot, ou quelque chose d'essentiel ?

DEUXIÈME PARTIE

Lettre de Giséle Quintin à sa sœur Herminie à Hasselt
(Flandre Orientale).

Toulgoat, 14 janvier 1925.

Ma vieille,

Tu es tout de même un peu chameau ; tu devais venir m'aider à emménager, m'aider à m'installer, m'aider à coudre mes rideaux, m'aider à passer l'hiver, etc. Tu ne m'aides à rien du tout, tu me racontes des histoires de Nouvel An, de réceptions, de pigeons au foie gras et de marrons glacés. Marrons glacés et chocolat, oui, comme on ne nous a pas encore tout à fait oubliés, j'en ai mangé à m'en rendre malade. Le tête-à-tête, au milieu d'une splendide tempête de surôit, dans une maison *installée* (parfaitement), dans le jour gris ou à la lueur des lampes, avec des boîtes de confiseur, c'est exactement le tête-à-tête avec le diable. Mais, dame, m'envoyer l'écho de toutes ces récep-

tions dans « mes guérêts », c'est tout de même un peu rosse.

René voulait que j'aie passer les fêtes en Belgique avec vous. J'ai énergiquement refusé. Quitte à tenter une expérience, je veux la jouer franc-jeu. Puisque l'âme de ce pays, comme dit René, présente un point crucial dans les « mois noirs » (novembre et décembre, en breton ; beaux, ces noms, autrement beaux que ces idiots « neuvième » qui est onzième, et « dixième » qui est douzième), puisqu'elle y trouve son paroxysme, son « épreuve d'étalonnage », comme dit toujours René, c'est le cas où jamais d'y confronter ma petite force de caractère, et ma faible capacité de compréhension.

Facile, non. Mais possible, et même exaltant pour l'esprit. Car je marche, je joue le jeu. Non seulement j'accepte, mais je crois que je pige, que j'aime. Les âmes charitables (dont une amie de Quimper, de qui je te reparlerai) sourient finement ; elles pronostiquent : un ou deux ans, enthousiasme ; cinq ou six, désespoir ; après la sixième année, soit désertion, soit acceptation par abrutissement, déliquescence.

On verra. Ce programme classique séduit, si l'on peut dire, par une certaine vraisemblance. La citadine aux champs qui met des rubans à ses moutons, puis les laisse crever, à la fin se sauve avec un colporteur ou vit dans une crasse plus crasse que la crasse paysanne, c'est un personnage standard. Suis-je standard ? « Petite-moi », pour le moment, fait le malin. Petite-moi trouve qu'une tempête comme celle qui, ce soir, secoue mes vitres, qui, cet après-midi, m'a fouettée et lavée de sa violence wagnérienne, de ses flèches de pluie horizontales ou même ascendantes, de ses espèces de violents bousculants, est un climat parfaite-

ment vivable, salubre, purificateur du corps et de l'esprit.

Non, je ne blague pas. Oh ! bien sûr, il y a des jours où je regrette les Trois Quartiers, ou, à défaut, les Dames de France de cette bonne ville de Douai. Mais je crois que l'odeur de patchouli d'un grand magasin, et celle de soufre et de suie de Sallaumines, me dégouteraient déjà.

Evidemment, je suis une « jaune », une traîtresse à la classe féminine, de celles que les suffragettes appelaient gentiment les « chiennes en chaleur ». Après bientôt treize ans de mariage, c'est une jolie conservation de calories. Que veux-tu, j'aime mon mari. Pas seulement pour le frottifrotta. C'est l'âââamour, c'est une religion. Très exactement une religion : pour ma foi, tout au même moment je pousse de gros soupirs et je brûle d'ardeur. Cet homme m'étouffe, cet homme m'écrase ... merveilleusement. Tu te rappelles cette dinde de Hutot : « Mon mari prend trop de place, je ne respire plus. » Idiote ! Plus ils tiennent de place, plus nous en avons.

C'est terrible, une lettre. J'ai dix mille, cent mille choses à dire ; il faudrait que les phrases se superposent par piles de dix, écrites par dix plumes tenues par dix mains, pour ne pas oublier les neuf dixièmes de ce que je pense. Tout de même, la campagne, les longues heures « face aux éléments » (!), ça donne le goût d'écrire. Je comprends pourquoi les éditeurs reçoivent tant de manuscrits provenant de châteaux ou de petits bourgs.

René. Il faudrait que je te parle de René. Tu sais comme nous étions unis. J'étais fière de sa carrière, sûre de lui comme de notre confort. Il a fichu par terre la carrière. Geste noble ou idiot, ce n'était pas à moi d'en juger, j'ai emboîté le pas ; la mère poule a accepté d'embarquer pour l'aventure ; j'ai ensuite approuvé ; maintenant j'ai la révé-

lation de sa révélation. Il est transformé. Il est plus beau qu'avant, plus jeune qu'avant, plus intelligent qu'avant, plus heureux qu'avant. Son pays. J'ai attendu douze ans pour comprendre l'homme que j'aime, parce que j'ai attendu douze ans pour connaître son pays.

Mais je t'en parlerai tout à l'heure. Parce qu'il faudrait tout de même que je commence (il est temps) par le commencement, puisqu'aussi bien, depuis que je suis ici, je ne t'ai écrit que des « mots de billets » de six lignes.

Tu te rappelles que notre maison, c'est la maison d'enfance de René. Aussitôt rentré de son voyage solitaire, René avait écrit aux nouveaux propriétaires. Un vieux, vieux monsieur, et une vieille, vieille petite dame. Ils ont tout de suite mordu à l'hameçon : « Monsieur, répondaient-ils, trouvez-nous une petite maison dans la banlieue de Quimper, où nous avons une de nos filles, et nous acceptons tout de suite ; nous partirions à la Saint-Michel, le 29 septembre. » Ils ajoutaient candidement : « Parce que, vous comprenez, voilà sept ans que nous sommes ici, ce n'est pas très gai pour des vieillards. » Brrr ! J'ai eu froid dans le dos. Et pour des jeunes, alors ? Mais René m'a répondu voitures, serviteurs, vie large et élevée, rien de commun avec celle de ces pauvres cloportes. Quant à la maisonnette près de Quimper, il n'en manquait pas.

Nous sommes venus inspecter les lieux, René et moi, à fin juin. J'ai trouvé la région très sympathique, avec tous ses vallonnements, ce mélange de landes, de bois de pins, et de creux tout bourrés d'arbres et de vergers. Côte à côte, de l'antique, un beau menhir et une allée de dolmens à quelques centaines de mètres de la propriété, et du flambant neuf, ces maisons de pêcheurs, blanches comme des bâtons de craie dont (leurs ardoises) on a trempé le bout dans

l'encre bleue : c'est quelque peu moins laid que nos coronas de briques noires, ou que les « cités » de ciment armé ! Aussi jolie que les maisons flamandes ; plus, peut-être, parce que plus haut, plus dégagé ; et aussi propre (pas les fermes, par exemple !). Le jardin... dans le Nord, ce serait un parc, et quel parc ! Ça, une merveille. A ne jamais se consoler de ne pouvoir redevenir petite fille. Je suis jalouse de Marie, qui d'ailleurs le mérite. On croirait qu'elle est née là. Au bout de deux jours, elle avait une « maison » dans un arbre, une hutte en fougères (faite par Luc sous les ordres de Gildas), des ruches, un « château » au creux d'un mur de pierres sèches (j'ai un peu peur des éboulements) et de superbes accrocs à sa robe. Potager, à faire haver d'envie tout le personnel de la « Métal ». Tout y pousse ; quelle richesse, en ce soi-disant « pays pauvre ».

La maison, de l'extérieur, charmante. Toute longue et basse, l'unique étage mansardé en ardoises. Tapissée de vigne vierge. Tu as dû voir les photos.

J'étais folle de joie ; ça allait être à moi, tout ça ? Et ces bâtisses dans tous les sens, anciennes écuries, granges, atelier, serres ? A moi ces merveilles, ce pays, ce soleil doux et jeune. Nous ne connaissons pas ça dans le Nord : il y fait froid ou chaud, aigre ou mou quand il pleut ; ici, ça bondit comme une petite chèvre. Le temps vit toujours. Quand il fait beau, le vent est frais comme une peau d'enfant ; quand il fait mauvais, en quelques minutes, tout d'un coup, on est inondé de soleil. C'est comme les gens (quel crétin les a dépeints tristes ?), ils gueulent ou blaguent, sans transition.

J'en reviens à ma maison. Nous entrons. J'avais un peu tiqué sur les barrières démolies. Pas grave, ça se répare. Mais l'intérieur ?

Mon Dieu, quelle décrépitude ! Tentures pendouillantes,

murs sombres où manquaient de grandes plaques de plâtre, portes fendillées et déformées, parquets disjoints et même gondolés, fenêtres ne fermant pas. Et puis, alors, mal distribué : un beau salon, mais tout le reste petit, sombre, entrecoupé de cloisons. Une cuisine immense, mais au sol de terre battue.

En voyant cela, j'ai eu très peur ; je me suis dit : voilà une civilisation qui n'est pas la mienne, à laquelle je ne pourrai pas m'incorporer. J'ai regardé René. Il n'avait pas l'air gêné, ni écœuré. Evidemment, c'était sa maison d'enfance ; tout de même... J'ai eu encore plus peur, je me suis demandé si j'allais découvrir un René secret, aimant les choses sordides sous le nom d'« anciennes », et vétustes ou laides sous prétexte de souvenir ; un René, dont le récent retournement aurait été dû, en réalité, à une nostalgie de la pouillerie, du « bon vieux temps », d'une sorte de paresse encroûtée. Je sais que cela existe.

Nous avons tout visité. René souriait. Au grenier, il s'est mis à quatre pattes pour passer sous les poutres, s'est enduit de toiles d'araignées, pour dénicher un vieux tricycle qu'il a regardé avec tendresse.

J'aime bien le passé aussi, mais...

Mais, dès que nous nous sommes retrouvés seuls, en allant vers la mer, sous un ciel glorieux, il m'a embrassée, il a éclaté de rire :

— Ne fais pas cette mine-là. Je n'ai aucune vocation pour le rôle de tête-de-loup ! On va ficher tout ça par terre. Mais il faut que les vieux filent tout de suite. Reste-là, j'y retourne.

Je me suis assise sur l'herbe rase, face à la mer, notre mer immense, qui était bleue et moirée comme un châle de taffetas. J'étais fière de mes bons yeux, car, à droite je voyais

une petite île tout à l'horizon (depuis, les gosses, du même endroit, en découvrent cinq ou six, c'est l'archipel des Glénan).

René est revenu. Comment avait-il fait, mon enjôleur ? Nos petits vieux, qui auparavant tenaient mordicus à leur Saint-Michel, à cause des fruits, abandonnaient pommes et poires, et même tous leurs meubles, qu'ils chargeaient René de faire suivre ; ils partaient le samedi suivant.

Le lendemain, nous cueillions à Quimperlé un entrepreneur. Nous avons parcouru la maison, en disant : « Par terre, par terre. Ici, une baie. Là une double fenêtre (René connaissait le vent de suroît ; il avait entendu sa mère pester, toute sa vie, contre le courant d'air d'une croisée, sans que nul ne songe à la modifier). Ici une cloison en boiserie. Pour les enfants, des chambres tout en pitchpin. » René pensait à tout. L'entrepreneur soulevait des difficultés ; René les pulvérisait ; le bonhomme restait sidéré, et concluait qu'en effet, comme ça, ça allait tout seul. Avec René, il n'y a jamais de difficulté. Il a demandé un devis. « Bien Monsieur, je vous l'enverrai sous quinzaine. — Non, après-demain ; et les travaux finis au quinze août, plâtres secs ; d'ailleurs, le moins possible de plâtre, du... (j'ai oublié le nom, ça se visse), c'est préférable pour les pays humides. » L'entrepreneur a fini par céder : « Pouvez-vous me reconduire tout de suite à la ville ? Si mes employés ne sont pas partis, nous nous y mettons cette nuit, demain nous dressons les plans, après-demain vous aurez le devis. J'ai servi au Maroc, Monsieur ! Mais, pour les travaux... mon camion sera trop juste, je vas tâcher... » — Non, dit René ; j'ai besoin d'un camion pour l'usine ; je l'achète tout de suite, je vous le prête. Connaissez-vous un bon chauffeur-jardnier, je l'engage immédiatement ?

Oui, il en connaissait un, justement. Avec René, il y a toujours le « justement ».

Un Breton dressé à l'école du Nord, ça fait un fameux chef. Je n'avais jamais — depuis douze ans — vu René au commandement. J'en suis pour les autres, de terreur, en même temps que je me dilatais d'orgueil, moi, la Reine.

Le lendemain, balade en auto, sur toute la côte ; comme des amoureux. Tu penses sans doute que nous sommes passés chez Louis et Anne ? Non ! Foin de la famille, à plus tard. L'auto, la route, ou plutôt les routes, tournantes, accidentées, délicieuses. Concarneau, Bénodet et son bac, Penmarc'h, la Pointe du Raz et Quimper. Ouf ! Nous sommes rentrés saouls de fatigue et de merveilles ; je ne peux tout de même pas me changer pour toi en guide bleu, bien que l'envie ne m'en manque pas. Je te piloterai, j'ai ma voiture, un chou de petit « trèfle » Citroën ; René a gardé sa Panhard, cadeau de l'usine ; oui, cadeau de Cadenette et consorts, tu vois ça, si on se quitte avec coups de chapeau ?

Le lendemain, le devis accepté, René est reparti pour le Nord, moi j'ai fouillé les antiquaires de Quimper, de Lorient, de Vannes, de Nantes. J'ai lancé les couturières sur mes rideaux, les peintres sur mes tentures. Au 15 juillet, j'ai mis les gosses à La Panne, puis je suis repartie. J'ai fait plusieurs fois le voyage. René s'occupait de ses usines comme si de rien n'était ; je me demandais s'il ne reculait pas devant le déchirement de s'en séparer ; et c'était moi qui tremblais. Mais non. Au début de septembre, tout était prêt. En route, René, moi, les gosses, le chien, Quelle smala !

Nous laissons sur place beaucoup de meubles, qui appartiennent à la Compagnie ; il y avait quand même un camion entier de bricoles, linge, etc...

.....
Ici, d'innombrables détails ménagers.

Enfin, ça y a été. Nous étions installés. Pour l'enseignement des enfants — les trois grands — nous avons trouvé une solution, tout au moins provisoire : le chauffeur les mène chaque matin à Quimperlé, les y reprend chaque soir. Evidemment, ça fait pas mal de kilomètres (quatre fois seize), mais enfin, ça peut aller ; le seul véritable ennui, c'est que les études sont un peu faibles pour Gildas, qui « va sur ses douze ans », et est entré en cinquième ; ça commence à devenir sérieux (René rit de cette formule, car il prétend qu'on la lui a servie tous les ans, depuis l'école enfantine jusqu'à Centrale inclusivement). Reste que Quimper vaudrait mieux pour lui. Et puis, il y a les pannes. Alors, ils sont tous les trois déchainés de joie comme des démons, si c'est le matin, ou (ça s'est produit une fois) pleins d'angoisse, si c'est le soir ; plutôt que de coucher au dortoir, ils sont revenus à pied de Moëlan, en pleine obscurité. Luc a juste huit ans...

Tu riras quand tu les reverras : ils ont pris un formidable accent breton, ou, plutôt, l'accent de Quimperlé-Lorient-Vannes, très différent de celui de Quimper.

Quant à Ghislain, ses balbutiements se partagent fraternellement le breton et le français. La vieille laveuse, Gail, une ancienne nourrice de René, ne sait pas du tout le français ; elle comprend quelques ordres très simples, mais pour parler, elle ne peut dire que : « moi hache, moi hache », ce qui semble, pour elle, signifier « mes efforts sont vains », ou que : « moi trop bêt', vat, trop bêt' ». Elle se rattrape en cajolant Ghislain, en lui tenant de grands

discours. Et Ghislain a appris... à dire « nann » en plus de « non » ; c'est un succès ; il fait aussi de drôles de petites phrases mélangées « veux pas mo'gano » (mont ganéoc'h, aller avec vous) ou « vilain moutig, mangé gogod » (vilain petit chat, mangé la souris, logodenn). Je finirai par en savoir, moi aussi.

René ? René continue à la sardinerie ce que nous avons fait à la maison. Il installe. La saison de pêche ne commence qu'à fin juin. D'ici là, il a le temps d'aménager son usine. Dès septembre il était allé passer quelques jours à Saint-Jean-de-Luz, chez un de ses anciens camarades, qui lui aussi conserve le poisson. Mais il paraît que les problèmes ne sont pas du tout les mêmes. Alors, tu ne sais pas ce qu'il a fait : il s'est habillé comme un ouvrier (il avait l'air d'un... souteneur) et, avant la fin de la saison, il s'est fait embaucher à titre de manœuvre dans une usine de Douarnenez ! Il a coltiné des caisses, ça lui a permis de tout voir « par la pratique ». Mais au bout de quelques jours, le patron l'a fait appeler, et lui a dit : « Mon cher camarade (c'est un Central, de trois promotions avant lui), ce costume-là te va à ravir ; tu es très costaud, et tu coltines très bien les caisses ; mais, tout de même, si tu étais venu me trouver, je t'aurais piloté, tu aurais mieux vu ; si tu veux te changer, je vais te mener à mon usine de Concarneau ; la Baie de Douarnenez et la côte sud ne posent pas tout à fait les mêmes problèmes, Concarneau sera plus utile pour toi. »

René a été quelque peu soufflé ! Du coup, le camarade, Chantereau, qui habite Quimper, est devenu un ami, et sa femme Geneviève, une excellente relation pour moi. Elle connaît la solitude, son mari a dirigé autrefois une sardinerie à l'île de Groix. Elle dit qu'elle était devenue enragée.

Mais c'était une île, elle n'avait pas la soupape des échappées en voiture. Et puis, elle est « mère unique », elle n'a qu'un fils, qu'elle traite comme un amant, mais qui ne suffisait pas à l'occuper.

René et Chantereau sont tout le temps l'un chez l'autre. Chantereau est évidemment un concurrent, mais il est très beau joueur (je crois qu'il se fiche pas mal d'un concurrent de plus, et si petit) il donne à René tous les renseignements possibles. René se méfie un peu : il dit qu'il se demande si Chantereau ne le prend pas comme « usine d'essai », comme cobaye, quoi, le poussant à expérimenter, sans risque pour lui, toutes les innovations. René y va prudemment.

Ma vie à moi ? Comme dit l'autre, elle est quotidienne. Elle me suffit. Une belle maison. Un beau pays sain et clair (encore une légende, du moins pour la côte, la Bretagne sombre, en dehors de quelques jours des « mois noirs »). Des enfants heureux dans le jardin. Des champs, des plages et des roches. C'est assez pour moi. Je suis bien servie, peut-être trop bien. Je ne reprise des chaussettes que par manie. J'apprends à lire ; je ne l'avais jamais fait bien sérieusement : un morceau de roman par ci par là. René a fait rayonner toute une pièce, pour en faire une bibliothèque ; nous l'avons arrangée d'une façon charmante, avec des bergères anciennes, des lutrins, et, sous les rayons, deux ceintures de rebords, celui du haut incliné pour qu'on puisse feuilleter. Nous avons acheté tous les classiques, reliés sobrement. Comme tout le monde, je parlais de Balzac sans l'avoir lu ; je suis en train de le découvrir. C'est un peu longuet, tout à fait au rythme d'ici. Le « roman français » a été écrit pour la province, la province agricole.

Je vais souvent à Quimper ; la ville est charmante, un

peu somnolente ; mon amie Geneviève est, elle aussi, charmante, mais pas du tout somnolente ; figure-toi...

.....

Ici quatre pages sur les complications sentimentales de cette dame ; Gisèle, qui aimerait mieux mourir que d'être déloyale envers René, ou simplement que de lui cacher quoi que ce soit, se délecte des amours secrètes et romanesques des autres.

.....

Voilà, ma vieille. L'hiver passe. Il paraît que le printemps ici est délicieux. L'été, nous aurons pour nous une minuscule plage de sable fin, abritée de la mer par des roches ; le casino y sera constitué par une cabine de bois que René fera monter ; mais les gosses seront heureux, donc moi aussi. Si toi, et quelques-uns de vous autres, voulez venir m'y tenir le crachoir, vous seriez bénis ; nos « chambres d'amis » sont confortables.

Pardonne-moi de ne pas t'en écrire davantage (!), des hurlements m'informent que les enfants rentrent, et qu'il y a quelque chose qui ne va pas entre Ghislain et les « grands ».

GISELE.

P. S. — Je m'aperçois que je ne t'ai même pas parlé d'Anne, ma belle-sœur. Son manoir, Trédour, est, à vol de mouette, c'est-à-dire par mer, à peine à quatre kilomètres ; par la route, en faisant le tour de toutes les

rivières, par Moëlan, Riec, et Pont-Aven, c'est à quatorze kilomètres. Aussi n'y allons-nous pas souvent. ça vaut peut-être mieux. Brrr... Mais je n'aime pas parler de cette vie de limaçons qu'ils mènent, ça entame mon bel optimisme. Je te raconterai ça une autre fois.

G.

La grande cheminée de l'usine fume...

Devant le mur éclatant de blancheur, dans la vive lumière de cette fin de matinée de juillet, René, debout au milieu du chemin, regarde la mer.

La cheminée fume, les volutes grises se déroulent mollement à la brise de sud-est qui achève de mourir. Et pourtant, derrière René, la grande bâtisse est silencieuse. C'est à peine si un léger sifflement de vapeur se mêle au murmure des herbes folles, au récitatif des lames minuscules qui choient sur les plages de marée basse. L'usine ne tourne pas encore. Elle va tourner, elle est en alerte.

Tout est prêt : dans les salles attendent les grandes tables de bois neuf, les tabourets, les bassines luisantes comme du platine, sur lesquelles, de ci, de là, adhèrent encore des étiquettes de chemin de fer ; dans la chaufferie, Le Doaré, le contremaitre, tourne un volant de cuivre astiqué comme une optique de phare, regarde la porte de sa chaudière, sur laquelle le noir à fourneau est encore mat ; à peine si quelques morceaux de charbon traînent, et Le Doaré va prendre un balai pour les chasser. Il inspecte de nouveau son royaume, jette un coup d'œil au manomètre, où la

grande aiguille argentée atteint presque la petite aiguille rouge. Il soupire, redresse sa casquette, sort, referme soigneusement la porte de la chaufferie.

René se retourne vers lui. Les pas de l'homme résonnent dans le hall silencieux, semblable, avec ses grandes tables nues, à la salle d'un banquet auquel les invités ne seraient pas venus, dont les serveurs, dégoûtés, auraient enlevé la vaisselle et seraient partis.

René sourit à l'homme qui soulève sa casquette, répond d'un signe de tête. Il semble « tout chose ». René aussi est « tout chose ».

Le Doaré, contremaître de sardinerie depuis quinze ans, à Douarnenez, a pourtant déjà vu vides bien des halls de conserveries : eh, pardi, tous les soirs, tous les hivers.

Mais il renifle.

Une sardinerie qui ne sent rien !

L'absence de l'odeur familière, de l'odeur tenace, ici matée par les badigeons, par la réfection du cimentage, par des mois de maçonnerie, de menuiserie, d'emménagement, ce vide étrange des narines le trouble. Une usine ? Non. Un jouet neuf. Est-ce qu'il va fonctionner ? Est-ce que ce navire encore sur chantier va flotter, se mouvoir, prendre le large ?

L'homme est venu sur la route, auprès de René. Tous deux regardent la mer, la mer dont le bleu pâlit de moment en moment, à mesure que tombe la brise.

Assez loin dans le sud s'assemblent quelques voiles brunes, qu'on devine molles ; autour d'elles, des points minuscules, les annexes. René a pris ses jumelles. De ces points s'échappent des éclairs de soleil, lancés par les avions ruisselants ; d'autres éclats, ce sont les filets mouillés

qu'on rentre. Contiennent-ils du poisson ? C'est trop loin, René ne peut pas différencier sa pluie brillante de celle, à peine moins vive, des bulles d'eau sur les mailles.

La sardine est-elle là ? Et quelle sardine ? Usinable, ou juste bonne au mareyage ?

Hier, trois bateaux de Douélan sont rentrés avec quelques milles de joli poisson. Ce matin tous les sardiniers, ceux de Douélan, mais aussi ceux qui ont rallié Brigneau, attirés par l'usine, tous sont sortis. Ce sont eux, ces voiles doubles qui s'entrecroisent lentement.

Tard, il est bien tard. Si le poisson était abondant, les bateaux seraient déjà rentrés.

Il va être midi. Il faut que René soit fixé pour envoyer la vapeur chauffer l'huile ; puis donner le coup de sirène qui rameutera, de toutes les fermes, de tous les « pen-ti », les ouvrières, émues, elles aussi, de leur premier travail.

On a convenu : avant de rentrer, s'il n'y a rien, pas assez en tout cas pour qu'il vaille la peine de mettre la fabrication en route, les bateaux amèneront un moment leur voiture.

Midi. Aucun n'a amené, mais aucun ne rentre.

Le vent tombe tout à fait. Le calme devient luisant et glauque. Rentrer ? De toute façon, aucun des voiliers ne peut le faire actuellement. Est-ce pour cela qu'ils continuent leur pêche, ou parce que celle-ci donne enfin ?

René s'est assis sur le muret d'un champ. Le Doaré est rentré dans l'usine, dont il habite une chambre ménagée dans le grenier.

— Eh, Monsieur !

René se retourne. Le Doaré est à la lucarne.

— Eh ! Monsieur, un qui amène.

Allons bon. Pas encore pour aujourd'hui.

Mais les autres, groupés un peu plus dans l'est, n'amènent pas. Pourtant, un friselis court sur la mer ; les voiles, qu'on distingue parfaitement dans la jumelle, battent, reprennent le vent, le vent de sud.

Aucune voile amenée, aucune autre.

— Ah ! non, Monsieur, crie Le Doaré. Celui qui a amené, c'est Guillou ; il comprend toujours tout à l'envers, celui-là. Y a du poisson, allez, ils en ont tous.

Beaucoup ? Un autre signal est venu : si c'est beaucoup, Le Bris, le patron du plus grand sardinier, qui possède encore un « flèche carré », à la manière des anciens lougres, l'enverra, blanc, facile à voir, à son mât de misaine, celui d'avant ; si c'est seulement « pas mal », à son mât de taillevent.

Là-bas, la brise a fraîchi ; les voiles s'entrecroisent. Les bateaux font rallier leurs annexes, les prennent en remorque.

— Voile blanche, Doaré ! Voile blanche au... au mât... au mât de taillevent ! Pêche moyenne ! J'aime mieux ça, pas trop de poissons pour la mise en route ; nous le gâcherons bien assez !

Le Doaré, ancien gabier, a sauté de son observatoire, comme un chat, par la gouttière, plic, ploc, au sol. Il grommelle :

— Sûr, 'vat. Avec des dégourdies pareilles...

— Allez, en route, Doaré. De l'huile dans les bassines, la vapeur. Dans une demi-heure, coup de sifflet.

René met lui-même la main à coltiner les bidons d'huile, à vider le liquide blême et fade dans les bacs.

Le Doaré, ce faisant, machouille quelque chose.

— Allez manger, donc, Monsieur.

Manger ? René montre une pile de caissettes dans un coin. Celles du dessus, ouvertes, laissent voir du fer blanc poli, brillant, clinquant.

Comment manger autre chose que les futures conserves Quintin ?

Sur la mer, dans le sillon violent du soleil, les sardiniens rentrent vent arrière, voiles ouvertes en ciseaux. C'est la traditionnelle « régata » du retour, où les meilleurs marcheurs prennent de l'avance. Ce seront leurs patrons qui fixeront les prix.

La sirène hurle.

*
**

Vie, vie partout.

Par les sentiers, le long des champs plantés de pommiers, arrivaient de toutes directions des filles en coiffe. Pas en grand costume, bien sûr, mais en coiffe fraîche, pimpante. La plupart portaient les grandes coques de dentelle et le ruban moiré aux couleurs tendres de la « Giz Foues », que les parisiens appellent « de Pont-Aven », ou la coiffe analogue, mais plus réduite, de Moëlan ; d'autres s'abritaient sous le petit auvent ajouré de Clohars, bien empesé, net, décidé ; quelques-unes enfin — des « étrangères » venues de Douarnenez comme monitrices — avaient la chevelure serrée dans le bonnet « pen sardin », et contrastaient avec

les autres par leur courte taille, leur voix forte, et leur accent heurté.

Dans l'avant-port, les bateaux entraient, amenaient leurs voiles, s'entassaient au pied de la jetée, dont les marches, depuis bien des années, n'avaient été briquées par tant de sabots bottes. Dès l'accostage, les hommes, mi-partis bleu et jaune, en chandail et pantalon ciré, tout d'un bloc, comme sur une toile de Méheut ou de Creston, se mettaient à compter les sardines en les jetant dans des casiers plats, à charger ceux-ci sur des brouettes neuves, à grimper le raidillon vers l'usine. D'autres, deux par deux, portaient par les anses des paniers ronds. Dans l'appentis de bois goudronné contigu à l'usine, Le Doaré réceptionnait, pesait, vérifiait ; c'était du joli poisson bien au « moule » pour la conserve, que cet entassement de fuseaux vert clair et argentés, raides et froids d'aspect. Au suivant, au suivant ! De nouveau Le Doaré vérifiait, réceptionnait, tout en grondant, blaguant, bousculant.

Deux robustes femmes chaviraient caisses et paniers sur une des grandes tables. A chaque renversement, Le Doaré jetait un coup d'œil : pas de poisson tourné, écrasé ? Bon. Il donnait au pêcheur une fiche, et celui-ci, à pas lourds, allait vers le bureau où Gisèle, mobilisée comme comptable, payait, à grand renfort d'une monnaie heureusement prévue. Tout prévu, il fallait que René eût tout prévu, depuis les brouettes jusqu'au paquet de pansement, pour les doigts qui se couperaient au sertissage.

L'homme s'éloignait, dans le soleil extérieur ; on entendait grincer et cahoter la brouette vide.

Mais nul ne s'en occupait. Les deux femmes qui avaient chaviré les caisses jetaient sur le poisson, si sensible à la chaleur, des poignées de sel, tout en « triant », c'est-à-dire

en mettant de côté les quelques poissons d'un moule différent des autres.

Derrière elles se trémoussait, piaillait, gesticulait, un comique bout de femme. Une vraie tour, rouge de pommettes, la peau grasse comme si elle se fût nourrie de ses conserves, les cheveux huileux, sous la coiffe de Quimper, minuscule chapeau de clown tout de guingois, dont les pans déjà sales se mêlaient aux mèches échappées d'un chignon maigre. Poings aux hanches, criant, virevoltant, c'était Mademoiselle Guichaoua, la contremaitresse, Rose pour tout le monde, gratte-c... pour quelques-unes de ses administrées (nom que certain geste familier légitimait). Elle avait été la « cheffe » de René, mais oui, quand il faisait son stage incognito de manœuvre chez un confrère de Douarnenez. Incognito ? On ne « la faisait pas » à Rose ! Dès le deuxième jour, elle lui avait crié : « Viens ici, un peu, donc (avec son accent saccadé, cela faisait : viens 'ci 'peudon), le Parigot, je voudrais bien voir un peu ton linge sous tes frusques ; tu m'as l'air taillé pour faire le manœuvre comme moi pour aller bonne sœur. » On la voyait d'ailleurs assez bien, au langage près, en cornette, faisant voler un gros chapelet, régnant tyranniquement sur un hôpital, remettant à leur place médecins et autorités.

Quand René, redevenu « Monsieur », lui avait proposé, avec l'accord de son confrère, de venir à Brigneau, elle avait répondu : « A Brigneau, à Brigneau ? Moi, je veux bien aller ; mais une saison, dame, pas deux ! Et mon amoureux, alors, moi qui suis juste sur le point de marier... »

Elle avait éclaté de son rire puissant : depuis vingt ans elle se prétendait « promise » ; le promis changeait quelque peu souvent : et, les jours de sérieux, Rose ajoutait :

« Trouver un mari ? Oh, il y en a part qui voudraient mes sous ; tiens... » et elle soulevait sa jupe par derrière, d'un geste des mains et des hanches qui n'évoquait plus du tout la religieuse.

Aujourd'hui, elle « officiait » à Brigneau, rentrée de plain-pied dans son rôle, exaspérée par la « bande de plouks », ces novices timides et malhabiles qu'elle avait à diriger. Derrière les trieuses, elle vitupérait : « Pitié ! Pitié ! Elles ne voient donc rien ? Et celle-ci ? Et celle-là ? Un bon 60 ! Mettez-moi ça au mareyage. Ah, Monsieur Quintin, un peu de grosse sardine comme ça dans la petite, dès ce mois ici, ça dit bien : on aura plus de gros moule que de petit dans la saison ; vous pouvez acheter maintenant, après août vous aurez fini... » René écoutait ; il pensait in petto que, lui non plus, n'aurait pas distingué, dans cette masse brillante, les quelques malheureuses « 60 ». Bah, lui, comme ces femmes, apprendraient par l'usage, très rapidement, cela, et toutes les « ficelles » du métier.

Mais Rose s'était déjà retournée, dressait ses bras courts derrière la première des grandes tables d'étêtage. Les jeunes ouvrières s'appliquaient, mais ne parvenaient pas à accomplir le geste difficile de trancher la « nuque » et l'arête, mais non l'abdomen, et d'arracher ainsi tous les boyaux avec la tête. Les unes, coupant l'œsophage, laissaient les boyaux dans la bête, tentaient de la jeter telle quelle dans le panier, au risque de gâcher tout le lot ; les autres, de leurs gros doigts, essayaient de vider le ventre minuscule comme on vide un grand poisson, et ne retrouvaient dans leurs mains qu'une misérable pâtée de chair. Quelques-unes réussissaient l'opération, mais y mettaient un temps infini.

Et devant toutes, dans les paniers, s'entassaient des

poissons tout cabossés par une étreinte trop forte, montrant de lèvres de chair nue, des plaques soulevées d'écaillés argentées.

— Oh, pitié, pitié, criait Rose. Pas la peine de cuire ça, quand même, Monsieur ?

René pinçait la bouche. Non pas de dépit, mais d'envie de rire. De longtemps, il avait prévu ce déboire. Le tableau n'était pour lui qu'assez touchant, comme le premier gri-bouillage d'un enfant. A voix haute, s'adressant à Rose, il déclara :

— Ça ira mieux demain ; et encore mieux après-demain.

Cahin, caha, le poisson s'épluchait. Des desserveuses le portaient au lavage, au saumurage. Là encore, il y avait des malheurs : pour sortir le poisson, les ouvrières ne savaient pas manier la lourde écumoire, coupaient des sardines, en écrasaient d'autres.

— Ma Doué, ma Doué, des bêt' comme ça, on vend à la foire !

Et puis, comprenant elle aussi qu'il ne fallait pas écœurer ces débutantes, elle ajoutait, d'une voix aiguë qu'elle voulait douce, faisant rougir jusqu'aux yeux les jeunes filles :

— Dame, 'vat, on sait pas faire l'amour du premier coup, hein, Phine ?

Rose connaissait déjà tous les prénoms, mais s'inquiétait peu des états, ne concevant les virginités que comme toutes théoriques.

Essayant de se faire aux gestes nouveaux, tout ce petit monde s'agitait ; les grands chariots séchoirs circulaient, poussés par trois vieux, bizarres infirmiers en tablier bleu,

eunuques (voire ?) de ce harem, s'engouffraient dans les tunnels où soufflait un sirocco à quarante degrés. Les friturières trempaient le poisson dans les bassines, les emboîteuses le rangeaient, d'autres faisaient couler l'huile de remplissage. Une gamine s'étalait avec toute une pile de boîtes remplies, une autre lâchait son gril dans la bassine. N'importe ! Le rythme commençait à naître. Les ouvrières se détendaient, se mettaient à plaisanter, à chanter de lestes chansons bretonnes, à rire sans vergogne. Enfin les lampes s'allumèrent, tout ce qui devait être fait le jour même se termina.

Le reste — sertissage, stérilisation, dégraissage, encaissage — serait accompli le lendemain matin, dans l'usine presque déserte, tandis que la majeure partie des femmes feraient leur ménage, soigneraient les enfants, en attendant que mugisse la sirène à l'arrivée — plaise à la mer ! — du poisson.

De nouveau celui-ci inondera les tables. Rose criera, se trémoussera, rira, houspillera, consolera, obtiendra un résultat un peu meilleur. Le Doaré mènera ses achats avec une plus grande connaissance de ses fournisseurs, s'en fera des « abonnés », conduira sa chaudière avec plus de sûreté. Gisèle reconnaîtra, elle aussi, ses pêcheurs, leur sourira, sera le lien humain — une vraie dame, hein, et pas fière — avant de se sauver bien vite, le dernier bateau rentré, pour reprendre en main sa maison. René approfondira la connaissance de son métier, ce métier qu'aucun livre, aucune expérience antérieure, ne peut enseigner aussi bien que quelques milliers de poissons fichus, quelques bassines d'huile gâchées, quelques doigts brûlés ou pincés, quelques ouvrières vexées, quelques pêcheurs irrités, et quelque argent perdu.

Ce soir, tandis que, sur le ciment, claquent les sabots des ouvrières s'enfuyant vers leurs demeures, que s'entrecroisent les sonores phrases bretonnes, que Rose et Le Doaré rappellent une fille coupable d'un menu abandon de dernière minute, René s'amuse à sertir une boîte. Il la tient mal, laisse couler de l'huile. Il la remplit de nouveau — pouah, que c'est gras, que cela glisse — la sertit, la sort, se coupe un peu avec les barbes du métal.

Il l'essuie avec de la sciure, la tourne et retourne dans sa main.

Du fer, c'est encore du fer, comme autrefois dans le nord. Mais, bizarrerie qui l'amuse, ce fer est la seule chose qu'il n'ait pas ouvrée. Il lui a été vendu, tout façonné, tout imprimé selon ce label que René et Gisèle ont pris tant de soin de mettre au point. Tout le reste dépend de René ; de lui, « petit garçon », redevenu petit garçon volontairement, ayant tout à apprendre d'un métier si complexe, mais pourtant de lui seul.

A pas lents, par un sentier sur la colline, il va vers une roche qui domine le port. La marée est haute. Serrés les uns contre les autres, les bateaux s'endorment dans le crépuscule.

Du fond de la rivière, vient un bruit sourd de voix mêlées : le bistrot de Maï est plein, elle a rouvert son arrière-salle. Sur la colline, en face, une fenêtre de maisonnette s'illumine : l'électricité ! L'usine a amené avec elle la lumière ; bientôt elle amènera de l'aisance, dans les foyers ; elle empêchera les jeunes filles de partir à la ville.

Dans le port, il y a quinze sardiniers au lieu de quatre. A bord de l'un d'eux, un dormeur tousse. Il n'a pas de maison dans le voisinage, il a choisi de venir vendre là

son poisson. René a un sourire de triomphe ! Ainsi, non seulement les hommes et les femmes d'ici peuvent maintenant travailler chez eux, mais il en vient d'ailleurs.

Brigneau vit, Brigneau ressuscite. René voit déjà des maisons se construisant sur la colline ; le port étant devenu trop petit, il voit des chalands à scaphandriers qui commencent un nouveau môle, à terre une bétonneuse, des maçons qui avancent une cale en eau profonde. Il voit...

D'un porche, un gamin jaillit en hurlant, chassé par une femme : « Je suis fatiguée assez, non, sacré vaurien... »

...la vie.

Deux ans ont passé.

On ne construit pas de môle neuf.

On vit, c'est tout.

Oui, c'est bien tout, de vivre. De vivre comme vivent tous les hommes, en un mélange de satisfactions et de peines, de sécurités et d'inquiétudes.

L'usine tourne. Les concurrents, qui commencent à être un peu jaloux, disent entre eux qu'elle tourne toute seule : « Bien sûr, il n'y a pas d'autre sardinerie dans le coin, les pêcheurs n'ont pas choix, et la main-d'œuvre non plus. »

René n'est pas tout à fait de cet avis. Pendant ces deux campagnes, il a eu mille difficultés à vaincre : trésorerie trop maigre, variations des cours du poisson, difficultés d'écoulement. René ne se plaint pas, c'est la vie, c'est son métier. Mais ce qui le chagrine, c'est l'incompréhension de ses pêcheurs, de ses ouvrières. Ils sont à plaindre assurément, pense-t-il, les uns comme les autres : quand il y a du poisson, les pêcheurs doivent le vendre à bas prix, même le rejeter à la mer si l'usine est gavée ; quand les prix sont bons, alors ils ne font que des apports insignifiants, et

l'usine ne pouvant être mise en marche pour quelques panerées, les filles, les femmes de ces pêcheurs sont en chômage. Dans un cas comme dans l'autre, bien sûr, « c'est la faute à l'usine » ! Ils ne veulent plus comprendre la part de la fatalité de ce métier, qui tient aux mœurs du poisson, à sa fragilité, à ses utilisations possibles, et au vieil instinct humain, qui est d'en pêcher toujours davantage, même si l'on ne peut plus rien en faire. Ils ne se souviennent pas non plus qu'avant l'invention de la conserve à l'huile, ils assistaient, navrés, au passage des bancs de poissons, dont tout au plus on pouvait « presser » quelques milles ; et la côte était dépeuplée, cette côte aujourd'hui vivante, où se sont construites, en ces deux ans, cinq maisonnettes neuves, où les anciennes ont reçu des meubles, où les mariages et les naissances se succèdent. Mais, quand on a, on veut avoir plus encore ; et l'ennemi, l'exploiteur, c'est le conserveur, ce sans-parole, cet étrangleur à la baisse, ce « lokouteur » à la hausse, ce profiteur à tout coup, ce capitaliste !

C'était cela que ressassait René, un bel après-midi d'avril, en suivant la côte d'un pas tranquille. Les blancheurs de l'hiver fondaient, la mer prenait couleur, le bleu du ciel et l'or du soleil trouvaient leur contraste, le bistre mouillé des sables s'éclaircissait, les roches semblaient durcir. Les oiseaux, au lieu de piéter le long des laisses de mer, de voleter sur les brisants, commençaient à prendre le large au-dessus des houles encore puissantes.

Dans les prés ras, les moindres touffes de lande rabougrie semblaient autant d'azalées d'or au violent parfum.

René allait dans la beauté, dans l'une des rares beautés éternelles que l'homme n'ait pu modifier, celle d'un rivage. Il était tout à la fois heureux et un peu amer.

Capitaliste ! Drôle de capitaliste. Quand il ne l'était pas personnellement, dans le Nord, il n'avait qu'à se laisser aller, exploitant les capitaux des autres, leur faisant produire toujours plus de richesses et de puissance dont il trouvait sans risque sa part. Au lieu que maintenant, c'est ce risque qui est son lot ; c'est la mise en jeu — en jeu, c'est bien le mot — de tout ce qu'il a acquis. Pour quoi, en définitive ? Pour qui ? Pour ces gens qui, sans lui, resteraient inactifs, misérables, ou bien s'exileraient, auxquels il donne le moyen de faire valoir une richesse inutilisée, et qui le traitent d'exploiteur, de profiteur.

Drôle de profiteur ! A Sallaumines, René était riche, puisqu'il disposait de ressources supérieures à ses besoins ; maintenant, il est en quelque sorte pauvre, puisqu'il n'y subvient pas tout à fait, obligé de faire appel à des concours financiers extérieurs.

Voyons, sérieusement, profondément, regrette-t-il d'être venu ici ? Aucunement. Il faut bien souffrir un peu, se plaindre un peu. Mais, ce qu'il voulait avoir, il l'a.

Le plus important : il est son maître. Bien sûr, les fournisseurs, les banques, le contrôlent ; mais qui donc n'est contrôlé par personne ou par rien ? Les pêcheurs, les ouvriers, sa propre maisonnée, ne lui laissent pas de répit, sont là comme des oisillons ouvrant le bec, avant de lui en donner des coups. Mais « son peuple », comme René dit en souriant, ne serait pas un peuple s'il n'était à la fois émouvant de faiblesse et tout prêt à la férocité, pitoyable et redoutable, consolant et ingrat. René l'aime. Il aime s'en sentir la providence, non par une assez répugnante jouissance de pouvoir, mais parce qu'il se sait apte à ce rôle, capable de le tenir et de n'en pas abuser. Que d'autres rient du « bon patron », René le considère comme la base même

de toute civilisation supportable ; il ne le croit ni rare, ni anormal, mais « de règle » tant que l'entreprise ne devient pas trop grande ; si courant qu'on ne s'en aperçoit plus.

Si René se sent heureux, de ce côté, c'est que son entreprise est à l'échelle humaine, reste une colonie humaine naturelle. Ils n'existent que sur les images d'Epinal, les chefs « aimés de tous ». Aucun chef n'est aimé de tous, n'est même tout à fait aimé de personne. Mais après tout, le but de René n'est pas d'être aimé, mais de pourvoir aux besoins des autres et de lui-même, en trouvant de leur part un accord suffisant pour assurer cette pourvoyance. Ils collaborent en « groumant », mais ils collaborent ; peut-être ont-ils besoin, envers eux-mêmes, de groumer, de le traiter de profiteur. Il faut aux hommes quelqu'un à maudire, sur lequel se décharger du mal, pour ne pas s'en accuser soi-même.

René songe. Il aime assez « faire de la théorie ». Pour presque tout le monde les théories sont lettre morte, sujets de discussions académiques. Pour lui, non. Les gens disent : haine à la grande ville, ou à la société, elles sont foyer de ceci, de cela ; et puis, pour mieux le prouver aux autres, ils y vont vivre, y participent. Les chefs décentralisateurs sont à Paris, les chefs marxistes possèdent des immeubles ; René a senti « dans ses tripes » que la civilisation de la grande industrie était inhumaine ; lui, qui pourtant allait en devenir un des chefs, qui de ce fait allait échapper à ses dangers pour n'en plus recevoir que les faveurs, il l'a quittée, quoi qu'il en coûtât, pour venir sur ce coin de terre perdue. Drôle, assez drôle : ce qui pour la plupart n'était qu'une phrase de journal, avait été pour lui le mobile impérieux de ses actes.

Regretter ? Ah non ! Il est aujourd'hui seul, tout seul, vulnérable ; mais conforme à lui-même. Industriel encore, bien sûr, c'est sa fonction, c'est le jeu qu'on lui a enseigné. Mais industriel homme. Ni pris dans la machine, ni prenant les autres dans la machine.

Les propagandes montrent le « chef d'industrie » traitant sa main-d'œuvre comme du bétail, ne s'en souciant que pour le rendement. Cargaison de nègres. René, lui, y pense souvent avec affection, avec tendresse même.

Rose, après une saison, est partie. Le ferment de sa vie était ailleurs. Quel ferment ? Ses aventures brutales de Don Juan femelle, dominatrice de marins-pêcheurs, perturbatrice de foyers élémentaires ? Sans doute. Cette Antinéa en petite coiffe et bourrelets de graisse aimait dominer les hommes, tirait une joie compliquée de l'accumulation de leurs simplicités, de sa réussite dans un sport plus dangereux là que partout ailleurs : satisfaire à moitié de sacrés costauds comme les Douarnenistes et leur échapper, les maîtriser, sans être ravalée au rang de putain, sans tomber sous la coupe d'aucun en particulier, sans perdre l'estime attachée à sa fonction de contremaitresse, à ses qualités professionnelles, c'était naturellement assez excitant. A Brigneau, elle n'avait pas trouvé une communauté assez vaste pour que l'équilibre fût possible. Elle n'avait réussi qu'à déclencher quelques drames de ménage, à exaspérer un veuf qui avait essayé de l'étrangler, à se faire demander en mariage par un pêcheur à-demi innocent.

René, qui la regrettait (comme parfaite monitrice et surveillante, mais aussi avec une sympathie humaine, presque une complicité envers un pareil « numéro »), René, en pensant à elle, avait des sueurs froides rétrospectives. Sur les listes de personnel, chacune des ouvrières, y compris

Rose, occupait une ligne, une ligne tout égale. Seigneur ! Dans la vie, dans l'usine, dans le pays, elle tenait à elle seule la moitié de la place, les trois quarts de la place. René riait — maintenant ! — des algarades homériques entre Rose et la mère Uhel, son élève successeur, aussi sèche et noire que Rose était abondante, et qui lui tenait tête, faisant battre à grands coups d'aile sa coiffe de Lorient. Tout le savoureux vocabulaire breton des injures y passait, le chuintement vannetais répondant aux aboiements quimpérois. Le Doaré, décidément excellent contre-maître, mais qui n'aimait pas les histoires, se découvrait aussitôt quelque besogne urgente dans un autre coin de la bâtisse. Sa femme, ses enfants, poings aux hanches, avec le même rictus de mépris, venaient en ligne regarder la scène, tandis que les quarante-neuf ouvrières, tout travail cessant, se retournaient sur leurs sièges, et, prenant parti avec ironie ou avec véhémence, jouaient le chœur antique. Seul, René, ou Gisèle quand elle était là, pouvaient remplir le rôle de juge de paix, et ramener tout le monde au travail.

Gisèle. Quelle autorité ferme et pourtant souriante avait trouvée, dès les premiers jours, ce petit bout de femme ! Pas un pêcheur n'essayait de la rouler. Quant aux ouvrières, si elles « répondaient », il suffisait à Gisèle de marcher vers elles, de son pas solidement planté, les pieds un peu ouverts, de les fixer de son regard bleu et froid, en portant en avant son front bombé, et de dire trois ou quatre mots secs, pour que tout rentre dans l'ordre. Ensuite, on s'expliquait.

René songe qu'à Sallaumines il n'aurait pas été question de rire des disputes, aussi cocasses fussent-elles, entre ouvriers et contre-maîtres ; s'il avait dû y prendre garde, c'eût été pour faire taire immédiatement les adversaires,

les remettre au travail, ou même les renvoyer. Aujourd'hui... Aujourd'hui, René se délectait de ces incidents, qui prenaient un bouquet de vie truculente. Toujours Rose ! Sa tentative de séduction envers le vieux Phonse Pogam, son logeur, qui, bégayant de bonheur, faisait la roue comme un coquebin ! Mais Maï était venue chercher son mari jusqu'à la salle de mareyage, depuis peu adjointe à l'usine, avait dévidé un chapelet d'ordures ; et les deux poissardes s'étaient battues à coups... de poisson, saisissant chacune par les ouïes un de ces petits congres encore blancs qu'on n'appelle pas pour rien des « fouets » ; le « fouet » sifflait comme une lanière, cinglait les chairs qu'il zébrait de rouge et de blanc, abattait les coiffes, se déchiquetait sur les visages, se transformant en une dangereuse ronce d'arêtes. Et Le Doaré, essayant de sauver ses caisses de poisson, tombait assis en plein sur la pile, s'effondrait avec elle, tout gluant de mucosités ! Et les supporters en coiffes commençaient à se frotter le visage avec la toile émeri des roussettes, à se flanquer de grandes claques avec le battoir des plies, autant par jeu que par colère. René, remontant du port, ne s'était pas montré aussitôt, tellement il était amusé. Pourtant la bataille, en pleine saison de pêche, avait failli tourner à l'aigre, lui faire perdre son personnel et ses pourvoyeurs, le port et les ouvrières s'étant partagés en deux camps. Chers, chers grands enfants. Et les éclats de rire, ensuite ! Et le drame intime, des armées ennemies, qui, ne disposant que d'un seul bistrot, devaient, rite sacré des fins d'émotion, se le réserver tour à tour — Maï, qui ne perdait pas le nord, faisant servir aussi bien le clan adverse que ses propres partisans.

René, dans sa promenade solitaire, en riait encore haut. Maintenant, Rose était partie ; son ennemie, la mère Uhel,

lui avait succédé, apportant la paix, une compétence presque aussi grande, une surveillance sans défaut, une parfaite entente avec Le Doaré. Et voilà que René, lui aussi, comme ses ouvrières, regrettait secrètement le « bon vieux temps », celui de Rose. Il n'aurait jamais cru trouver en lui-même — et à son âge, encore — une telle gaminerie. Où était sa composition de « Directeur Général », où était la solennité bourgeoise du Nord ? Ne vivait-il pas sa vie à l'envers ?



La promenade de René l'a mené jusqu'au « trou à goémon ». C'est une ancienne grotte effondrée, pénétrant profondément dans la terre, et dont les parois verticales affleurent à angle vif la prairie rase ; elles l'affleurent si exactement, de façon si invisible, que plus d'un passant nocturne, ou distrait, ou ivre, s'y est précipité, s'est fracassé quinze mètres plus bas sur les roches, a rebondi sur la petite plage de sable qui tapisse le fond de cul-de-sac, ou dans le ressac lourd d'une mer gorgée de grandes algues arrachées. Tout au bout de la coupure, un vertigineux sentier permet de descendre jusqu'à la plage, jusqu'aux banquettes horizontales taillées dans les parois. En période de récolte, des hommes, perchés sur ces banquettes, armés de grands râtaux, attirent le goémon, en font des bottes visqueuses et luisantes, tandis que, là-haut, sur le pré, des chevaux attelés à des cordes hissent à terre ces bottes ruiselantes, dont le frottement, année par année, siècle par siècle, a creusé des cheminées polies dans la paroi.

Bien souvent, René a assisté à cette extraction, pleine de

mouvements d'hommes, de chevaux se profilant sur le ciel, de mer grondante et gonflante.

Aujourd'hui, tout est désert, Seuls les poteaux de bois qui servent de poulies, ravinés par la pluie, se dressent devant le ciel, un peu inclinés, comme des hommes pensifs. La grande voix de la mer monte paisiblement du gouffre.

René se penche au-dessus du sentier. Sur la plage humide, deux enfants jouent, vont au-devant du gonflement mi-liquide, mi-pâteux, des eaux et des algues, puis s'enfuient sur leurs sabots. Une autre paire de sabots traîne sur le sable ; voici leur maître, un gamin qui, des doigts de mains et de pieds, s'agrippe à la muraille, au-dessus de l'eau, pour gagner une des banquettes de granit.

L'alpiniste marin est Gildas, les autres Luc et Marie.

René et Gisèle leur interdisent pourtant de descendre dans le gouffre, même de l'approcher. René va les appeler, gronder.

Il se tait. Lui qui professait jadis le culte de l'autorité, il ne sait plus, ne veut plus s'en servir. Du danger ? L'enfance n'est-elle pas faite pour côtoyer le danger ? La désobéissance ? En matière de jeux, est-ce aux parents de commander ? Et René aime mieux tolérer, ignorer, que de jouer les pères fouettards.

Il se recule, se cache. Pour ne pas sévir, il ne doit pas se montrer. Il s'assoit sur l'herbe, au bout du sentier, derrière des tiges desséchées de fenouil. Il regarde et écoute ses enfants.

Comme ils sont semblables à eux-mêmes ! Gildas ne s'occupe pas des autres. Il est venu pourtant avec eux, parce qu'il n'a que quatorze ans, que l'instinct grégaire ne l'a pas encore tout à fait abandonné. Bientôt, dès l'an prochain, il

ira de son côté, il aura l'âge romantique, auquel le prédispose sa nature, tandis qu'à ses quatorze-quinze ans aussi, Luc aura l'âge chevaleresque. Il aimera les troupes scoutes, les badges, les colifichets du corps et de l'esprit ; il fera des « B. A. » ; il se dévouera, pour le plaisir, se dépensera pour autrui, fonçant tête baissée, maladroit et généreux — comme Gildas se dépense prudemment, félinement, pour lui-même, pour un perpétuel enrichissement.

En ce moment, Luc sert de cavalier servant, de bête de somme, d'esclave, à Marie — qui, assez franc jeu, n'en abuse pas. Les filles, pense René, on ne sait jamais ; c'est plus que divers, c'est multiforme ; toujours devant l'aiguillage, non aiguillé. Celle-ci est bien brave, bien bonne fille ; pourtant un peu rosse : elle fait semblant de vouloir à tout prix ce liège flottant, pour voir comment Luc va essayer de le lui attraper, au risque d'emplir d'eau ses sabots ; et, à l'instant même où les sabots sont pleins, elle crie : « Luc ! Maman ne veut pas encore qu'on se mouille ; fais attention » ; puis elle court vers le gamin revenu sur le sable (avec le liège, et les chaussettes trempées), le déchausse maternellement, dispose les chaussettes sur un rocher, frotte de sable sec les pieds, puis l'intérieur des sabots. Luc, gros naïf, est enchanté de ces attentions, de cette complicité, et rit d'aise. De loin, de son perchoir, Gildas les regarde, avec détachement, simplement pour se tenir au courant, et pouvoir tout à l'heure se moquer d'eux, ou amorcer un petit chantage.

La marée monte. L'alpiniste va-t-il se laisser bloquer sur son belvédère ? René s'agace ; devra-t-il intervenir ? Et alors, s'il n'avait pas été là ? Mais non, Gildas regarde la paroi, voit tout aussi bien que René, mieux que lui certainement, que de temps en temps une lame laisse sa

trace humide plus haut que les précédentes. Il a ses « marques ». Il se lève, comme à regret. Le long de la muraille presque lisse, cramponné de tous ses doigts, il progresse. Une jambe de sa culotte, un peu trop large, s'accroche à une aspérité. Il la dégage, tranquillement, restant suspendu, dans le plus vilain passage, d'une main et d'un pied. La culotte libérée, il reste là. Il tourne la tête vers la plage :

— Espèces d'idiots, vous ne pouvez pas reculer mes sabots ?

Les petits regardent leur aîné, puis le sable. Ils courent vers les sabots, que la have goémonneuse vient lécher. Ils ne songent pas à se formaliser de l'algarade. D'ailleurs « espèces d'idiots » n'a rien de désobligeant ; c'est le vocabulaire coutumier de l'enfance. Gildas reprend sa progression, saute sur le sable.

René se lève, prend le chemin du retour, retrouve sa songerie.

Il pense à ce qu'il peut, à ce qu'il ne peut pas, pour ces enfants. On ne donne à des enfants ni expérience, ni principes ; on leur donne des habitudes de pensée, des façons de poser les problèmes. Un terrain pour l'esprit. De même, en les amenant en ce pays, il leur a fourni un terrain pour le corps, ces jeux libres, au lieu d'un confinement dans des boîtes de pierre ; un capital de beauté, ce ciel, ce vent, cette mer, au lieu des charbons, des puanteurs, de la laideur. Ne vaudrait-il pas mieux, pense René, pêcher durement du poisson sur cette mer, puis jouer aux boules devant cet horizon, que d'être « considéré » dans l'enfer des mines, ou même dans quelque grande ville, où s'entrecroisent sans se voir des millions de sans-patrie ? Une patrie, René a rendu à ses enfants une patrie : un sol, des eaux, un ciel, une âme. A eux de la conquérir, chacun à sa façon, de

s'en pénétrer si profondément qu'ensuite ils l'emportent partout avec eux.

Un paysage ; ce qu'on donne à ses enfants, c'est un paysage : paysage extérieur, paysage du logis, paysage d'âme.

René essaie de penser clairement. Il n'y parvient pas toujours. Il sent. Il « sent sa pensée », sous-jacente, mal mûrie encore. Depuis trois ans, depuis la fugue, depuis le vomissement, comme il dit, elle germe en lui de façon beaucoup plus intense. Elle lui donne une acné mentale, de petits boutons qui ne percent pas bien.

Autrefois... Autrefois, il n'avait pas d'acné. Sa peau était bien lisse, satisfaite. Elle contenait le même être, pourtant, avec, assurément, déjà un monde intérieur. Mais il ne l'explorait guère. A présent, il ne cesse de s'y essayer, timidement, humblement.

La « machine à faire des math » ou à combiner des appareils a laissé place à un esprit. Un esprit bien confus, dans lequel René se retrouve difficilement.

De son métier, il conserve l'habitude de « penser concret ». En rentrant vers Toulgoat, dont il aperçoit les frondaisons dans le soir, le voilà qui, « pour résumer », comme il dit, fait des projets : pour l'usine, il faut qu'il s'attaque sérieusement à la question d'une glacière ; d'une glacière qui ferait volant, régulariserait l'utilisation du poisson, donc les prix et les temps de travail. Il lui reste juste le temps de la mettre en place avant la campagne. Grosse dépense, mais qui vaut la peine. Pour Gildas, il faut qu'il aille à Quimperlé voir ses professeurs ; il y a trop longtemps qu'il n'a pas pris contact avec eux. Ah ! ne pas oublier la fête de Luc ; de quoi a-t-il envie, déjà ? D'un cerf-volant ? Il faudra questionner Gisèle.

Et Gisèle ? Est-elle heureuse ? L'été, il n'a pas le temps de s'inquiéter d'elle. D'ailleurs, elle apporte à l'usine une aide précieuse, elle n'est que trop occupée. Mais l'hiver ? Elle semble s'être parfaitement acclimatée ; elle comprend les tempêtes, fait dans le vent et même la pluie de longues promenades. Comment se trouve-t-il que, s'aimant comme ils s'aiment, ils aillent si souvent chacun de leur côté ? René a pris goût à cette solitude, aussi ne s'est-il guère inquiété de savoir si peut-être Gisèle en souffrait. Il faudrait le lui demander. Non, cela ne se demande pas, cela doit se deviner, se sentir, se prévoir ; même, se savoir malgré les dénégations.

Après quinze ans de mariage, on ne parle plus beaucoup. Est-ce un mal ? Cela vient-il d'une lassitude, d'un « encroûtement » ? Oh ! non ; lorsqu'on s'aime, profondément, comme Gisèle et René, on se comprend si bien qu'on n'a plus besoin des mots. Drôle de culture, pense René, que celle de tous ces rhéteurs, qui veulent faire croire à la suprématie, à la vertu des mots. Les silences sont tellement plus forts, plus nobles, plus clairs même quand ils accompagnent des gestes simples, des actes ordinaires.

Justement, René se découvre un peu d'inquiétude. Les silences, les gestes de Gisèle lui ont paru traduire un trouble.

Sans doute ne s'occupe-t-il pas assez d'elle. Au début de leur vie en Bretagne, ils faisaient, au printemps, avant la saison de pêche, de longues randonnées en auto. René avait ainsi révélé à sa femme son pays, villes et bourgs, rivières et plages, forêts et montagnes, avec amour. Ou encore, ils allaient à Quimper, au théâtre, visiter les expositions, entendre de la musique. Ces habitudes s'étaient perdues. René n'en sentait plus le besoin. Il était heureux ainsi.

Etait-il heureux ?

Quelle idée ! Bien sûr, il était heureux. Il menait une affaire difficile, mais qu'il possédait, des grandes lignes aux moindres détails, dont les difficultés, même oiseuses (ah ! le fisc, les assurances, les stupides querelles avec la douane pour quelques kilos de sel), même lancinantes (l'écoulement des stocks, la trésorerie) n'étaient pas moins aimables, en réalité, que les facilités. Une affaire, c'est un enfant. Une nourrice n'aime pas moins les petites saletés ou les colères d'un enfant que ses sourires. En dehors de cela ? Les « distractions », les « plaisirs » ? Est-ce que vraiment on a besoin de distractions et de plaisirs ? A vingt ans oui, à trente peut-être. A quarante, non. A moins que l'on n'ait le malheur d'être contraint à un métier que l'on ne peut aimer, à un métier vide de sens, sans initiative, un travail à la chaîne. Comment pouvait-on s'en laisser imposer un, en choisir un ?

René songe que les pêcheurs côtiers, qui se plaignent — quel homme ne se plaint ? — sont en fait, en profondeur, heureux, parce qu'ils possèdent leur bateau, parce que leur vie, si dure et décevante soit-elle, ils la mènent eux-mêmes, parce que la pêche, la chasse aux bêtes de l'eau, est un des vieux instincts naturels — et que l'homme ne peut être heureux que quand il est homme.

Le bateau de René, c'est son usine. Sait-il, lui dont c'est le rôle, faire que son équipage ne soit pas malheureux ? Les ouvrières, apprêtent et cuisent le poisson comme elles feraient leur tambouille ; la gaieté ne manque pas, dans ce « pensionnat » où les chants, les rires, les conversations (peu bégueules...) ne cessent pas, où il ne saurait être question de rendre le travail morose. Mauvais, le travail triste, signe qu'il est mal conçu, pense René.

Un univers, cette usine. Avec ses hostilités, ses sottises, ses petites, ses misères, mais une atmosphère « jouvencelle » qui rajeunit tout le monde. Ces gens semblent aimer leur métier.

Un qui l'aime sûrement, c'est Le Doaré. Il a pris l'affaire à cœur autant que René, dont il est l'ami, en même temps que le second. René l'a intéressé aux bénéfiques. Sa femme, toujours sur le pas de sa porte, qui voit tout, qui sait tout, est la fidèle gardienne, souriante envers les « bons », saint Pierre intraitable envers les « méchants », particulièrement les hommes saouls, qu'elle pourchasse loin de son usine, de ses « jeunessees ».

Gisèle. Il reste Gisèle. Quel est son climat ? La femme qu'on aime n'est-elle pas celle dont on ignore le plus la joie ou la douleur, la paix ou le tourment, parce qu'on est trop près d'elle pour en distinguer les signes, parce qu'on croit d'instinct que, du moment qu'elle a votre amour et votre présence, elle a tout ?

Gisèle ? Elle tient sa maison. Ce doit être l'essentiel, pour une femme, de tenir sa maison. Quatre enfants, deux domestiques, plus la laveuse, le jardinier, dans une certaine mesure le chauffeur, un beau chien, sans oublier chats, poules, canards, cela ne fait-il pas un « peuple » suffisant pour légitimer un règne ? Elle ne va plus guère à Quimper, Gisèle ; elle ne reçoit plus souvent son amie Geneviève Chantereau (il est vrai que, hum, celle-là, depuis que son ménage marche mal, elle prend un genre moins plaisant) ; elle lit, semble-t-il. Quand René se retire dans son bureau, il ne s'excuse plus, comme autrefois, de la laisser seule. Elle n'en semble pas peinée. Le dirait-elle ? Il faudrait en être sûr, sans quoi René n'osera plus s'isoler.

Il en revient à lui-même. Est-il heureux ? *Bien sûr !*

Comme René approche de la grille du potager, il remarque ce « bien sûr ». Le français est une curieuse langue, où *certainement, sûrement, bien sûr*, signifient qu'il reste un doute.

Son bonheur est-il si certain ? Si complet ? Ce que René est venu chercher ici, est-ce seulement cette vie confortable, intéressante, et assez dévouée, ou autre chose ? Cette autre chose, la trouve-t-il ? Pourquoi ce léger malaise ?

— C'est ce vide brutal, se dit René, ce vide soudain, total, des premiers jours de janvier. Après que la saison de pêche et la saison de vente sont terminées, après les vacances des gosses, les « fêtes », la rentrée scolaire, brusquement, je me retrouve dans le vide. Le vide... Jusqu'à mai.

René sait bien que ce n'est pas un vide. Si c'était un vide, il « s'occuperait », il lirait, il bricolerait ; alors qu'en fait les journées passent, et que René, sans rien « faire », est très occupé. Il sonde quelque chose qui n'est pas du vide, qui est au contraire, plein, dur, opaque. Quelque chose qu'il ne connaissait que par l'extérieur, par les actes que ce quelque chose lui faisait accomplir, et qu'il faut bien appeler, faute d'un mot moins galvaudé, moins tendancieux, son âme. Encore plus qu'en sa pensée nouvelle, il est malhabile à y pénétrer. Un peu puéril, « primaire en âme ». Cela sait tout, ironise-t-il sur lui-même, cela peut et connaît tout, un « grand industriel », sauf l'art de l'âme. Quand cela aborde ce domaine, cela se sent nu, tout petit garçon, risible ; néophyte découvrant les vérités les plus « pompières », ne trouvant pour s'exprimer que des mots de journaliste ou de pion.

Pourtant, dans cette exploration, René s'avance, sans

bien se situer, mais sans fausse honte, sans méthode non plus, au hasard des songeries, cueillant les idées générales comme elles se font jour.

C'est douloureux, de se découvrir une âme. René s'effraie un peu. Cette âme, en se révélant brusquement, lui a déjà fait parcourir tant de chemin, l'a tellement transplanté. Où va-t-elle le mener ?

*
**

— Hé ho !

Par une allée du jardin, enserrée entre des macrocarpas en un tunnel sombre qu'au soir les enfants n'aiment pas traverser, mais où les pas se font légers sur le tapis mauve des aiguilles sèches, Gisèle vient au-devant de René.

— As-tu vu les enfants ?

— Ils étaient au trou à goémon. Ils rentrent.

Gisèle laisse voir une contrariété. Elle pense que René a dû les gronder ; à juste titre, puisqu'elle-même proscrit ce lieu dangereux. Gisèle, tout à la fois, approuve cette intervention supposée, et la regrette : cet endroit doit être si amusant, elle sent à trente-cinq ans l'enfance si proche d'elle ! Et puis, tout en remplissant son devoir, qui est d'interdire, de surveiller, elle déteste surveiller, interdire.

— Je ne me suis pas montré, je ne leur ai rien dit. Ils étaient si heureux. Et puis, il faut bien qu'ils aient quelque chose à nous cacher.

Gisèle rougit de plaisir. Depuis quinze ans qu'ils sont mariés, ils ont ainsi les mêmes réactions au même moment, et le constater est une joie toujours nouvelle. Pourtant (elle

est femme) Gisèle regrette un peu cette carence de l'autorité ; il est tellement plus commode que René sévisse, et qu'elle garde le rôle de médiatrice, de tempéatrice.

Elle sourit. Elle ironise :

— Ah ! oui, tu les élèves bien !

Mais, en même temps, elle prend le bras de son mari, donne sur son épaule un petit coup de tête affectueux. René a saisi toutes les nuances de ces contradictions, il a un petit rire, il attire à lui le front de sa femme et pose un baiser au creux tiède de la tempe. Comme Gisèle est belle, désirable, dans sa maturité consciente, son élégance sobre et toujours adaptée aux circonstances.

— Je pensais à toi, ma chérie.

— A moi ? La voix marque une surprise, mais Gisèle ajoute, par taquinerie : Est-ce que tu ne penses pas toujours à moi ?

— Non, pas toujours. Du moins, pas directement. Quand j'évoque la mère Uhel, ou le brigadier des douanes, c'est une façon assez détournée de penser à toi.

« Je pensais à toi. A ta vie. Je pensais que j'étais heureux, ou plus exactement, que j'allais vers un bonheur croissant, oui, toujours croissant, parce qu'il me semble — comment dire ? — que je me rapproche de moi-même. Mais toi ? Est-ce que tu es heureuse ?

— Bien sûr, je suis heureuse.

René entend avec violence ce « bien sûr ». Le même « bien sûr » qu'il s'est dit tout à l'heure.

— « Bien sûr » ? Mais, en dehors du « bien sûr » ?

— Que veux-tu dire ?

René hésite. N'est-il pas dangereux d'approfondir la question ? En s'expliquant, ne commettra-t-il pas la faute courante, de détruire la quiétude au nom d'une vérité, peut-être inutile, au nom d'un dogme, dangereux comme tous les dogmes ? Il biaise :

— Oui, je me reproche de ne plus m'occuper assez de toi. J'ai trouvé ici, dans cette « retraite » annuelle de la morte-saison, en dehors des bonheurs que j'attendais — le calme, le silence, la beauté, une certaine lenteur, qui permettent de vivre, n'est-ce pas ? — j'ai trouvé autre chose, de plus inattendu. Tu sais quoi ?

Gisèle marche à son côté, frappant d'une badine les arbustes, comme une petite fille.

— Oui, je pense ; ça se voit, tu sais : le goût de la solitude. Moi aussi.

— Ma chérie !

— C'est un peu ridicule, n'est-ce pas, que nous parcourions ainsi toujours la même route ? Nous devons être ce qu'on appelle un « bon ménage », avec un « b » qui fait des bulles !

René comprend ce qu'elle veut dire : il est savoureux et sage d'ironiser ainsi sur le meilleur.

Gisèle redevient sérieuse :

— Tu aimes aller de ton côté. Je l'aime aussi. Je veux dire, j'aime que tu... Oh ! zut, je ne sais pas « despliquer » comme dit Ghislain. Enfin, je suis contente que tu fasses à ta guise. Je serais très fâchée si je sentais que tu y renonces pour moi.

— Mais, et toi ?

— Oh ! moi, ce n'est pas tout à fait pareil. J'ai les gosses,

Ghislain. C'est une sacrée tête de mule, tu sais. Il est inouï. Quand je lui défends de faire quelque chose, il vient me prévenir, en breton : *me ray, memes tra !* (je vais le faire quand même). Nous aurons du mal avec lui, mais ce sera un type.

« Et puis, j'ai les livres. Je ne suis jamais seule, tu comprends. Toi, tu vis avec tes projets, avec tout ce que tu sais, avec ton esprit (René pense : si elle savait comme il est flou, mon esprit, incapable de se saisir) ; moi j'ai les livres. Je ne les lis pas très... Non, je ne dois pas les lire bien profondément. Ça me convient. C'est une musique. Et puis je suis dérangée, par la laveuse, par le jardinier, par les domestiques, par les enfants. Une femme aime bien, parfois, être dérangée.

— Mais, tu ne regrettes pas ?...

— Quoi ? Les bridges du Directeur de ceci, l'ouvrage de la Directrice de cela ? Ah ! non. En fait de bonnes œuvres, tu sais, il y a tellement mieux à faire ici ; c'est tellement plus direct, plus humain. Et les gens malheureux, ici, ne revendiquent jamais ; ça donne tellement plus de plaisir à les aider.

« Quand je m'embête, je vais à Quimper ; je vois deux ou trois dindes, m'ennuie deux heures à un thé « mondain », et je suis tout de suite guérie.

René l'écoute. Chère, sage fille. Heureuse, oui, elle doit l'être. Elle ne demande jamais à la vie plus que celle-ci ne lui offre. René devrait être satisfait ; il ne l'est pas absolument. Alors que leur accord semble si parfait, il y décele une faille : Gisèle n'est pas inquiète. Il répond :

— Pourtant, quelquefois, j'ai cru sentir... Je ne me trompe pas souvent, à ton sujet.

Gisèle voudrait bien lui donner raison. Honnêtement, elle cherche. Que pourrait-elle trouver, qui n'aille pas tout à fait bien, qu'elle puisse reprocher à la vie, cette vie qui *bien sûr* n'est pas le paradis ?

— Ah ! tu sais, *bien sûr*, je me sens un peu vieillir. C'est moche, pour une femme, de vieillir. Bientôt j'aurai quarante ans. Toi, tu seras jeune, moi vieille. Si, si, je sais. Tu m'aimeras quand même ? Oui ?

René rit, l'embrasse de nouveau. Mais il est songeur, et pas du tout à cause des quarante ans.

Côte à côte, à pas lents, ils reviennent vers la maison.

Un brouhaha les y accueille. Des bruits de sabots, des rires, des paroles qu'on pourrait prendre pour une dispute, mais qui reflètent simplement la conviction de l'enfance. Trois présences. Trois autres mondes, murés, comme René et Gisèle, dans leur peau saine et dans leur caboche. Pas seulement ces silhouettes courant, ces cris, ces verbiages. Des mondes. Des mondes aussi impossibles à pénétrer que ceux qui s'appellent Le Doaré, ou la mère Uhel, ou chacune des cinquantes ouvrières, ou les pêcheurs, ou la vieille Gaït. Ou ce chien, qui jappe dans le cellier, ce chat qui fuit, Ghislain qui fait une colère. Tous, phénomènes extérieurs immédiatement constatables, comme le cours d'une planète, mais phénomènes intérieurs impossibles à concevoir. Solitudes à côté de solitudes. Sur lesquelles il faut bien influencer, pour les diriger, ou les guider, ou leur commander ; mais hors d'atteinte en elles-mêmes ; heureusement.

Tout cela va de soi, se dit René. Pourquoi y songer avec cette angoisse ?

René est venu à Quimperlé avec un représentant, dans la petite voiture de celui-ci. Elle est stoppée auprès de l'« église d'en haut ». Pendant que l'homme fait des emplettes, René l'y attend. Par la lunette arrière, il voit la place Saint-Michel, toute blanche de lumière. Le soleil mange la vilaine halle moderne, mange l'antique crêperie, engoncée dans ses ardoises comme une aïeule dans sa coiffe à capot, mange la massive tour carrée de l'église, mange la boutique accolée, un peu en contrebas, toute bleue et blanche, si bretonne.

Tiens ! Voici qu'apparaissent au coin du magasin deux silhouettes de gamins. Gildas ! L'autre doit être son ami de cœur, Alain Duigou. Hum ? Ils n'ont certainement pas le droit de vaguer ainsi en ville entre l'heure du déjeuner et celle de la classe. René rabat son chapeau sur ses yeux. Les vitres sont sales, opaques à contre jour, il voit sans être vu.

— Oh ! touâ, bien sûr, fait l'ami, t'as pas à t'en fêre ; ton père est riche !

Deux vieilles femmes, empanachées de coiffes à pans mats, croisent les garçons ; elles sont accompagnées d'une jeune personne à frisettes, à talons hauts et à chapeau

cloche ; image d'une nation dont la progéniture n'est plus que provinciale.

Les deux garçons ont un regard vers la donzelle. Ils sourient de sa « dégainé ». Non pas de sa dégainé de défroquée, mais au contraire de sa dégainé de paysanne. Ainsi « entre deux selles », elle ne fait illusion à personne : ni classique ni moderne, ni bretonne ni citadine, ridicule.

Gildas, passant tout contre la voiture, sur laquelle il fait courir sa main gauche retournée, revient à la conversation :

— Mon père est riche, mon père est riche ? Qu'est-ce que ça peut faire, mon père ? C'est pas sa vie, que je vivrai, c'est la mienne.

L'autre ricane :

— Tiens ! Avec ça qu'il t'aidera pas ?

Gildas fait le geste de « foutre sur la gueule » d'Alain ; puis il se détend : un ami a tous les droits, il faut essayer de s'en faire comprendre.

— Mon père ? Mon père... Quand je serai capitaine, quand je commanderai mon bateau, qu'est-ce qu'il aura à dire, mon père ? C'est pas lui qui me fera recevoir à l'examen, non ? Ni qui me donnera mes embarquements ?

Gildas jette un coup d'œil à la voiture ; René plonge dans son journal ; le gars se détourne avec une moue ; vieille bagnole, pas « baisante ».

— Mon père ? Il n'y a qu'une chose qui l'intéresse, son usine. Quand nous étions dans le Nord, il fabriquait de la ferraille, maintenant il cuit de la sardine. C'est tout pareil. Son joujou. Du moment qu'il commande, il est content.

— Tu lui as dit que tu voulais faire l'Hydro ?

Gildas joue du pied avec un bout de cerge, devant le porche.

— Non. Mais, oh, tu sais, ça, faut pas dire, mon père, pour lui, y a que lui, mais pour emmerder les autres, non. Il s'en fout. Si je lui dis « je veux être vidangeur » : « bien mon petit » ; si je dis « je veux être capitaine au Long-Cours » : « à ton aise ». Du moment que je lui fous la paix... La seule chose, ne pas lui poser des colles : la réponse n'en finit pas ; et c'est à peu près ceci, mais pas exactement cela ; et tu ne comprends pas bien, et tu t'y prends mal ; oh ! c'est marre. Maman... on dirait qu'elle aime ça. Elle boit du lait : « Oui mon ami, certainement mon ami ». La rase ! Tu comprends, maman, c'est pas une femme pour nous. Que ça rage, quoi, que ça soit dur à mener, voilà comment je vois les femmes. Astucieuses, vaches. Maman, c'est pas pareil, chacun son temps.

« Papa, tu sais, c'est pas un mauvais bougre. Faut comprendre. Il a des sous, il a toujours été premier en tout, alors, de juste, il la ramène. Moi, il cherche à me cuisiner, quelquefois... »

Les enfants s'éloignent. René n'entend pas la fin de la phrase.

Le jeune Alain répond, très fort :

— Et moà, alôrh ! Mon père, tu comprends, c'é un plouk. Vieux truc et vieux mâchin, quôâ, chapeau à guides !

René est choqué : les parents d'Alain sont des paysans, un vieux à chupen, une « vieille » pas si vieille que ça, bien jolie dans son grand costume ; ils triment pour mettre leur fils au collège. Que Gildas soit ingrat, mufle (le plus difficile à accepter en cet affreux langage, hélas courant), c'est normal, René l'a prévu et admis, il serait presque

mécontent qu'il en fût autrement : son fils doit être tout à fait un homme. Mais celui-ci...

Les deux gamins sont arrivés dans la ruelle pavée qui passe sous un arc-boutant de l'église ; ils regardent les poteries en vitrine dans la vieille maison qui porte l'arc-boutant. Le magasin est aussi bureau de tabac.

Alain s'écrie, dans le soleil :

— T'auras une sèche ?

— Au poil !

Ils entrent.

René sourit.

Il a hâte que son agent revienne, afin que les enfants, sortant de la boutique, face cette fois au pare-brise de la voiture, ne le reconnaissent pas. Ah ! voici l'homme.

Tandis que l'automobile démarre, René constate qu'il n'est nullement peiné. L'homme adolescent doit être injuste, pour se préserver, se construire.

*
**

C'est un dimanche de fin avril.

La Panhard, après tant de tournants, semble avoir l'habitude de les prendre seule. Elle « embouque », comme un bateau au vent arrière un chenal tortueux, l'allée du manoir de Trédour, entre des chênes et de magnifiques hêtres au fût en colonne. A gauche, des blocs erratiques (les fjords de Cornouaille sont des lits de glaciers) jouent au

menhir, au titanesque dolmen. Pas un touriste ne passe par là sans s'y tromper.

Les pneus de la voiture crissent sur les cailloux, ses ressorts geignent aux « nids de poules ». Voici un mur couvert de lierre, un porche, construit avec de vieilles pierres abbatiales, la cour du manoir.

Grandeur, extraordinaire grandeur, dans un espace médiocre.

Au milieu de la cour, dans une vasque de granit, coule l'eau d'une source ; mais la vasque est si lourde, en sa forme de compotier de Sèvres, qu'elle a pris une inclinaison émouvante. Bretagne, ou Ecosse de Walter Scott ? L'eau se déverse, par le côté bas, dans une autre vasque, un gigantesque monolithe. Aucun être humain, aucune colonie humaine, n'a pu le déplacer ; ce ne peut être qu'un bloc erratique, creusé sur place.

En ce mi-printemps, c'est ici l'été : une lumière éclatante sur des dalles sèches, les ombres noires d'un mûrier, celles de plusieurs bâtiments bas, en granit. Aux fenêtres à meneaux du manoir, des géraniums.

Des géraniums de pauvres, s'écroulant de leurs pots, embroussaillés de feuilles mortes, de tiges noires.

Le manoir se dresse en plein soleil, étroit, haut, prolongé d'une tourelle aiguë comme un clocher. Quelle peine on a dû prendre, pour perforer, afin d'y percer les fenêtres, ce granit immuable ! Car ne jurerait-on pas encore un gigantesque bloc erratique, taillé, creusé ?

L'auto s'arrête. On ne peut descendre dans cette cour surhumaine sans être intimidé. Après tout, Versailles n'est

qu'œuvre de maçons. Ceci est un, créé d'une seule pièce, issu du sol ou jeté du ciel.

Les nuages passent au-dessus des toits. Non ; c'est plutôt le manoir, avec sa cour, qui se rue, sous un ciel immobile, vers une « aventure », vers la quête d'un graal.

Silencieux, même les enfants, les Quintin vont vers la porte minuscule.

*Et j'entre ; et c'est d'abord un silence profond,
Une nuit calme et noire...*

Les vers de Brizeux s'imposent. Cette obscurité fraîche et dense est toute la Bretagne.

La nuit se change en pénombre.

Apparaissent des meubles ; bancals. Des vêtements accrochés ; des loques.

Misère.

L'eau ruisselle sur les murs. On a le cœur serré.

Voici deux portes Renaissance, à longues ferrures de fer forgé, terminées en croix pattées. Celle de gauche est ouverte, découvre une cuisine de couvent, belle à en pleurer. L'âtre fume à peine, sous un trépied de veuve. Les longues tables sont vides. L'une a pour pied de devant une planche non écorcée.

C'est à droite qu'il faut aller, vers le salon, la salle qui fut des gardes. Les meubles... les grands meubles de châ-

teau sont blancs de moisissure. Les étoffes frangées sont décolorées.

D'un canapé, une forme féminine se lève, un long corps, vêtu de tissus pendants, comme une vieille fille britannique.

— Oh ! quelle bonne surprise !

Non, ce n'est pas une fée, inquiétante, qu'il faille exorciser d'une croix faite avec le pouce. C'est « tante Anne ».

— Entrez, entrez, Gisèle, René ! J'appelle Louis. Les enfants ! Vos cousins sont à la cale, à pêcher des crabes.

Gildas, Marie, Luc, refluent. Chic, pêcher des crabes dans le soleil, sur une proue de roches dans le bras de mer !

René fait un sourire de convention. Il frissonne, entre les murs glacés. Et les crabes, il sait : c'est pour le dîner ; ces crabes verts, à peine mangeables, seront le plat de résistance. Plaisirs utiles de l'enfance... Ah, ces enfants ! Garçons aux culottes trop longues, filles à nattes, à doigt dans la bouche.

Anne s'approche du mur...

— Tuiiii !

Un cri strident, terrible : le glapisement de la corne de bouc qu'Anne a décrochée de la muraille.

Gisèle et René étaient prévenus ; ils ont pourtant sursauté, ainsi que chaque fois.

Anne leur a fait signe de s'asseoir. Les fauteuils sont branlants, le canapé est usé jusqu'à la trame.

Comment Louis...

Celui-ci entre.

Il est puissant, de plus haute stature encore que René, rouge de visage, le cou large, dans la chemise déboutonnée, au col élimé.

Les manches de son veston semblent garnies de franges, en guise de manchettes.

Il s'assoit pesamment.

— Vous restez dîner ?

René et Gisèle ont le même haut-le-corps. Partager la tambouille de patates aux fèves, cette tambouille qui a fait, des enfants, des sortes de larves longues et blanchâtres ? Les crabes verts ? Le lait ribot nageant dans son eau ?

René est plein de malaise. Comment Louis, le solide, le costaud, le bon vivant de son enfance, en est-il venu là ?

Au fait, il est toujours aussi costaud, aussi bon vivant ; bon vivant de l'eau claire de ses sources (même pas de cidre piquette), et de patates. Quel est leur mystère, à ces deux-là, leur raison, leur possibilité de vivre, loqueteux dans cet admirable, ce prodigieux manoir ?

Inutile de les écouter parler, ils ne livreront rien. Ils jouent les mondains, et c'est grotesque.

Quand les visiteurs sont nouveaux, ils ont une ressource : faire visiter le château, puis les terres ; le château, chambre après chambre, toutes belles, grandioses ou charmantes, disposées, prodige d'architecture, chacune à un niveau différent et pourtant sans place perdue, autour de l'escalier en vis ; les terres, bois et landes d'où se découvrent le ster aux eaux bleues, la mer puissante, la pointe de Beg Morg derrière laquelle est niché Toulgoat.

Pour le frère et la belle-sœur, ces ressources sont usées.

Il reste à parler des cultures, des maigres champs conservés par le manoir, parce qu'ils n'intéressaient pas les fermes, ces fermes qui ont été vendues par le père d'Anne.

Il reste à parler de rien.

*
**

Une heure a passé, lente, mortelle. Pour échapper au froid gluant des pierres, au moisi des parquets et des meubles, on est enfin sorti au soleil. Quel soleil ! Quel rutillement méridional, en cette Cornouaille des sters, dès que le vent est cassé. Mais, aux bâtiments des communs, les portes pendent, les volets sont brisés.

Louis, Anne. Comment vivent-ils ?

Leur misère matérielle est terrible. Terrible ? Non, ils y semblent à l'aise. Anne n'en voudrait pas sortir, Louis y prospère. D'ailleurs la misère matérielle n'est encore rien. Mais leur vie, leur possibilité de vivre d'être pensants ?

Figés depuis cent ans, cinq cents ans ?

Louis n'est pas né là, pourtant, n'a pas végété là. Il y semble adapté.

Sa parole ?

D'un paysan. D'un paysan pauvre, et, ma foi, guère spirituel.

Anne ? Pas un mot, en dehors des indispensables formules d'accueil. Quelle vie intérieure ? Intense, profonde, comme le feraient croire ses yeux d'ermite irlandais ? Ou nulle, absolument ?

Dans le manoir, pas de livres, en dehors de vieux paroissiens.

Les enfants ? Ces enfants vivent.

Est-ce sûr ? Ils vont à l'école du bourg. Comme de petits paysans. Ils ont les mêmes jeux, les mêmes espérances. Ce n'est pas un crime, mais, pour eux, pour la civilisation dont ils sont l'aboutissement, c'est une déchéance, nul ne peut le nier.

Anne. Louis. René croit qu'il comprend. La solitude les a dévorés. Entre eux, ils ne parlent plus. Ils se lèvent, travaillent vaguement, mangent, se couchent. Sans penser, vraiment ? Oh ! bien sûr, comme tout être humain, ils pensent. Mais sans doute uniquement à leurs actes du moment, à leurs petites prévisions pour le lendemain ; ou bien René les imagine se perdant en de longues et vagues rancœurs, en un ressassement d'idées fixes. Se trompe-t-il ? C'est peu probable. De toute façon, avec eux, impossible d'aborder aucun sujet : Anne se choque, Louis perd pied, répond d'énormes stupidités. On voit qu'il n'a qu'un désir, retomber dans son silence, son néant animal. Leur pauvreté ? Est-elle vraie ? Louis possède des fermes, pourtant. Ou bien la secrètent-ils, la choisissent-ils ?

Gisèle et René voudraient fuir. Les enfants, eux, se font rappeler plusieurs fois. Ils aiment partager le temps de leurs cousins, ce temps éternel dans un cadre éternel.

Les voici enfin. Tartine ? La tartine, en fait, serait du pain sec, et la boisson, de l'eau avec trois gouttes de vinaigre, en pleine Bretagne du beurre et du cidre. Non, pas le temps. Il faut (inventer, vite...) passer par Quimper.

Ouf. Sauvés. Tous à bord. Embrayage. La Panhard accélère, cahote sur les nids de poule, sous les hêtres centenaires. Ouf.

Est-ce là que cela mène, la solitude ?

TROISIÈME PARTIE

La campagne de pêche 1927 — la troisième pour René — battait son plein. Cette année, la sardine était « arrivée » dès le quinze juin en grande quantité. Au port, l'activité était intense. Les petits caseyeurs pêchaient du homard en abondance les ligneurs trouvaient du merlan, du lieu, même quelques bars ; les sardinières — augmentées de deux unités — rentraient chaque midi avec leurs annexes pleines à couler bas de poisson de petit moule. Cela durait depuis plus d'un mois. La glacière de l'usine, mise en place juste à temps, s'emplissait chaque jour, se vidait à chaque aurore. Le poisson en sortait « frais comme l'œil », et la qualité de la conserve atteignait une perfection qui commençait à être reconnue sur le marché.

On travaillait à deux équipes entières. Dans tout l'arrière pays, on avait embauché, tirant les filles des fermes, des boutiques mêmes du bourg. La sirène de l'usine mugissait chaque jour à midi et demi, et l'équipe travaillait jusqu'au crépuscule ; elle remugissait à quatre heures du matin, et l'autre équipe en avait jusqu'à midi. Le Doaré était sur les dents ; mais il avait refusé avec violence de se laisser doubler.

— Oh, Monsieur René, quand même ! J'ai été marin, non ? J'ai fait le quart plus de seize heures par jour, et la pêche plus de dix-huit, ou de vingt, souventes fois. On n'a pas de ce travail-ci pour six mois, tout de même ! Tant que vous ne me laisserez pas manquer de charbon, de glace, d'huile et de boîtes, je ferai.

Charbon, facile. Glace, ça marchait ; pourvu que ça dure ! C'est toujours fragile, une glacière électrique, surtout neuve ; René ne cessait de l'ausculter, de la soigner. Huile, c'était plus grave, car la demande était considérable sur toute la côte, dépassait toutes les prévisions mais les fournisseurs se démenaient ; un petit vapeur, venant directement de Tunisie, était attendu à Lorient. Fer blanc ? La provision prévue pour toute la campagne était presque épuisée ; René était pendu au téléphone, et Carnaud répondait : « C'est l'impression, qui nous retarde ». Enfin le nouveau stock était arrivé, on le ramassait à grand bruit d'orage dans le grenier, en piles de caisses fleurant le sapin frais.

La marge bénéficiaire des produits étant meilleure, René avait pu majorer un peu les salaires, payait bien les heures supplémentaires. Et tout le monde était content, ou aurait dû l'être ; les pêcheurs, malgré les prix bas, faisaient encore d'excellentes journées, puisqu'on leur prenait tout ; leurs femmes, leurs filles, touchaient de bons salaires, pour un effort certes fatigant, mais qui ne pourrait se prolonger trop longtemps.

Se prolonger... René l'espérait, et le redoutait. Le succès de sa qualité, la demande assez forte, l'engageaient à produire ; mais, les capitaux...

Il avait reçu des offres de concours. Cadenette lui-même, oui, Cadenette, qui, sans se manifester jusqu'alors, ne l'avait pas perdu de vue, Cadenette lui avait proposé de monter

une société avec lui. Oh, oh ! Cadenette, c'était bon signe. C'était signe que l'affaire était excellente, et qu'il fallait refuser, rester maître chez soi.

Osant prendre le risque, René avait décidé de marcher à fond, de produire au maximum.

*

**

— Monsieur Quintin, Monsieur Quintin !

René, qui, sur la cale, au début d'un après-midi de mi-juillet, discutait avec un pêcheur, se retourna, vit la mère Uhel, la coiffe inclinée, cheveux éméchés, qui descendait le sentier à grand bruit de sabots, agitant ses bras maigres, son tablier volant au vent.

— Monsieur Quintin, venez vite ! Elisa Le Meur qu'est tombée dans une bassine !

Mon Dieu ! René prit sa course, gravissant les marches trois à trois. Elisa Le Meur ! Une des meilleures de ses ouvrières, toute jeune encore, active, intelligente, mais têtue, têtue. La petite sottie ! Par trois fois, Renée l'avait surprise montant sur une caisse pour mieux disposer ses grils dans la bassine d'huile brûlante.

— Dame, je suis trop petite, Monsieur ; comme ça je suis mieux pour crocher !

— Si vous êtes trop petite, laissez, Marguerite fera. Je vous défends, vous m'entendez, c'est très dangereux. La caisse pourrait glisser.

Ah ouiche !

Au haut de l'escalier, la mère Uhel attendait René. Celui-ci, sans s'arrêter, lui lança :

— Je lui avais défendu ; comment ne l'avez-vous pas empêchée ?

— Oh, Monsieur ! Juste tourné le dos, et puis revenue de nouveau, hop, ça y est...

— Très brûlée ?

— Oh, Monsieur, pitié ! Et elle crie, elle crie !

René rejoint la route, il court, il court, sans attendre la vieille.

La clameur l'atteint bien avant la porte. La pauvre fille hurle, comme un chien, en longs traits stridents.

Elle est allongée sur le sol ; des femmes la maintiennent.

Le Doaré est penché sur elle. Avec un pinceau, il badigeonne, il badigeonne un horrible amas de chair rouge, qui fut un joli visage. On a arraché le corsage ; le cou est à vif, et les épaules, et le haut de la poitrine ; seuls les seins, charmants, sont frais, blancs, intacts.

— Aïaw, aïaw !

Le cri de douleur ancestral des Bretons a pris forme, est une sorte de mot, plus humain que le hurlement. René pense : la brûlure a épargné la bouche.

Accroupies des deux côtés du corps, les tournures de leurs jupes bombant comme des cloches, des femmes lui maintiennent les coudes au sol ; au-dessus des coudes, impossibles à saisir, s'agitent les avant-bras dépouillés, avec les doigts minces et les tendons visibles comme ceux des grenouilles ; la peau s'est arrachée ainsi qu'un gant

Un hurlement plus fort, plus atroce ; Le Doaré a saisi

à pleine main cette chair vive, il y passe le pinceau d'huile goménolée. En sardinerie, les brûlures ne sont pas rares, on sait qu'il faut les isoler de l'air ; passer une couche d'huile est la première chose à faire.

La tête de la blessée s'inclinait régulièrement à droite, à gauche. Oh, ces yeux, ces yeux terribles sans paupières. Le front pelait à grands lambeaux. Les cheveux se divisaient en mèches frisées, crépées, comme un pinceau qu'on a trempé dans le brai trop chaud.

— Avez-vous téléphoné au médecin ?

— Oui, Monsieur. Il vient.

René restait là, debout. On avait fait pour le mieux. Il fallait attendre.

Non. Téléphoner à la maison, faire venir la voiture, pour transporter cette malheureuse à l'hôpital.

L'une après l'autre, sans que René intervint, les ouvrières se remettaient au travail en silence. La sardine était là, sur les tables, qui attendait d'être saumurée. Les femmes se rendaient compte qu'elles étaient impuissantes à porter secours à cette pauvre Elisa, que leur rôle était de ne pas laisser gâter le poisson, qu'une perte matérielle ne remédierait pas au malheur humain.

Dans les bassines, l'huile fumait, un peu trop chaude. Les cuiseuses, sans rien dire, regardaient René. Il resta un moment sans comprendre. Lui, l'usinier, l'ingénieur, c'était lui qui oubliait son intérêt, l'intérêt collectif du navire, la réussite de la journée. Il tendit la main vers le pinceau :

— Donnez, Le Doaré. Allez régler la vapeur.

L'atroce badigeonnage était d'ailleurs terminé. René ne pouvait que regarder le tas de chairs boursoufflés qui avaient

été une jolie fille, une fille de dix-sept ans. Elle ne criait plus, elle geignait, maintenue par deux femmes. Comme elle refermait la bouche, l'une d'elles y glissa une feuille de papier huilé, pour empêcher les lèvres de se souder.

C'était une femme qui avait déjà travaillé à Douarnenez. Avait-elle donc déjà vu cet affreux accident ?

La Panhard stoppait devant la porte. Presque aussitôt après, ce fut la vieille guimbarde du médecin.

Le docteur Le Coz s'agenouilla, fit un geste d'impuissance, se retourna vers René.

— Grande surface brûlée, n'est-ce pas. Si elle s'en tire... Il faut l'emmener immédiatement à l'hôpital, n'est-ce pas, n'est-ce pas. On l'a badigeonnée à l'huile goménolée ? C'est ce qu'il y avait de mieux à faire, n'est-ce pas ? Une chance que vous en ayez eu, n'est-ce pas ? n'est-ce pas ? n'est-ce pas ?

Non, pas une chance, pensait René (est-ce que les « n'est-ce pas » allaient s'arrêter ?). Son devoir était de prévoir tout, même « ça ». De ne jamais lésiner. Combien d'usines n'ont que des pharmacies ridicules ? C'est une sorte de crime, comme pour un capitaine de ne pas emporter les embarcations nécessaires, de ne pas veiller à leur état.

Un cri, bref, aigu, fit retourner tout le monde.

Le cri se changea en une sorte de sanglot hystérique. Une des friturières, faisant un faux mouvement en plongeant son gril, avait failli le laisser échapper, l'avait rattrapé, avait glissé du pied sur le sol gras. Non, elle n'était pas brûlée.

Honteuse de sa nervosité, laissant sa place à une autre, elle s'asseyait sur un banc, se mettait à pleurer.

Allait-il falloir interrompre le travail, perdre tout le lot ?

René hésita, puis enfla sa voix :

— Allez, arrêtez tout.

— Oh non, Monsieur, non (c'était la cuiseuse remplaçante) ; on peut bien finir, tout de même.

Les ouvrières, qui avaient suspendu leur geste, le reprirent aussitôt. Comme soulagées.

Le Doaré, se redressant de sa chaudière, fit à haute voix :

— A la mer, on laisse pas perdre le filet parce qu'un homme est allé par-dessus bord.

C'était vrai ; ces femmes étaient de la même race que les marins, leurs époux, leurs pères.

La fille nerveuse se releva, retourna à sa besogne.

On transportait Elisa dans la voiture. Le Doaré, sur les coussins, disposait une toile à voile. Le médecin s'assit près de la blessée, René à côté du chauffeur.

Le camion de marée, à grand fracas, doubla la voiture encore arrêtée. L'eau des caisses de poisson coulait en deux sillons sur la route, comme pour tracer la voie.

*
**

— Elle n'est pas perdue, dit René à Gisèle venue au-devant de lui en entendant la voiture rentrer à Toulgoat. Les médecins pensent qu'elle vivra. Mais elle sera sans doute aveugle.

René montait péniblement l'escalier du perron.

— Ça vaut mieux, peut-être, ajouta-t-il, qu'elle ne se voie pas. Dix-sept ans.

René était bouleversé. Dans le Nord, il avait eu « à déplorer » bien des accidents du travail. Ils étaient inévitables, quelques précautions que l'on prit. La statistique le voulait : tant d'ouvriers, tant d'accidents ; en quelque sorte impersonnels. On prévoyait le secours, la pension, comme on avait prévu le malheur.

Ici, René se sentait atteint dans sa propre chair. Cette jeune fille, qu'il n'avait jamais bien regardée — gentille, fraîche — faisait partie des siens. Ce peuple était son prochain, son vrai prochain.

Était-ce cela, qu'il était venu leur apporter ?



Le lendemain, l'usine tournait comme à l'habitude.

René passa voir la blessée, à Quimperlé. Dans le lit d'hôpital n'apparaissait qu'une boule de pansements, juste un peu soulevés à l'emplacement du nez, et d'où sortait un tube plat, à la bouche. Une pauvre momie immobile, anonyme. Il ne put que la regarder quelques instants, et se retirer.

Il rentra en passant par le port.

Le poisson était débarqué, les pêcheurs mettaient de l'ordre, faisaient la propreté à bord. Du débit, venaient des éclats de voix.

Des hommes sortirent, emportant leurs paniers à demi pleins de poisson pour la « cotriade », la cuisine familiale.

D'habitude ils s'arrêtaient en voyant René, lui adressaient quelque question : « Alors, on peut toujours pêcher, Monsieur Quintin ? Il y a des boîtes, pour mettre ? », ou quelque prédiction sur le temps, sur le poisson. Aujourd'hui, ils grommelèrent seulement « Bonsoir, Monsieur » et s'écartèrent.

Hostilité, ou pudeur ?

Du bistrot, des paroles parvenaient assez clairement. On parlait de l'accident.

Ne voulant pas paraître écouter, René passa lentement.

— Oh, lançait la voix glapissante de Maï, vous autres, vous trouvez toujours tout bien. Normal, ça ? Vous trouvez normal qu'une jeune fille puisse tomber dans une bassine d'huile bouillante ? Parce qu'il ne l'avait pas disposée comme il fallait, tiens !

René s'était toujours douté que cette femme était fautive. Sans doute blessée que René ne répondit que mollement à ses avances, à ses ridicules cajoleries, et aussi qu'il n'employât pas son gâteur de mari, elle était son ennemie.

Une grosse voix — celle de Corfmat, le patron du « Misérable », un des plus beaux sardiniers — répliquait :

— Tu as raison, Marie. Quelques sous de plus, que ça aurait coûté, pour mettre je ne sais quoi, moi, une rambarde...

Une rambarde ! L'ouverture de la bassine était calculée au plus juste pour qu'on puisse introduire les grils ; il serait épuisant de les faire passer au-dessus d'une balustrade. Pas une usine moderne n'employait un autre modèle, au surplus fabriqué en série, accepté par l'Inspection du Travail. Justement, la voix continuait.

— Tu vas voir, tu vas voir, Job (Job devait être le défenseur de René), tu vas voir l'Inspecteur du Travail, s'il va la boucler, son usine. Venir gagner des sous sur notre dos, et frire nos filles, encore ! En tout cas la mienne n'ira plus, ni celle à Lhyver, ni celle à Huédé, du bourg. Ah, vermine de Parisien, malars Tou' !

René s'éloignait, les larmes aux yeux. Dans cette seule phrase étaient contenues toute l'incompréhension, toute la haine, toute la mauvaise foi humaines. Gagner des sous sur leur dos ? Toujours cette absurdité, cette souveraine injustice. Parisien ! Oui, sans doute, il n'était plus du pays, pour l'avoir quitté, pour avoir acquis au dehors une culture, une expérience et les leur avoir rapportées, au lieu d'y croupir comme Louis.

Ces gens, qu'il aimait, allaient-ils le haïr ? Eux dont les femmes avaient été, la veille, si admirables ?

Des défections, il y en avait eu quatre, le matin, mises sur le compte d'indispositions. Eh mais, au fait, la fille Corfmat, précisément, et la fille Huédé, étaient au nombre. Peut-être bien la fille Lhyver. Le mouvement allait-il se généraliser ?

Non, sans doute. Ce n'était que l'effet d'une émotion passagère, bien excusable. Les transfuges reviendraient. La routine n'aurait que trop tendance à reprendre le dessus, les imprudences à recommencer.

Mais la population resterait partagée, à l'égard de René. Sans doute l'était-elle depuis longtemps. On sait si mal ce que les gens qu'on emploie pensent de vous. D'ailleurs, pas plus que leurs protestations d'amitié ou de dévouement, ne sont à prendre au sérieux leurs cris de haine ou leurs menaces. Hélas. Ils sont trop menés par l'intérêt, ils ourdis-

sent trop de petits calculs, ils sont trop agités de passions incontrôlées, pour que leurs mots signifient quelque chose. Leurs actes, oui. Jusqu'à présent, tous avaient été dignes d'éloge.

Après être passé par l'usine, où tout allait normalement — à part le silence, remplaçant les chants — René rentrait à la maison, garait la voiture, tristement.

Gisèle vint au-devant de lui, le fit parler de la malade. Mais il ne dit rien de ce qu'il avait entendu. Gisèle ajoutait :

— Je suis un peu ennuyée ; Gildas a de la fièvre, et la gorge enflée. Il doit faire une petite angine.

Couché, le garçon avait les pommettes rouges. Il ne touchait pas, mais se plaignait de sa gorge, était abattu.

— Une angine fatigue toujours un peu, constatait Gisèle : J'ai téléphoné au médecin, je l'attends.

Le vieillard arrivait. Il examina le malade. Oui, petite angine. Banal. Gargarisme, collutoire. « Le ramasser », comme on dit dans le pays, c'est-à-dire le garder au chaud. Dans cinq, six jours, ce serait fini. Ne rappeler le médecin qu'au cas où la fièvre monterait, ou bien si l'on remarquait des rougeurs ; la scarlatine est rare en juillet, mais enfin elle peut se voir.

En s'éloignant, le vieil homme parlait de la pauvre brûlée.

— Vous avez fait tout ce qu'il fallait, n'est-ce pas ? Vous n'avez rien à vous reprocher, n'est-ce pas ? n'est-ce pas ?

Non, certes. René restait cependant très frappé.

C'était pour cela, d'ailleurs, qu'il prenait garde à l'angine de Gildas ; autrement, il n'y aurait pas même fait attention : une indisposition d'enfant après tant d'autres, avant

tant d'autres à coup sûr. Ce n'était seulement pas de chance, pour ce gosse, de garder le lit au début des vacances.

Gisèle était passée voir les parents de la blessée. C'étaient des fermiers, qui avaient eu sept enfants, en avaient perdu déjà deux : un gars à la guerre, une fille tuberculeuse. Ils se montraient fatalistes, résignés : « Le malheur vient vite, c'est comme ça ». Ils semblaient de braves gens, assez à l'aise. Ils s'étaient enquis de l'assurance, avaient paru en apprécier le taux. « Dame, ça ne lui rendra pas ses yeux, mais ça soulagera ; gwir eo ». Gwir eo, expression bretonne qui dit à la fois : *c'est juste, c'est vrai, c'est normal*.

Cette race est sage, pensa René, d'une sagesse qui mérite appui.

Il irait lui-même à la ferme le lendemain, qui était dimanche. Il ferait la seule chose en son pouvoir : aux sommes versées par l'assurance, il ajouterait un don, sérieux. Il promettrait de s'occuper de la jeune fille, quand elle serait revenue. Il ne parlerait pas de son imprudence, de sa désobéissance, de sa faute professionnelle réitérée.

En entendant René faire ces projets, Gisèle eut un réflexe de femme du Nord :

— Tu ne crains pas qu'ils prennent cette générosité pour l'aveu d'une faute de ta part, d'une responsabilité ? Qu'ils en abusent par la suite ?

— Oh, non ! Dans le Nord, peut-être. Pas ici.



Le lundi, le travail ne devait reprendre qu'à midi, à la rentrée des premiers bateaux.

En arrivant à l'usine, un peu après onze heures, René fut comme frappé au visage par d'énormes inscriptions au coaltar, sur les murs :

« Patronat assassin ».

René sentit monter en lui de la colère, et aussi une sorte de désespoir.

Mais vite il se détendit. L'auteur des inscriptions s'était démasqué : « Patron assassin » eut été une injure directe, atroce ; « patronat assassin » n'était plus que de la politique.

René méprisait la politique, était décidé à l'ignorer. Il fallait seulement faire gratter cela ; ce ne serait pas facile, car le coaltar est indélébile, après des années il ressort encore de la pierre. Une seule ressource : recouvrir les endroits maculés avec des affiches, les affiches publicitaires de la marque, sur lesquelles deux sardines se battent en duel.

Le Doaré sortait de son logement.

— Dame, je sais bien qui a fait ça, moi ! Il n'a qu'à y revenir !

René s'en doutait bien aussi.

Vite, de la colle de pâte, les affiches, avant que les ouvrières n'arrivent, à l'appel de la sirène.

Les aînés des garçons du Doaré, des gars efflanqués mais souriants, braves petits bonshommes, s'affairaient, collaient des journaux, puis les affiches. Sur la route, un petit groupe d'ouvrières, parmi les plus âgées, regardaient. Narquoises ? Approbatrices ? Bien sûr, tout le pays connaissait déjà les inscriptions. Comment serait interprétée la réaction de René ? Comme une défense légitime, ou comme l'élimination

d'une accusation gênante ? Peu importait. Leur persistance ne pouvait qu'aggraver le mal ; et le public aime les répliques.

La sirène hurla. Par petits groupes les ouvrières s'approchaient. Sur la route, les brouettes commençaient leur chassé-croisé bruyant. Le poisson restait aussi abondant que les semaines passées.

Vingt-cinq. Trente. Trente-deux. Trente-trois, avec Marie-Louise Pennec, toujours retardataire.

Il manquait seize filles.

Diab!e, c'était beaucoup. C'était trop, pour tourner normalement. Il fallait pourtant, à tout prix, éviter de « marquer le coup », il fallait absorber le poisson, tout le poisson.

René ne pouvait pas non plus aller relancer les ouvrières à domicile ; un seul échec, une seule réplique grossière de quelque père ou marin un peu « bu », eût aggravé dange-reusement le mal.

René regardait Le Doaré. Pour la première fois de sa vie, il n'osait pas donner un ordre.

Le contremaitre le regardait aussi, frottait sa tignasse.

— Attendez un peu, Monsieur, moi je vais les faire venir.

Les pêcheurs, la plupart avec leurs brouettes chargées, commençaient à s'amasser devant la porte de la « réception ». Derrière eux était Corfmat, goguenard. Le Doaré alla vers lui :

— Va chercher ta fille ; et toi aussi, Huédé ; pas de fille, pas d'achat ; tu pourras aller porter ton poisson à Douélan. A l'heure que tu arriveras, tu le vendras cher, sûrement ; ils n'en ont pas assez, tu sais bien : hier, cinq bateaux

qu'ils ont refusés. Et à pied, elle n'aura pas à aller, non plus, à Douélan, ta fille ; dix ouvrières qu'ils ont débauchées là-bas, avant-hier.

Et puis, soudain, comme pris de rage, il cria :

— Allez, remportez votre poisson, tout le monde. Engraissez les champs avec, si vous voulez. Nous autres, on a assez de boîtes comme ça en stock. Allez, on ferme tout...

Il savait bien ce qu'il faisait : des pêcheurs qui ont monté leur poisson tout au haut d'un raidillon, n'ont pas envie de le redescendre, pour une vente lointaine, improbable.

Il savait aussi qu'il lançait, contre les pères des absentes, la colère de tous les autres... dont les filles étaient là, en cercle autour d'eux. Si elles étaient là, c'était qu'ils leur avaient dit de venir ; l'autorité des mâles était en jeu.

Traîtreusement, Le Doaré gueula :

— Des marins, ça ? Qui sont pas foutus de faire obéir des pissouses ?

Il y eut un remous chez les femmes, mais un mouvement plus net encore chez les hommes.

Rompant le contact, le contremaitre s'engouffra dans l'usine, ferma les portes de la réception, laissant les pêcheurs commencer à « convaincre » Corfmat, Huédé et leurs troupes. Convaincre, par des arguments d'abord bruyants, mais qui ne tarderaient pas à devenir frappants.

René regardait la scène, et songeait qu'une bagarre n'arrangerait rien. D'ailleurs, même convaincus, jamais les récalcitrants n'iraient chez eux se démentir. Demain, oui, pas aujourd'hui..

Alors se produisit un miracle : sans que nul ait remarqué

d'où elles venaient, treize des seize manquantes — dont la fille Huédé — se trouvaient derrière les autres, massées à l'angle de l'usine. Mais oui, Janette Lhyver, et Marie-Louise Le Cam, et la mère Barzic, et toutes ; muettes, un peu « gênées », ou ricanantes.

Un pêcheur cracha, saisit les manchons de sa brouette, et s'approcha du local de pesée. Tout tranquillement, Le Doaré en ouvrait les portes, et faisait signe : serrez ! La file se constitua. Les filles se mêlèrent aux autres.

En grognant, Huédé se retourna vers le port, puis vers sa fille, qui, seule, restait plantée là, sans entrer dans l'atelier. Enfin l'homme fit vers elle un violent geste de la tête : « Entre », et se mit à descendre, chercher ses gars et ses brouettes. Corfmat, indécis, regardait René ; allait-il devoir s'en retourner, lui seul, sans vendre ? De deux doigts, René lui fit signe : prends la file.

René était soulagé, avait envie de rire, mais se creusait la tête pour comprendre.

Gisèle, qui avait assisté sans piper à toute la scène, entra dans sa cagna. Elle regarda une de ses « amies » — une jeune femme dont elle avait soigné le poupon — et toutes deux éclatèrent de rire. Car, quelle femme n'aurait pas compris que ce « miracle » s'appelait la curiosité ? Beaucoup d'ouvrières riaient aussi, d'autres houspillaient les ralliées, en attendant les premiers paniers de poisson.

*
**

Le mardi vinrent les gendarmes. Polis, déférents même :
— Vous comprenez, Monsieur Quintin, c'est pour la forme.

Ils virent la bassine, se penchèrent au-dessus d'elle, toute fumante. L'un d'eux grimpa sur une caissette, qui s'écrasa sous son poids. D'ailleurs, comme c'était un géant, même sans caisse, la bassine lui venait aux cuisses.

René haussa les épaules. Avec force excuses, les gendarmes sortirent, enfourchèrent leurs bicyclettes.

*
**

Le lendemain, ce fut l'Inspecteur du Travail. Véritable nabot, à peu près de la taille de cette pauvre Elisa, il aurait, lui, pu faire la « reconstitution ».

Il examina la bassine. Elle était, bien entendu, identique aux autres. Il questionna la mère Uhel, Le Doaré, les cuisseuses. Tous furent formels : à plusieurs reprises, René, Le Doaré et Mme Uhel avaient interdit à Elisa l'usage de la caisse.

— Mais, quand elle l'a prise de nouveau, avant l'accident, personne ne surveillait ?

La mère Uhel montra l'atelier en plein travail :

— Ah tout de même, Monsieur, on ne peut pas être partout, non ?

Et puis, elle aurait dû ajouter : dans ce pays-ci, quand on a enjoint trois fois à un enfant de ne pas faire une sottise, et qu'il continue, on le laisse. Dame ! « Il veut ». Elle voulait, dame, alors c'était son affaire.

L'Inspecteur conversa quelque temps avec René : ces ouvriers, disait-il, étaient insupportables ; au moindre

défaut de surveillance, ils « en profitaient » pour commettre une imprudence. Il ajouta pourtant :

— Evidemment, une protection, une grille...

— Mais, Monsieur, les bassines sont semblables dans toutes les usines ; elles sortent des ateliers du même fabricant. Les conditions techniques d'utilisation ne permettent pas, à ce qu'il semble, d'autres dispositions. Et comment aurais-je été plus royaliste que le roi ?

— Assurément, assurément ; vous avouerez pourtant que de tels accidents sont regrettables ?

Regrettables ? Affreux. Il fallait, bien sûr, tout faire pour les rendre impossibles. René ne songeait plus qu'à cela. Mais comment couvrir une bassine où l'on trempe gril sur gril ? Une mécanique ? Elle serait concevable, mais fort onéreuse et demanderait une longue mise au point.

— Enfin, Monsieur, reprenait le petit homme, c'est une question qui nous dépasse, vous et moi.

Il se mit en devoir de serrer les jambes de son pantalon dans des pinces métalliques, reprit son vélo le long du mur, regarda les affiches, et s'en fut.

L'usine retrouvait son rythme habituel.

La blessée était toujours à l'hôpital, apparemment dans le même état.

Que pensait « l'opinion publique » ? Puisqu'il était impossible d'en rien savoir, autant ne pas s'en inquiéter.

*
**

Le jeudi suivant, vinrent de nouveau les gendarmes, à Toulgoat, cette fois.

Ils apportaient une convocation pour le lendemain, au bureau d'un juge d'instruction de Quimper. Pour « information sur délit de blessures par imprudence ».

René passa une journée très pénible. Lui qui, autrefois, ne se souciait des difficultés administratives qu'au moment de les trancher, et s'en faisait un jeu, maintenant il remâchait interminablement son inquiétude. Pourtant, il n'avait rien à se reprocher, rien. Mais il se sentait vulnérable, solitaire. Le monde des villes, des fonctionnaires, commençait à lui apparaître tel qu'il se présente à l'esprit des paysans : redoutable dans la mesure où il est étrange, mystérieux, inconnaissable.

Il était las. Justement, une occasion se présentait de retourner dans le Nord ; il avait envie de la saisir.

Il rentra à la maison. Luc et Marie, dans le parc, grimpaient aux branches d'un sapin. Gildas était toujours au lit, la fièvre ne cédant pas tout à fait : il lisait, accumulait sur le drap et le couvre-pieds des photos de bateaux, des albums, mélangés avec les autos et les soldats de plomb de l'enfance. Il ne semblait guère malade. La descente de lit était jonchée de papiers de bonbons, de miettes de pain, et de tasses à chocolat. René le blagua : « Bon, tu n'es pas encore tout à fait mort ? » Il fit un instant la causette avec lui, parla de l'orage qui menaçait, de la mer toute luisante sous le ciel blanc, et sortit, un peu détendu. Il téléphona longuement à Chantereau, qui le rassura : le même accident, hélas, était déjà arrivé à deux reprises, à chaque fois le parquet avait cru devoir ouvrir une information, close aussitôt. Ce malheur était pourtant moins fréquent, fort heureusement,

qu'un accident de battage, ou de déchargement de cargo. Mais, dans ce pays peu industriel, les usines étaient toujours suspectes. René avait dû en voir bien d'autres, dans la métallurgie ? Ne parlait-on pas d'ouvriers littéralement cuits, leur vêtement s'étant accroché à la porte d'un four ? Ou écrasés par un marteau-pilon, happés par des engrenages ou des courroies ? Et, tout récemment encore, dans une verrerie, un ouvrier, vêtu spécialement d'une longue chemise mouillée, qui était entré dans un four allumé pour dégager un couvercle de pot — comme cela se fait couramment, au mépris de toute prudence — n'était-il pas tombé dans le verre en fusion, n'y faisant qu'une petite écume ? Il est vrai que là, c'était le curé qui était intervenu, réclamant qu'on enterrât toute la potée !

Atroce ? Oui, tout cela l'était ; mais pas plus que le cas de tous les péris en mer, tombés du bord auxquels les albatros brisent le crâne à coups de bec, naufragés dont les embarcations font eau, ligneurs morts de soif pour avoir débanqué ? Est-ce qu'on poursuit pour homicide par imprudence les patrons de pêche qui omettent de changer les manœuvres et les voiles pourries du gréement de secours ?

— Si le juge insiste, retranchez-vous derrière le syndicat, nous vous défendrons. Ces appareils sont reçus, homologués. Si la ménagère culbute dans sa lessiveuse, poursuivra-t-on le quincaillier, ou le fumiste qui a installé son poêle ? Avec leur manie de « responsabilité », ils vont trop loin ; il faut que chacun garde le soin de faire un peu attention à soi-même. Et les cheminots écrasés par les tampons des wagons ? Est-ce que ce n'est pas barbare, ce système d'attelage ? L'Etat devrait se poursuivre lui-même. Allons, mon vieux, allons, ne vous inquiétez pas.

*
**

— Ne vous inquiétez pas, Monsieur Quintin. C'est une simple formalité. Je sais ce qu'il en est. Vous êtes un industriel très scrupuleux, et parfaitement prudent. Mais, avant de rendre le non-lieu, je dois vous entendre, et vous communiquer le dossier. Cher Maître, heureux de vous serrer la main.

Le bureau du juge d'instruction était une minuscule cagna, sous l'escalier du Palais de Justice. Il s'éclairait par une sorte de soupirail, sous lequel était installé le greffier, à une table boiteuse qui oscillait à chaque mouvement du scribe. Le reste du plancher était entièrement couvert par le bureau, tout maculé d'encre, du juge (un homme jeune, en veston minable), et par les sièges des deux visiteurs, René et son avocat. La majesté de la justice... On voyait mal comment un malfaiteur pouvait être interrogé là, avec ses gardes, ses défenseurs, éventuellement des témoins.

— Bon. Vous êtes bien René Quintin, né à Moëlan-sur-Mer en 1887, âgé de quarante ans ? Bon. J'ai reçu contre vous une plainte...

— Une plainte ?

— Oui. En blessures par imprudence, sur la personne d'Elisa Le Meur, plainte déposée par Corentin Le Meur et Stéphanie Le Marrec, son épouse, cultivateurs à Stang-braz, en Moëlan.

— Oh ? Après tout ce qu'ils m'ont dit ! Moi qui voulais

faire pour eux plus que je ne dois ; et qui ne leur ai pas même parlé de l'imprudance de leur fille.

— Précisément. Ils ont des témoins...

— Des témoins ? Il n'y avait personne... Ah si, une vieille bonne, et un garçon de ferme alcoolique.

— Voulez-vous lire ?

La bonne et le garçon de ferme, interrogés par les gendarmes, rapportaient tous deux que M. Quintin « avait reconnu qu'il n'y avait pas eu d'imprudance de la part de la jeune fille, mais que, avait-il dit, avec une bassine de ce modèle, cela pouvait toujours arriver ». Selon eux, René avait « offert de l'argent, pour que leurs patrons ne déposent pas de plainte ».

Le reste était à l'avenant.

Les gendarmes avaient également questionné un grand nombre d'ouvrières. Beaucoup s'étaient récusées, ne savaient pas, n'avaient rien vu. Mais plusieurs avaient chargé leur patron : les bassines étaient très dangereuses, le plus étonnant était qu'aucun accident ne fût encore arrivé ; *dans les autres sardinerias, elles n'étaient pas comme ça.*

— Par exemple ! Il n'en existe qu'un unique type chauffé à la vapeur, appelé bassine Lagillardais ; modèle standard, reçu, contrôlé. Les bassines à frirer à feu nu, que justement je n'ai pas voulu employer, sont cent fois plus dangereuses.

Geste du juge : oh, je sais, je n'en doute pas ; je connais la valeur des témoignages. Il ajouta cependant.

— Lagillardais ? Où puis-je, pour la forme ?...

reçu, contrôlé. Les bassines à frirer à feu nu, que justement je n'ai pas voulu employer, sont cent fois plus dangereuses.

— Voulez-vous voir les déclarations de ces jeunes filles ?

— Non, je ne veux pas savoir leurs noms.

Approbation muette du juge.

— Il y a également une déclaration de votre contremaître.

— Ah ? (René pensait : lui, au moins, doit me décharger).

— Voulez-vous lire ?

Les yeux de René se brouillèrent ; parmi le fatras du rapport, il voyait, en style gendarme :

Questionné si, ailleurs, on prend plus de précautions. A répondu :

— *Qu'il ne savait pas ; que, peut-être.*

Questionné s'il estimait qu'on pourrait prendre plus de précautions. A répondu :

— *On peut toujours, quand il faut.*

Questionné s'il était chargé de la surveillance. A répondu :

— *Non. C'est le patron, qui surveille. Et Mme Uhel, la contremaîtresse. Moi, je m'occupe de la chauffe, et de recevoir le poisson.*

Questionné si, selon lui, la bassine était bien disposée ? A répondu :

— *Qu'il n'est pas ingénieur. Qu'on peut tomber dedans, puisque la demoiselle Le Meur y est tombée.*

Questionné si son patron a l'expérience du métier ? A répondu :

— *Non. Avant il fabriquait de la ferraille, ce qui n'est pas pareil.*

Ainsi — sans méchanceté, assurément — cet homme que René aimait, à qui il faisait une situation inespérée, cet homme, par maladresse, pour se couvrir, et aussi pour faire sa cour aux « puissants », par rapport à lui, qu'étaient gendarmes et policiers, le chargeait, disait du moins ce qu'on voulait qu'il dit.

La mère Uhel, au contraire, se montrait violente envers la victime. Trop violente. A l'écouter, on aurait cru que cette petite sottise s'était brûlée exprès pour faire une niche à son patron « si gentil avec tout le monde, trop bon, oui, trop bon ».

Questionné si elle entendait par là : trop faible ? A répondu :

— *Oh oui, sûrement.*

Les bonnes intentions, elles aussi, tournaient en maladroitures.

Suivaient les rapports de police.

— Lisez, dit le juge, ça vous instruira.

René Quintin, ancien élève à l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures, y était dépeint comme « un ingénieur de grande valeur, mais peu soucieux de son personnel » (ceci sans aucune preuve, aucun indice même) ; des ragots de mauvais ouvriers renvoyés, à Sallaumines, étaient soigneusement recueillis ; ensuite figurait l'étonnante phrase suivante : « A quitté la Société Métallurgique de l'Artois, dont il était sur le point de devenir directeur (? il l'était depuis plusieurs années), dans des conditions suspectes, aussitôt après l'accident de la fosse treize de Courrières, contiguë à son jardin et à son usine ».

Ça, par exemple ? Est-ce que René était accusé d'avoir causé l'accident de cuvelage d'une mine totalement étran-

gère, encore que voisine de son jardin ? Avait-il creusé un tunnel ? Cette ineptie, toutefois, montrait qu'on avait beaucoup parlé, dans le Nord, de la disparition, bien opportune pour René, de son concurrent. On savait qu'il était son concurrent. Tout le monde sait tout. Et que, précisément, René n'eût pas tiré profit de cet avantage, la contradiction n'était pas pour gêner un policier.

Ensuite, René était montré rachetant « une usine en mauvais état, et en faillite » (les bâtiments, en faillite ?), la « réinstallant sommairement, en quelques semaines » (voilà ; trop vite pour être sérieux, aux yeux de ces gens lents ; le chauffage et le séchage à vapeur, et même la glacière électrique, tout à fait à l'avant-garde de la profession, du moment que ça n'avait pas pris trois ans de bavardages, d'hésitations, c'était sommaire). René « avait entrepris un métier inconnu de lui, sans aucune préparation » (il aurait fallu y être né, s'y être bien encroûté ?) ; il était « d'ailleurs, presque toujours absent (?), laissant le soin de diriger l'usine à sa femme (?), une Belge de race germanique (oh oh ! Anschluss flamand ? Quel pangermaniste !) qui, de façon assez étrange, s'exprimait en patois breton (patois ! Leur propre langue, probablement, à ces policiers. Et à quand l'accusation d'espionnage ? Peut-être qu'il ébouillantait exprès les ouvrières ? La main de l'Allemagne ?). Les capitaux ayant servi à l'agencement luxueux (ah, il faudrait choisir) de l'usine, étaient d'origine obscure (les ordres de bourse avaient laissé trace, pourtant ; et les banques, on avait omis de les consulter ?) En dehors de la femme de René, l'usine était tenue, pendant ses fréquentes absences dans une voiture de luxe (la vieille Pan-pan ; et

où allait-il ? Ah ah ?) par le contremaître Le Doaré, lui homme de métier, sur lequel reposait « un labeur écrasant, dépassant ses forces ».

Seule note favorable : René Quintin *ne semblait pas s'adonner à la boisson, du moins publiquement.*

Mais il n'était pas aimé dans le pays ; il se montrait à l'égard des pêcheurs « d'une extrême dureté, tant pour les prix du poisson, que pour les quantités sans cesse plus grandes qu'il exigeait, sous peine de refuser tout achat (!!! l'enquêteur n'avait rien compris au système des « abonnements », si recherché des pêcheurs) très dur aussi pour les ouvrières, qu'il faisait travailler de nombreuses heures supplémentaires, sans que l'on pût toutefois affirmer qu'il se mit en contravention envers les règlements ». Perle sur perle !

Rouge d'indignation, de honte aussi que tant de bêtise fût humaine, René songeait que les éléments de ce factum avaient été fournis, de toute évidence, par des gens qu'il côtoyait chaque jour, qui le flattaient, qui étaient pour la plupart ses obligés. Il tendit le papier au juge.

— Gardez, répliqua celui-ci, c'est pour vous (ses yeux brillaient de malice) ; inutile de vous dire que je ne tiens aucun compte de ces élucubrations. Il y a encore... j'ai reçu deux lettres anonymes. L'une, manifestement d'un ennemi politique ; vous savez qui ? Je m'en doutais. L'autre vous imputant... des assiduités sans succès auprès de la victime. D'où vengeance, n'est-ce pas ! Vengeance, réussie hors de votre présence ! Le crime parfait. Les lecteurs de romans policiers nous compliquent la besogne. Je classe aussitôt. Voulez-vous lire ? Non ?

— Non, merci, Monsieur le Juge.

Mais René avait aperçu une écriture bien connue, celle de son chauffeur.

René riait, d'un drôle de rire, qui contenait du sanglot.

— Voilà, conclut le magistrat ; nous n'aurons sans doute pas à nous revoir ; je souhaite que cette malheureuse guérisse ; enfin, qu'elle ne meure pas.

Quand René se retrouva dans sa voiture, sa mâchoire tremblait, ses yeux s'humectaient.

Le monde est trop laid, pensa-t-il.

Quand on le mène durement, on ne voit pas cette laidur. Quand on se retrouve une âme, alors elle vous assaille.

Quant à la police... C'est entre les mains de ces gens-là que reposent l'honneur et la liberté des hommes.

C'était décidé : il quitterait ce pays, reprendrait sa carrière de métallurgiste, de capitaliste. D'ailleurs, Gisèle s'ennuyait, ici ; elle devenait, par moments, désagréable. Leur belle entente était en péril ; est-ce que cela aussi allait faillir ?

*
**

— René ! René !

Gisèle courait au-devant de l'auto.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Gildas ! Il est tombé ! Il ne peut plus marcher.

— Tombé ? Il était levé ?

— Il n'avait plus de fièvre. Je l'ai fait lever. Il a fait un

pas, et puis, comme ça, il s'est effondré. Nous l'avons recouché. J'ai appelé le médecin. Qu'est-ce que ça peut être ?

— Il souffre ?

— Pas du tout. Mais il pleure sans arrêt.

René grimpe jusqu'à la chambre.

L'enfant est dans son lit, étalé sur le dos, inerte, les bras allongés sur le drap. Des larmes coulent le long de ses pommettes ; elles ont mouillé le traversin, en deux halos égaux.

— Eh bien, mon petit, qu'est-ce qu'il y a ?

Gildas ne répond pas, ne tourne même pas la tête.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu ne peux plus marcher ? C'est d'être resté trop longtemps au lit ?

— Oh non ! Je ne sens plus mes jambes. C'est comme si... comme si elles n'étaient plus à moi.

— Tu ne peux pas les bouger ?

— Non. Regardez.

D'un mouvement du tronc, Gildas se met en biais dans le lit. Les jambes, sous la couverture, restent à la même place.

René les découvre. Machinalement, il ramène la chemise sur la nudité impubère.

— On va essayer, tous les deux.

René soulève les jambes. Elles se replient, ainsi qu'en une Descente de Croix. Que ce corps adolescent, tiède et pur, est léger.

L'enfant est assis sur le bord du lit, soutenu par le robuste bras de l'homme.

— Essaie de te lever.

René soulève le torse. Les jambes sont molles ; elles fléchissent.

— Allons, raidis-toi, voyons. Essaie de marcher.

René a peine à ne pas enfler sa voix, à ne pas s'irriter. Est-ce que cet enfant simule ? Aucune contraction musculaire ne se produit.

Gisèle, tout près, regarde, regarde.

René avance un peu, portant... portant un pantin, un atroce pantin aux jambes trainantes. Les pieds se sont retournés, frottent le parquet. René a compris, inutile d'insister. Les jambes de cet enfant sont paralysées.

Il passe un bras sous les cuisses, l'autre autour de la mince taille, pour le recoucher. Il s'y est pris à l'envers, il doit changer l'ordre des bras ; les jambes s'effondrent, désarticulées. Enfin le jeune corps est allongé, recouvert.

— Ce n'est pas grave, mon bonhomme, le médecin va venir.

René sort de la pièce, laissant Gisèle arranger le malade. Qu'est-ce que c'est encore que cette horreur ?

*
**

Le médecin recommence exactement la même expérience, avec les mêmes gestes. L'enfant émet une sorte de ricanement.

Le vieil homme plaisante son jeune « client » :

— Eh bien, alors, Gildas ? Une sorcière t'a pris tes jambes pour aller au sabbat ? N'est-ce pas ?

Tout en parlant, il tâte le pouls, pince la peau, regarde la rétine, fait jouer les bras, retourne le corps et examine la colonne vertébrale, les lombes.

Par la porte laissée ouverte, Ghislain, qui a maintenant cinq ans, est entrée, tenant une vieille poupée au corps de carton bouilli, au visage de porcelaine (scalpé), aux membres de son. Le médecin plaisante encore :

— Je vois ce que c'est, n'est-ce pas, tu veux imiter la poupée de Ghislain... N'est-ce pas ?

Tout en riant, le praticien a donné un coup sec sur le maigre biceps de l'adolescent. Celui-ci fait un geste violent, manque de peu le visage barbu.

— Tout de même... fait-il, hargneux.

— Fais ça avec tes jambes, donne-moi un bon coup de pied, et je serai tout à fait content. N'est-ce pas ?

Gildas se retourne dans son lit. Il recommence à pleurer.

Hors de la pièce, suivi par René et par Gisèle qui chasse Luc et Marie aux aguets, le médecin va jusqu'au jour d'une fenêtre, s'y arrête.

— Je ne comprends pas, n'est-ce pas. Il n'a pas fait de chute grave, sur le dos, même anciennement ? N'est-ce pas ? On ne lui a jamais fait de piqûres rachidiennes ? Mais non, bien sûr, n'est-ce pas ? Il n'y a tout de même pas de serpents, ici, n'est-ce pas, ni d'araignées géantes ! Je ne vois que... n'est-ce pas ?

— Que ?

— Il faut demander l'avis d'un spécialiste, n'est-ce pas, n'est-ce pas ?

— Qui cela ? A Quimper ?

— Oui ; ou non, mieux, le médecin-chef de l'Hôpital Maritime de Lorient, n'est-ce pas. C'est un de nos maîtres, un spécialiste remarquable, — n'est-ce pas, n'est-ce pas ?

— Un spécialiste de quoi ? (René est à la fois angoissé, et exaspéré par les « n'est-ce pas »).

Le médecin bafouille :

— De toutes sortes de... Des affections musculaires, n'est-ce pas. Voulez-vous que je lui téléphone ? N'est-ce pas, n'est-ce pas ?

*
**

Le spécialiste, un petit homme que Gildas, tout étonné, flatté, prit pour un officier de marine — un capitaine de frégate, ah mais, il savait les grades (il oubliait le velours rouge sous les galons) — le spécialiste recommença pour la troisième fois la même manœuvre, sans dire mot. Il hocha la tête.

Toujours en silence, il se lava les mains, puis entraîna Gisèle et René dans le salon.

— Il vous arrive une bien vilaine histoire.

— Il est danger ?

— Non. Aucunement. Ni crainte pour sa vie, ni souffrance. Mais... il n'y a aucun doute. Cette maladie est rare, elle apparaît quelquefois à l'improviste. Vous en avez entendu parler : poliomyélite.

René avait lu ce mot, le savait lourd de malheur. Gisèle, tenant le bras de son mari, tremblait.

— C'est une maladie étrange, que personne ne sait encore diagnostiquer avant que le mal ne soit fait.

— Le mal ?

— Paralyse locale. Ici, les jambes.

— Il n'y a pas de risque qu'elle s'étende ?

— Non. Nous allons faire le nécessaire pour qu'elle ne s'étende pas ; de cela, je répons. Mais, ce qui est atteint...

— Ne se guérira pas ?

C'était Gisèle qui avait crié, avec angoisse.

— Je n'ose l'espérer, Madame. Le plus terrible en cette maladie est qu'on ne peut, jusqu'ici, ni la prévoir, ni rétablir ce qu'elle a détruit. Ce pauvre petit, il est à craindre qu'il reste paralysé des deux jambes. Sans doute pourrions-nous le faire marcher avec des béquilles. Mais ses jambes... Quel âge a-t-il ?

— Quatorze ans.

— Hon. Ses jambes resteront celles d'un enfant de quatorze ans. Son corps finira de grandir, non ses jambes. Il sera comme Franklin Roosevelt, l'homme d'Etat américain, le neveu du Président Théodore Roosevelt. Cela ne l'empêche pas d'être un grand homme, paraît-il.

René et Gisèle, d'instinct, s'étaient serrés l'un contre l'autre, atterrés. Le médecin, par la fenêtre ouverte, regardait le parc.

René, le premier, se ressaisit.

— Pas de contagion possible ? Nos autres enfants ?

— Vos autres enfants, et vous-même, et moi — ce mal prend à tout âge — sommes *théoriquement* en danger. Contagieux, oui, peut-être. L'agent semble être un virus filtrant, c'est-à-dire une microbie que ne retiennent pas les

filtres les plus fins. Virus filtrant, ceci n'est qu'un mot, en vérité. Cela signifie que nous ne savons rien, qu'on ne trouve rien. Contagieux ? Une chose est certaine, c'est que les cas se produisent en série (limitée, très limitée, grâce à Dieu) dans une même région. Nous en avons connu neuf en Bretagne, depuis mai dernier. A Brest, à Vannes, à Pontivy. Mais il ne semble pas qu'on ait à noter une fréquence particulière dans l'entourage d'un malade. Alors...

« Par prudence, faites tous une petite cure d'acide folique. Et, à la moindre fièvre, prévenez-moi ; même si cela semble un rhume. Quant au malade, je vais lui faire prendre une forte dose de sulfamides, pour être certain que la localisation ne s'étendra pas. Certain, oui, certain. Si l'on était prévenu à temps, l'acide folique ou les sulfamides empêcheraient tout accident ; mais, voilà, on ne l'est jamais, on n'a aucune raison de l'être. On trouvera, sans doute, un jour... ; aujourd'hui, on ne peut que constater, trop tard.

Ces mots cruels résonnaient dans le cœur de René et de Gisèle. Trop tard. Ce beau garçon, en plein essor, ainsi, brusquement, était condamné à toute une vie d'infirme.

Le médecin continuait :

— Permettez-moi une seule consolation ; il arrive pis encore ; qu'un centre musculaire vital, le cœur, par exemple, soit atteint...

Ainsi, Gildas aurait pu mourir ; était-ce pire, à quatorze ans, de mourir soudainement, ou de rester infirme ?

Le médecin de marine rédigeait son ordonnance.

— Reviendrez-vous, docteur ?

— Mon Dieu, non, Madame, non ; le docteur Le Coz — qui, d'ailleurs, avait parfaitement vu ce qu'il en était — poursuivra le traitement.

On avait complètement oublié la présence de ce bon Docteur Le Coz, modestement effacé dans l'angle de la porte, et ne disant mot.

Il toussota :

— Electricité ? N'est-ce pas ?

— Si vous voulez, mon cher confrère, mais... pratiquement... je n'ai guère vu de résultats bien concluants.

— Gildas souffrirait, Docteur ?

— Nullement. Absolument pas. Mais l'important, ce sont les sulfamides, à haute dose, bien contrôlée. Pas d'accident secondaire à craindre, non. Madame, Monsieur, mon cher confrère, excusez-moi, on m'attend à Lorient. Croyez bien que...

Ah non, pensait René, pas de condoléances. Le médecin de marine n'acheva pas sa phrase. On entendit sa voiture démarrer.

La voix douce du Dr Le Coz s'éleva :

— Pour l'enfant, n'est-ce pas, il ne faut rien lui présenter comme définitif. D'ailleurs, n'est-ce pas, il y a des miracles. Dans quelques jours, n'est-ce pas, nous verrons à essayer de le faire se déplacer. Peut-être un appareil... N'est-ce pas, n'est-ce pas. On a vu des cas de rééducation ; n'est-ce pas ?

*
**

Restés seuls, et le chauffeur envoyé à la recherche des médicaments, Gisèle et René s'étaient assis, lui à son bureau, elle dans un fauteuil.

Gisèle pleurait doucement. Ce fut pourtant elle qui se décida à parler :

— Alors, vraiment, il ne marchera plus jamais ? Lui si vif, si sûr ? Est-ce possible ?

René faisait oui de la tête.

— Ces médecins ? Tu crois qu'ils savent ?

— J'ai déjà entendu parler de ce mal. Rare. Les cas rares tombent tout de même sur quelqu'un.

— Mais, autrefois, on ne parlait pas de ça.

— On lui donnait un autre nom, peut-être. Ou bien ça vient de quelque pays lointain. Et, que veux-tu, n'importe. La chose est là.

Ensemble, Gisèle et René prononcèrent « Comment... » et s'interrompirent.

— Que voulais-tu dire ? fit René.

— Comment allons-nous faire ? Tu disais ?

— Comment va-t-il faire ?

— Oui, reprit Gisèle après un silence, il travaillait si bien, il était si intelligent. Il me parlait de sa « vocation de marin ». Et puis, juste, c'était les vacances.

Les larmes l'étouffèrent.

René se leva, vint à elle.

— Ma pauvre chérie ; il faut tâcher de l'aider à s'habituer, à accepter ; à se bâtir quand même une vie.

René se tut un instant, puis, comme s'il achevait la même pensée :

— Et cette horrible usine...

*
**

Dès le lendemain, l'existence reprit, à la maison, presque normale ; Gildas était au lit, comme s'il avait quelque bobo au pied. Il était déjà accoutumé. Pas accoutumé à l'avenir, qu'il ne réalisait pas, mais au présent. Il se faisait servir, sonnait au moindre besoin ; il jouait dans son lit, lisait, se démenait. Se démenait avec la moitié de son corps ; l'autre était inerte.

Pourtant, bientôt, il parvint à se soulever. Il parlait de sa classe, de promenades, sans distinguer le passé du futur.

Gisèle, devant lui, gardait un visage serein, gai même. Hors de sa vue, elle avait les larmes aux yeux, mais ne pleurait pas.

Elle et René ne parlaient pas de lui. Ils savaient trop bien ce qu'ils pensaient : de toute leur volonté, ils lutteraient contre le mal ; de toute leur patience, leur veille, ils essaieraient de sauver pour cet enfant tout ce qui pouvait être sauvé. Pas besoin pour cela de discours. Mais leur silence, maintenant, était lourd.

Les autres enfants... Les autres enfants étaient des enfants ; ils s'étaient presque immédiatement adaptés.

Quelques jours plus tard, on les avait menés au manoir. Tante Anne les avait questionnés, c'était à peine si les deux grands avaient répondu. Marie avait eu une sorte de petit rire, dont sa tante s'était scandalisée, sans comprendre qu'il était nerveux. Elle l'avait sermonnée ; Luc s'était esquivé, et Marie, sous l'homélie, dansait d'un pied sur

l'autre de désir de le rejoindre ; d'aller pêcher des palourdes, elle aussi ; elle savait que là, mais dans son cœur seulement, qui ne regardait qu'elle, elle aurait beaucoup d'inquiétude, parce que son grand frère était malade, d'une drôle de maladie qui faisait tour à tour pâlir et mentir les grandes personnes.

*
**

A l'usine, l'atmosphère était tendue. Sur le mur, d'autres inscriptions avaient été faites, que Le Doaré avait de lui-même grattées, recouvertes. Parmi le personnel, il y avait encore des défections, assez peu nombreuses pour ne pas trop se faire sentir. Le Doaré, avec volubilité, promettait « d'en faire son affaire », d'aller voir sur place, cette fois, les déficientes. René acceptait, avec froideur. Il marchait dans l'atelier, surveillant le travail. Il fit des observations d'une voix glaciale. Quand le patron d'une entreprise s'exprime sur un certain ton, au bout de très peu de temps tout le monde prend ce ton. Le Doaré, la mère Uhel, se mirent à parler sec. Les ouvrières filaient doux. Les pêcheurs eux-mêmes, un instant dépaysés, baissèrent la voix.

*
**

Les semaines passèrent. Août vint et s'écoula, dans une série de coups de vents froids, d'orages avortés, de pluies ou de ciels gris.

La pêche de la sardine avait « molli », l'usine ne tournait

plus qu'au ralenti ; on « faisait » un peu de maquereau au vin blanc, mais à une seule équipe par jour.

D'ailleurs, l'usine était bourrée de produits finis. René, gêné par le manque de liquidités, avait dû aller en quémander auprès des banques à Quimper, à Paris. Il avait — à grand peine, tant son esprit était occupé ailleurs — obtenu le nécessaire, pas davantage, pas assez pour de forts achats éventuels. Heureusement, l'offre de poisson demeurait faible.

Personne ne parlait de l'accident. L'instruction avait été close par non-lieu, il n'avait pas été intenté d'action civile. Entre la population et René, aucune tension ne semblait subsister ; mais René demeurait distant, d'une correction affectée qui intimidait tout le monde.

La blessée était rentrée chez elle, défigurée, mais pas tout à fait aveugle. Elle pouvait se diriger. Ses parents l'occupaient à monter des brosses.

A sa main gauche, deux doigts étaient restés collés.

*
**

Lettre de Gisèle Quintin à sa sœur Herminie, à Hasselt.

5 décembre 1927.

Ma vieille,

Merci de ta longue lettre, qui me touche beaucoup. Aussi loin que vous soyez, dans notre Flandre, je vous sens tous très proches, et cela me fait du bien. D'ailleurs, je dois

vieillir, car je rêve, beaucoup plus souvent, à notre enfance. J'ai, brusquement, dans les jours sombres surtout, des envies de prendre le train, de vous trouver à la gare, de voir les tourelles de la maison se profiler en noir devant les lumières de la plaine, de faire, après souper, une partie de « sept familles ». Ou bien, à l'estaminet de la place de l'Hôtel de Ville, de boire en cachette, en entrant par derrière, une bouteille de faro, ou de geuze, en trouvant cela affreux. Tu te rappelles ?

Inutile de dire que, si j'étais là-bas, je n'aurais qu'une idée : rentrer vite en Bretagne, pour retrouver mes enfants. D'ailleurs, la Bretagne, c'est beaucoup plus près de la Flandre que Paris, ou que Sallaumines, dût en crever d'indignation Mademoiselle Verstraete et sa géographie « ueberall ».

Tu me connais, tu sais que si je plaisante c'est que j'ai le cœur bien gros, et que je tourne autour du pot avant de remâcher ma peine.

La vie continue. Elle continue, avec mon Gildas assis dans un fauteuil roulant, ou oscillant entre deux béquilles. Le traitement électrique n'a fait aucun effet. Et les deux médecins m'ont parlé franchement : il ne fallait craindre aucune aggravation, mais il ne fallait espérer aucune amélioration. Continuer la « rééducation », mais sans illusion : la paralysie ne céderait pas. J'aime mieux savoir.

J'ai trouvé les vacances longues, longues. J'appréhendais pour lui la rentrée, l'impossibilité de reprendre ses classes ; mais je souhaitais aussi que fût fini ce supplice pour un enfant de quatorze ans : voir les autres jouer, et rester dans un fauteuil.

Luc et Marie étaient parfaits envers lui, surprenants même. Pas une fois ils n'ont fait mine de l'abandonner.

Pourtant, pour lui, ils renonçaient à leurs longues courses de chevaux échappés. Je le mettais, le matin, dans son fauteuil roulant ; Marie et Luc, à tour de rôle, le poussaient jusqu'à la plage. Gildas leur donnait ses ordres ainsi qu'à des esclaves, se faisant ranger à l'ombre de la falaise, à tel endroit exact, pas ailleurs. Il les renvoyait, et se mettait à sculpter des bateaux, en regardant la mer. Mais ses gardiens ne s'écartaient jamais, prêts à accourir à ses appels (désagréables d'ailleurs) lorsqu'il avait laissé tomber son couteau, ou pour ses besoins. Pense que ce garçon de bientôt quinze ans ne peut rien faire seul. C'est son frère, qui vient l'aider ; pas Marie ; ces gosses ont senti : affaires entre hommes. Luc me rappelle Papa : méthodique, calme, acceptant les rebuffades comme s'il ne les entendait pas. « Mais non, idiot, tu me tiens mal », crie Gildas. L' « idiot » ne proteste pas. Il a l'air de penser : « Moi, j'ai mes jambes ; toi, tu rouspètes ; c'est régulier. » Mais, les gosses, c'est féroce. Aussi Luc se rattrape-t-il ; aussitôt finie la corvée, il gambade aux alentours. Il grimpe aux rochers tout près de son frère, comme pour prendre revanche. Et puis, il appelle Marie, et tous deux s'en vont bras dessus, bras dessous. C'est un drôle de bonhomme, mon petit Luc. Premier en tout ce qui s'apprend, queue de classe en français, en tout ce qui se devine : « Maman, je ne peux pas faire le devoir, on ne nous a pas appris. » Je devais dire des choses comme ça, quand j'étais petite. Non ? Et je me faisais des « emplois du temps », des « programmes », que j'appliquais, moi (toi !...). Je pense souvent que, pour Luc, le malheur de Gildas est, pour le moment, peut-être aussi lourd que pour Gildas lui-même. La maison tourne autour de Gildas, Luc est prié de se faire oublier. S'il a par malheur un geste brusque, on le rembarre : « Tu n'as pas honte ? Si tu étais à la place de ton frère ?... » Je ne voudrais pas

qu'il se mette à le détester, à nous détester tous à cause de Gildas. Il est vrai qu'il est si brave, Luc ; mais il ne faut pas abuser de la « braveté » des gens, et surtout des enfants. J'ai surpris chez ce petit quelques coups d'œil tristes, qui m'ont mise en éveil.

Marie, oh, ça, je ne m'en fais pas pour elle. Elle a « l'âge bête ». Elle vient faire toutes sortes de simagrées autour de Gildas (qui d'ailleurs l'envoie bouler), lui tapote sa couverture, et puis, brusquement, en riant comme une idiote ou en pleurnichant, elle s'enfuit dans le parc, toute seule, comme le chat. Elle a découvert que son père avait du souci, de la peine, alors elle fait la coquette avec lui ; ça m'agace, ça m'agace !

Pauvre René ! Ses ennuis, à l'usine, étaient à peu près terminés, quand la campagne a pris fin ; je crois que cela tournait normalement. Je dis « je crois », car il ne m'en parlait guère. Il ne voulait même plus que je vienne payer le poisson. Bien entendu, j'ai poussé les hauts cris, je ne l'ai pas abandonné. Mais il n'est plus le même. Il fait tout ce qu'il doit faire, parfaitement, ponctuellement (c'est une réussite, notre marque, elle est cotée très haut), mais il ne blague plus, ne rit plus, il se replie sur lui-même.

Ne va surtout pas croire que nous nous entendions moins bien. Au contraire, il est avec moi d'une prévenance, d'un soin constant, qui... qui m'inquiète. Il me traite en grande blessée, comme si le coup qui nous a frappés n'avait atteint que moi. Alors que, lui, je le sens bien, il se ronge. Que faire ? D'ailleurs, je me trompe peut-être. Il a, dans son mutisme, une sorte de sourire, qui, évidemment, n'est pas heureux, mais n'est pas malheureux non plus. Il me fait penser parfois à la photo de son père, tu sais, que je t'avais montrée.

Tu trouves certainement que je parle de tout, de tous, sauf du principal, de Gildas. C'est assez le reflet de la maison, de notre vie : on y pense tout le temps, on n'en parle jamais. D'ailleurs, qu'en dire ? Il est impénétrable.

Est-ce qu'il se rend compte que son état est définitif, nous ne le savons pas, nous ne pouvons rien en savoir. On ne lui a rien dit, on ne lui a pas menti non plus. Il ne laisse rien échapper qui puisse donner un indice. Tu sais comment sont les enfants : ouverts en apparence, mûrés en réalité. Gildas est un enfant. Un enfant de comportement absolument normal ; il rit, il fait des caprices, il a des entêtements, puis des gentillesse bourruées. Avec les domestiques, avec tous, il abuse un peu de sa position de malade ; il joue le jeu.

Tu as des gosses, tu sais comment on est avec eux. Pendant quelque temps, j'ai été tentée de me montrer différente, de le cajoler ; ou bien, au contraire, de « respecter sa douleur ». La vie de tous les jours s'est vite chargée de m'indiquer quelle faute j'aurais commise. Tout ce qu'il demande, tout ce qu'il lui faut, c'est qu'on le traite comme si de rien n'était. Dans la rue, on ne devrait jamais jeter un regard de pitié à un infirme, avoir une politesse spéciale pour lui ; au fond, il préfère qu'on le bouscule (à moins qu'il ne s'abaisse à une sorte de chantage), ça lui laisse croire qu'on ne s'est aperçu de rien. Même chose pour les vieillards : quand on leur cède sa place, ils sont assurément contents de pouvoir s'asseoir, mais fâchés de la prévenance, et tout fiers de se faire souffler ladite place par une donzelle. Pas vrai ? Eh bien, Gildas est comme cela. Pour lui, il est un garçon de 14 ans (juste entre la puérilité douce et la prétention amère), qui ne peut marcher, accidenté passager (oui ; s'il sait que cela ne l'est pas, il ne le

croit pas), mais qui veut être soumis, comme ses pareils, à un mélange de traitement pour puérilité, et de traitement pour prétention.

Tu me trouves « intelligente », aujourd'hui ? Je suis bien obligée.

A fin septembre, nous étions très angoissés. Que faire pour ses études ? Nous avons pensé lui donner un précepteur, un vicaire du bourg, élève à l'École des Travaux Publics avant d'entrer au Séminaire. Cela ne me plaisait guère, il me semblait que c'était consacrer la rupture avec les autres gosses. René me répondait : « Dans une école, ce serait pire ; il verrait les autres jouer. »

On lui a mis aux jambes des sortes d'étais de fer, qui prennent le pied, le mollet et la cuisse. Il a essayé ses béquilles. Et, tout de suite, il s'est déplacé, à toute vitesse, comme si c'était une façon naturelle de marcher. Il arrive même à cogner sur le chien, sur les autres, avec une béquille. Alors nous avons essayé de le remettre au collège, mais à Quimper cette fois, pour le changer d'atmosphère, pour qu'il ne retrouve pas les garçons avec lesquels il gambadait, et aussi parce que les études y sont très supérieures (c'est un peu plus loin, tant pis ; la voiture marche convenablement). En partant, il était sombre. Le soir, il est rentré enchanté : il avait retrouvé là son « ami de cœur », un certain Alain. En cour, il palabre interminablement avec l'Alain en question (que nous faisons souvent venir le jeudi, le dimanche ; un fils de paysans de Quimperlé, bien sympathique ma foi, si pas très dégrossi). En classe, il a repris le courant, il travaille. Un peu moins bien, peut-être. Un seul sujet est interdit devant lui : la mer. Ce pauvre gosse rumine son ancienne idée d'être capitaine au Long Cours. Dans deux ou trois ans, on l'aiguillera vers

autre chose. Vers quoi ? Que peut faire un paralytique ?

Enfin, ma pauvre vieille, nous verrons. Tout cela, pour le moment, est moins affreux que je ne pensais. Comme la vie est forte ! Elle continue.

Elle continue même pour cette malheureuse, tu sais, qui a été affreusement brûlée. René a voulu que nous l'occupions à la maison. J'avoue que j'ai résisté. Comment, voilà des gens qui, pour remercier de trop de bonté, portent plainte, avec des sous-entendus abominables, et René veut leur donner raison en la prenant à charge ? C'était beaucoup de grandeur d'âme pour moi. Enfin, je me suis inclinée. Elle vient chaque jour, conduite par un morveux embroussaillé qui garde les vaches de nos fermiers ; la pauvre fille s'installe à la cuisine, et tricote (elle y voit un tout petit peu), ou bien fait du filet. Elle est horrible à regarder, nez béant, lèvres et paupières sanguinolentes, oreilles, joues, front, tout fripés, tout striés. Et ses mains, ses pauvres mains, on se demande comment elle peut s'en servir, et avec tant d'adresse. Pauvre fille ; quand on pense que c'était une gentille gamine, vive et gaie.

Pourquoi vivre ainsi ? Elle ne se plaint pas, elle sourit ; il paraît que son abominable grimace est un sourire. Je sais que c'est mal, mais j'en ai horreur, je ne puis supporter de la voir. C'est terrible, la laideur. Cela doit être une atteinte à quelque chose de très important, à la vie même, car on ne la tolère pas ; surtout moi, qui suis très instinctive, très animale. Et tout le monde est dur envers cette malheureuse. Sauf Ghislain ; il lui grimpe sur les genoux, il l'embrasse ; de le voir embrasser cela, se faire embrasser par cette bouche qui bave, j'ai envie de l'arracher, de m'enfuir en hurlant. Je me force à ne pas intervenir, mais cela me fait mal, comme si je le laissais jouer

avec un couteau. J'en ai parlé à René, il a hoché la tête, il a dit : « Certainement, il y a là quelque chose qui dépasse notre intelligence ; la beauté, la laideur, sont des signes qui, même injustes, sont essentiels. La race aime mieux l'être beau, même ennemi, que l'être laid, même ami. Etres, ou choses. Ce n'est pas par hasard. C'est parce que beauté ou laideur signifient quelque chose, quelque chose que la vie nous interdit de négliger. » Je te répète cela à peu près, je ne comprends pas très bien ; mais cela me semble à la fois effrayant et splendide. Depuis, je passe trois fois plus de temps devant ma glace.

René, d'ailleurs, je t'ai peut-être dit qu'il m'inquiétait un peu ; eh bien, non, au fond. Il me semble au contraire plein d'une extraordinaire force, d'une puissance, même. Non plus extérieure, comme autrefois, agissante, mais interne. Le soir, il reste quelque fois de longs moments sans rien dire, à me regarder ; je suis gênée comme une pensionnaire, je me trémousse, il sourit, se lève, me passe la main sur les cheveux, et me dit quelquefois : « C'est une bien grande chance de t'avoir, ma Solidité. » Autrefois, il me donnait ce nom-là en plaisantant, en se moquant même, je crois ; maintenant, je ne peux plus ni me fâcher, ni rire. J'envie les hommes. Je n'aime que les hommes.

... Je viens d'être dérangée. Et par quelque chose qui tombe à pic pour confirmer ce que j'écrivais.

Les enfants sont rentrés. Comme Gildas demandait à sa sœur quelque chose que je n'ai pas entendu, cette petite peste de Marie lui a crié :

— Non mais, je ne suis pas ta domestique !

D'instinct, j'ai dégraboulé l'escalier pour lui fichier une « tatouille », lui faire honte de répondre ainsi à un infirme.

Et puis, je me suis souvenue de ce que je te disais, j'ai remonté mon escalier.

Ce n'est pas facile, tu sais, de penser *pratiquement*, et d'avance (je ne pense bien qu'après) aux réactions de cet enfant, si différentes des miennes ; pas facile, ma vie de tous les jours.

Et puis, quand même, si, c'est facile. Tu vois, je les ai laissés se débrouiller, ça ne crie plus, ça a l'air d'aller. Gildas chante à tue-tête.

J'ai trouvé dans Shakespeare (je lis Shakespeare, mélangé avec Jules Romains et Florence Barclay) une phrase de ce genre-ci : « Nous vivons dans un monde incohérent, où ne règnent que le bruit et la fureur. »

C'est assez ça. Et puis aussi le contraire : incohérent, où ne règnent que le silence et l'indifférence. René dit : « Rien n'arrive jamais ni si bien ni si mal qu'on l'attendait. » C'est encore plus ça.

Ah ! J'oubliais mes drames « maison ». Figure-toi que ma cuisinière, sœur de ma femme de chambre...

.....
.....

*
**

Le Doaré, en cette fin d'après-midi de samedi, de la porte de mareyage, regarde les manœuvres jeter de grands seaux d'eau sur le ciment, et repousser les immondices vers le caniveau. A côté de lui, Huédé, qui sent très fort le cidre,

mais n'est pas vraiment ivre, grommelle. Il aurait voulu une avance, parce que, le lendemain, ce sont les fiançailles de sa fille.

Le Doaré l'a envoyé paître :

— Une avance sur quoi. Sur le poisson ? Tu as été réglé, non ? Sur le poisson à venir ? Celui-là est dans la mer ! Sur le salaire de ta fille ? C'est à elle à demander, pas à toi. Et puis, tout ça, c'est pas mon affaire, il n'y a plus personne au bureau. Le patron ? Oui, il est là, mais on ne le dérange pas. Et puis...

Et puis, Le Doaré regarde l'homme avec mépris. En voilà un qui n'est pas fier. Comme si on ne savait pas que c'est lui qui a donné la main à Corfmat, pour les inscriptions — ces saloperies, que Le Doaré n'arrivera jamais à gratter, sur lesquelles il en a passé, des heures !

Le Doaré engueule un manœuvre qui laissait dans un coin des bouts de têtes de baudroie. Et il disparaît.

Huédé, resté seul, se gratte les cheveux.

Paraît la mère Uhel, qui ferme les volets de la grande salle. Il recommence sa supplique.

La vieille le toise :

— Allez demander au patron. Si vous osez...

Le pêcheur fait mine de s'en aller, se ravise :

— Eh bien, quoi, c'est un homme comme moi.

— Comme vous ? Non, tout de même. Quand il a à dire, il dit ; il ne fait pas par en-dessous, lui ; et vous venez demander des faveurs ?

Elle claque la porte.

La fenêtre de René est ouverte. Il a entendu. Pas de doute, toutes ces paroles lui ont fait plaisir.

Mais il imagine... On est perdu, quand on imagine. Il imagine la fête, le lendemain, dans le pen-ti des Huédé, sans rien, ou presque, pour mettre sur la table. Ce sont de pauvres gens, qui s'entendent mal à la maison — sa femme est coxalgique... et acariâtre — qui ne savent pas s'y prendre non plus ; il y a deux ans, cet homme a perdu son bateau, et l'assurance a chinoisé, l'a mal payé.

— Huédé ?

L'homme regarde autour de lui, ne voit personne. Enfin il lève la tête, aperçoit René à la fenêtre, se découvre.

— Combien vous faut-il ?

Le marin bégaye :

— T' T' Trois cents francs, c' c' c'est pas trop ?

— Montez.

Devant la porte de son bureau, René lui donne les billets.

— Où, où, où qu'il faut signer ?

— Pas besoin de signer ; votre parole est bonne, je pense. (René parle très sèchement).

— Oh, gast !... Merci, Monsieur.

René referme la porte, l'homme descend lourdement, disparaît par le petit bois. Il grogne des mots inintelligibles.

Il entre au bistrot de Maï ; il y a là deux pêcheurs.

Justement, Maï parle des Quintin :

— Du malheur ? Du malheur ? Ils sont tous à dire

qu'ils ont du malheur avec leur fils. Et Elisa, alors, elle n'a pas de malheur ? Et toi, Pierre ? T'as pas perdu un gars ? Et toi, Huédé, ta femme, qui est kam-digam (1), c'est pas du malheur, ça ? Trimer qu'elle fait quand même, hein ? Eux autres, ils ont des sous, pour payer, pour dorloter ; leur Gildas, quoi, il restera à rien faire, pour eux c'est pas grave.

Pierre l'interrompt :

— T'as pas honte, Marie ? Un beau gars de quatorze ans ? Et gentil, avec ça.

Marie sait, celui-là est un « jaune ». Elle se tourne vers Huédé.

— Je plains pas ces gens-là ; des prétentieux. Qu'il retourne à la ville.

Le troisième marin se lève, va à elle :

— Dis donc, Marie ? Avant qu'il vienne, combien de clients, l'avait, chaque jour, dans ton débit ? Ah, tout de même...

Il crache par terre, va vers la porte. Pierre ramasse son panier, le suit.

Huédé a sorti un des billets de cent francs.

Maï cherche de l'écho :

— Ce monde-là, qui veut tout commander ; qui prend de haut...

Huédé est prêt à approuver : la façon glaciale dont René l'a reçu l'a à la fois blessé, maté, et aussi troublé.

— Et injuste...

(1) Boiteuse des deux jambes.

Ah non, par exemple, pense Huédé ; du monde juste, au contraire. Ça, faut pas dire. Et qui donne l'argent sur parole...

En torchant un verre, Maï vitupère :

— J'en veux pas, de leur argent, moi...

— T'en veux pas ? crie tout à coup Huédé, en frappant un grand coup sur la table. Eh ben, tu l'auras pas.

Il brandit le billet, le fourre dans sa poche, et sort, laissant son verre plein.

QUATRIÈME PARTIE

CAHIER DE NOTES DE RENÉ QUINTIN

18 décembre 1929.

(deux ans après la maladie de Gildas).

Je viens de relire quelques pages de ce cahier. Etonnant cahier, ouvert pour fixer mes connaissances nouvelles en sardinerie, tirer les leçons de ma jeune expérience de conserveur, et qui est devenu un « journal intime ». Moi, un journal intime ? Au collège, on prend la « résolution » de le tenir tous les jours ; à quarante-trois ans, je n'y écris en quelque sorte qu'en cachette de moi-même, et fort irrégulièrement, sous l'empire d'une espèce de nécessité. René Quintin s'analysant ! C'est un comble.

Ces gribouillis m'ont pourtant servi à quelque chose : ils m'enseignent à m'exprimer. J'y ai fait ma rhétorique.

Le cours du soir du matheux ! Je pense que les « littéraires », en mûrissant, vers la quarantaine, gagneraient beaucoup à s'initier à *cosinus alpha*, ou à la loi d'Avogadro-Ampère.

J'ai quarante-trois ans aujourd'hui. Beaucoup de gens s'effraient de vieillir. J'y trouve un étrange plaisir ; une incontestable jouissance à me découvrir des cheveux blancs, à constater que mes yeux voient moins aigu. Quand j'y rêve, je m'en donne toutes sortes d'explications : sadisme de se détruire, avant-goût du nirvanah, soulagement à se trouver responsable de moins de moyens ; ou simplement survivance du si long désir de l'enfance, de l'adolescence, même des premiers âges d'homme, d'échapper aux sujétions, d'être enfin tout à fait et uniquement soi-même.

Ce cahier ! Aux premières pages (cinq ans déjà), des projets d'installation de l'usine, de la maison ; des adresses de fournisseurs, de représentants ; des « tuyaux » donnés par Chantereau, soigneusement notés, tout à fait ridicules, parce que je ne les comprenais pas. Un peu plus tard, journal d'été, l'usine ; journal d'hiver, de printemps, le chômage, les conclusions tirées de l'expérience, les projets ; et puis, peu à peu, l'élément nouveau, l'apparition à pas feutrés de l'intrus : les vagissements d'un nouveau-né, René pensant.

C'est une bonne formule, le métier saisonnier. Pour les fanatiques, bonne parce qu'ils disposent de l'hiver et du printemps pour voir leur affaire avec recul, avec dépouillement, parce qu'ils peuvent ainsi mûrir leurs conceptions, en ruminer les éléments, couvrir leurs projets, désirer leurs

activités. Pour les non-fanatiques, excellente parce que c'est eux-mêmes qu'ils ressaisissent.

Les fanatiques ? N'en suis-je pas ? Mon affaire ne m'intéresse-t-elle plus ?

Si. Comme une partie de bridge, pendant que je joue. Mais, à chaque fin d'automne, je me dis confusément : ah, à présent, aux choses sérieuses.

Gagner sa vie, entreprendre, gérer, améliorer, c'est un jeu. Ne rien faire, c'est-à-dire penser, c'est le vrai labeur. (Si j'avais lu ça à Sallaumines, j'aurais dit : encore un de ces songe-creux ; travaille un bon coup, mon gars, tu verras...)

Au fond, de quoi s'agit-il ? De vivre, et d'être heureux ; de faire vivre, et de rendre heureux.

Pour vivre et faire vivre l'usine. Dose suffisante d'ennuis, avec ces campagnes difficiles, cahotiques, ces variations de prix. « Les trois fléaux de l'humanité sont les guerres, les épidémies, et les variations de la monnaie. » Qui donc a dit cela ? Quelqu'un du XVI^e siècle, je crois. Plus ça change... Ajoutons en corollaire les écarts entre la production et la consommation, d'où mes difficultés de vente actuelles. Pas très, très drôle. Mais enfin, cahin-caha, la camelote s'écoule, et rien ne croule.

Ça m'amusait, autrefois, de mener des hommes, et même des femmes. Aujourd'hui... aujourd'hui, il m'intéresserait plus de les comprendre ; je n'en suis pas encore très capable. « L'homme est une mer intérieure incluse dans de la peau », disent les biologistes. La mer intérieure est bien fermée. « La parole a été donnée à l'homme pour dissimuler sa pensée. » La déformer, à tout le moins, ce qui la cache encore mieux. Une seule mer nous reste ouverte : la nôtre.

Par homothétie, ça indique les autres. Mais autrui est-il homothétique ?

Il me revient un fragment de poème, un vers :

Et l'unique bien qui vaille de vivre...

Je ne sais plus ce que le poète avait trouvé comme « unique bien ».

D'abord, le problème est mal posé. On ne vit pas *pour*, mais *parce que*. Une habitude. Et on supporte tout, pour vivre. Gildas, son infirmité. C'est moche, comme dit Gisèle, d'être infirme à seize ans, bientôt dix-sept. Accepte-t-il vraiment ? Mettons. Mais il faut pourtant un ferment de vie, pour les êtres un peu évolués. L'a-t-il ?

Elisa ? L'a-t-elle ? En a-t-elle besoin ? Il semble que non. Elle vit. Elle tricote, elle fait du filet. Elle mange, à peu près toujours la même chose. Bien que Ghislain, à huit ans, commence à ne plus en faire grand cas, elle joue avec lui. Ça, pour elle, c'est un plaisir, même si le gosse la tourne en bourrique, le petit lâche. « Le paradis est pour ceux qui ressemblent à ces petits ? » Pour les maîtres chanteurs, alors, les escrocs, les tyrans, les parjures, les hypocrites, les lâches ; un enfant, un enfant charmant, est tout cela. C'est quand même un plaisir pour Elisa. Un plaisir du moment. Mais, quand elle s'endort le soir, qu'espère-t-elle ? Pas d'en avoir à elle, des enfants ? Non, elle espère le renouvellement d'un tourment qu'elle aime. Ou bien que le dimanche vienne, pour manger des frites, et arrêter ses

doigts. Heureuse ? Malheureuse ? Ça n'a pas de sens. Elle vit « parce que ».

« Qui vaille de vivre. »

C'est moi qui posais mal le problème, qui comprenais mal. Vivre, d'accord, c'est inévitable ; mais peut-être y a-t-il des choses qui fassent que cela « vaille la peine ».

Que cela « apporte quelque chose » à la communauté, etc ? Non ; je n'ai plus ces naïvetés, ces prétentions. Que du moins ce ne soit ni...

Ni quoi ?

Ni assommant, ni humiliant. Assommant : le métier mal assorti ; les problèmes trop grands ou trop petits (voir l'écolier à la conférence, le conférencier parmi les enfants). Humiliant : la sujétion aux médiocres, ou la lâcheté personnelle, qui empêchent de donner sa mesure ; l'incompréhension. Mon Dieu ! Gildas ! Pourvu qu'il ne découvre pas qu'être infirme est *humiliant*, à moins qu'on ne domine l'infirmité.

Faut-il ajouter : ni trop pénible ?

Pénible, par moments du moins, cela va de soi, c'est la règle du jeu, la condition de vie. La dose varie simplement. PH acide, malheur. PH basique, bonheur ? Non, il y a autre chose. Etre heureux, ce n'est pas affaire de dose.

Rendre heureux, c'est à la fois plus facile, et impossible. Dans la mesure où c'est impossible, laissons courir. Dans la mesure où c'est facile, prenons-en soin : donnons à ceux qui dépendent de nous, ou peuvent recevoir de nous, non

seulement le nécessaire, mais la faculté d'être eux-mêmes, d'écarter la broussaille d'épines qui leur masque leur propre entrée.

Etre heureux, assez heureux ?

Suis-je heureux ?

Du point de vue extérieur, évidemment oui. J'ai été ce qu'elle appelle « gâté par la vie ».

Mettons à part Gildas. Son angoisse est mon angoisse ; peut-être même la mienne est-elle plus lucide, plus aiguë. Mais ceci n'est qu'une donnée subjective. Je pourrais être le salaud qui s'en fiche, le lourdaud qui n'y songe pas, ou le rationnel qui conclut : je n'y peux rien, on verra plus tard.

Ne regardons que les faits.

Je jouis d'une excellente santé, d'une vie aisée, d'un métier intéressant et libre, de la possibilité de faire du bien, d'une femme admirable, d'un pays aimé.

De tout cela, hormis la santé, je n'ai ni à rendre grâce, ni à rougir. Ma fortune vient de mon travail, j'ai choisi mon métier, j'ai plaisir à essayer d'aider mon prochain, j'aime, j'estime, je comprends ma femme, j'ai regagné mon pays. J'élève avec conscience mes enfants, qui sont assez plaisants.

Je suis *donc* heureux ?

Non, pas *donc*. Je n'ai rien pour être malheureux, pour être *malheureux malgré moi*. C'est immense, et je l'ai cherché.

Mais cela ne suffit pas pour être heureux. L'enfant gâté est malheureux, le riche gavé est malheureux.

Suis-je heureux ?

En somme, mon histoire peut se raconter en apologue. J'étais le mauvais riche. Quand je voyais trois jarres de blé, je me disais : ça peut en faire cinq. Qui fournirait les deux autres, ça ne me regardait pas. En jouant le jeu, elles deviendraient cinq, peut-être six. En forçant un peu sur les poids, ça pourrait aller jusqu'à huit. J'en retire une pour nourrir la smala, et je recommence le jeu. Ce gain, c'est une forme de bonheur.

Cette forme-là comportait quelques grailons. Mon œsophage n'avait pas tout à fait perdu le réflexe antipéristaltique. Autrement dit, la faculté de vomir. J'ai vomi.

J'ai repris mes jarres, et j'ai dit : on va semer ce blé. Ceux qui laboureront (la mer), ceux qui moissonneront (le poisson), ceux qui engrangeront (dans de petites boîtes de fer blanc), auront leur part. Moi, la mienne, mais pas seulement pour moi, ni pour la smala, pour pouvoir semer de nouveau, construire en entretenir des granges. La tribu m'en saura gré, ou, si elle ne m'en sait pas gré, du moins je saurai qu'elle prospère par moi. Autre forme de bonheur.

La tribu n'a pas su gré ; je ne suis pas assez sot pour crier au martyre, c'est normal ; une morsure de chien n'arrête pas le vétérinaire. La smala a été frappée en son fils aîné. Que faut-il comprendre ? Y a-t-il quelque chose à comprendre ? Il est trop tôt pour le savoir.

Et moi ? Moi, je suis rentré en moi-même. C'est un exercice étrange, pour un homme habitué au rôle de chef.

J'ai passé beaucoup d'années à confondre plaisir et bonheur. Mon plaisir était d'agir, sur le plus d'êtres et de choses possible. Brusquement, j'ai renversé la vapeur. Jusqu'à ne plus gouverner que moi-même.

Et décidément, oui, il me semble que, en profondeur, je suis heureux. Que, du moins, je tiens le fil d'un bonheur.

Pourquoi ? Parce que, lentement, obstinément, je m'équipe un monde, à mon usage.

Les « autres » n'y comprendraient sans doute rien. Ni à cette conquête de la lenteur, qui m'a enfin donné le temps de goûter ce que j'ai. Ni surtout à cette totale indifférence envers la mode. Comment ! Pouvoir « réussir » et le dédaigner ? Pouvoir aller en avion, et préférer ses pieds ? En période de centralisation, honnir la ville et choisir un trou ? En pleine « ère des masses », ne croire qu'à l'individu, aux différences, aux nuances ? Antédiluvien si l'on veut, que m'importe ? Si ma position me plaît, je la garde, je la défends. Si je ne suis pas « de leur temps », eh bien, que je regarde l'heure à ma montre. Il y a des îles dans la mer.

Mais, de mon île, je ne connais encore que le rivage, peut-être une petite bande côtière. Qu'y a-t-il au centre ? Collines ? Montagnes ? Marais ?

3 janvier 1930.

(Par un beau coup de torchon de Suet.)

Herminie, la sœur de Gisèle, et son mari Léopold, viennent de passer ici quelques jours pour la fin de l'année. Léopold, pur Flamand de Gand, me fait penser, avec son visage bien en chair, mais ses yeux brillants et ses mains longues, à un « portrait du donateur » de la bonne époque. Il est homme politique, animé de ce qu'on appelle des

« idées généreuses ». Bien entendu, journaliste, un « joli brin de plume », en ce curieux français de Bruxelles qui doit être au flamand ce que le « français du Finistère » est au breton.

Je lui ai fait faire le traditionnel tour de côte par le chemin de douane. Il m'amusait, parce que, lui qui se croit un « idéaliste », il raisonnait en homme d'affaires, en marchand de biens. Une coulée d'argile et de kaolin dans la falaise, belle avec ses veines de différentes couleurs, l'alignait aussitôt vers la poterie. Comme je cassais un caillou roulé, qui, ainsi qu'il est fréquent par ici, contenait du cristal de roche (une belle « mâchoire » violette), le voilà tout émoustillé, prêt à monter une société par actions pour l'exploitation du gisement. J'ai été ainsi. Je le suis encore, dans la mesure où il reste des êtres sans ressources, à qui une entreprise peut rendre, peut donner, une occupation suffisante pour vivre, avec une inoccupation suffisante pour se voir vivre.

La promenade était plutôt morne. J'ai maintenant du mal à supporter les gens « incidents » dans ma vie, même (et c'est le cas) si je les aime bien. Après un long silence, il a fini par me dire, avec son accent en gamme chromatique :

— Et alors, vous pouvez rester ainsi dans ce trou ?

J'ai eu envie de rire. J'ai réfléchi un moment, j'ai répondu :
— Et alors, quand vous sortez de votre activité forcenée, ça ne vous gêne pas, de vous retrouver seul avec vous-même ?

Je guettais la réponse ; elle n'a pas manqué :

— Je ne suis jamais tout seul, une fois.

Il s'est lancé dans un grand discours, qu'on se devait aux « masses souffrantes », que l'Idéal, avec un grand I, exigeait le sacrifice total de ses apôtres.

J'ai interrompu : était-ce un apostolat religieux ?

— Non, a-t-il dit dit, un « altruisme ». Etre l'avocat de ceux qui...

Oui, je comprends bien. Dans cette phrase-là, le « de ceux qui » ne tient pas beaucoup de place ; mais « l'avocat », ça c'est tout. Il a une Chevrolet, il bouffe comme quatre, boit comme six, fait des placements dans les mines d'or...

Et puis, d'ailleurs, serait-il pauvre comme un militant de l'Armée du Salut, ça ne changerait rien. La question est que ça l'amuse. Toute sa personne crie que ça l'amuse ; qu'il bouge simplement parce qu'il a envie de bouger ; qu'il est sensible à quelques émotions « généreuses », mais confortables ; et qu'il ne sera pas fâché si ça lui rapporte le pouvoir. Cher brave garçon. J'étais tout pareil, jeune ingénieur : « apôtre de la science ! »

Ses articles — j'en ai lu — volent en pleine nuée. Sous prétexte d'altruisme, il écrit des poèmes. Deux ou trois « n'y a qu'à » arrangent tout. Les contes de fées, au moins, eux, s'intitulaient *contes*.

Il a dit encore :

— Vous n'êtes pas tenté par l'action ?

C'est merveilleusement ça. Je suis, quelquefois encore, tenté, par l'action. C'est bien une *tentation*, de mon ancien démon.

Il a ajouté avec emphase : « Une vie exaltante... » Il m'a cité, en un affreux mélange, des explorateurs, des me-

neurs d'hommes, des médecins, des missionnaires, des savants, des artistes.

J'ai souri, mais j'ai gardé pour moi mes idées sur la « vie exaltante ». On méprise les femmes *chaudes*. Pourquoi admirer les hommes *chauds* de ce qui est masculin, le muscle ou la cervelle, et qui amènent souvent de bien plus néfastes perturbations ? Pourquoi l'exaltation serait-elle un plus grand bien, plus digne d'être donné en exemple, que la possession de soi, l'équilibre avec son prochain, la discrétion, ou l'ironie ?

Il paraît que je suis (Léopold dixit) un « drôle de type ».

J'ai pour ami (rare, oh, quatre à cinq fois par an) Stéphan, un marin du commerce. Capitaine au Long-Cours. Cinquante ans, pleine science, pleine vigueur, maître des océans et des terres lointaines. Ah, rêves de jeunesse ! Combien « exaltant » ! Mes enfants le dévorent des yeux, ouvrent les oreilles comme des manches à air.

La dernière fois qu'il est venu dîner, en décembre, il se forçait, pour eux, à raconter des « histoires de bananes », comme ils disent, des récits d'« îles fortunées ». Hélas ! Quand nous nous fûmes retirés dans mon bureau, il a machouillé un cigare, l'a jeté, et puis... m'a récité Beaudelaire :

— Pour l'enfant amoureux de cartes et d'estampes
L'univers est égal à son vaste appétit ;
Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes,
Aux yeux du souvenir que le monde est petit.

Mais il corrigeait le vers :

Le spectacle ennuyeux de l'éternel péché.

Il disait : « Le spectacle ennuyeux de l'éternelle c...nerie ».

Je lui ai pas mal parlé de moi, de ma vie ici.

Il a eu cette phrase étonnante :

— Tu as plus voyagé que moi. Je ne suis que revenu. Tu as reculé.

Un peu plus tard, il a ajouté cette autre phrase encore plus étonnante :

— A notre âge, on n'a plus besoin d'espoir.

Veut-il dire : de rêves ? Il est exact que, si je m'apercevais que je vis pour des rêves, j'aurais honte de moi, à mort. Même des rêves de dévouement.

9 janvier 1930.

Je repense beaucoup à la petite phrase de Stéphan.

Je suis vexé de ne pas l'avoir trouvée moi-même.

C'est d'une vérité aveuglante. Je n'ai plus besoin de l'espoir. Il ne tient pas de place dans ma vie.

On dit : « Le désespoir est mortel ». L'échec d'espoir, oui, pas l'absence du besoin d'espoir. C'est au contraire un sentiment très doux, empreint d'une paix profonde. N'attendre rien du monde pour soi, de soi pour le monde. Ne

désirer ni ne regretter. *Comprendre qu'il n'y a pas d'espoir à avoir.*

J'ai l'impression d'être libéré d'une obsession vaine, de pouvoir enfin ne pas m'hypnotiser sur une chimère.

En somme, dans une certaine mesure, j'échappe au temps.

Ceci m'entraîne à une foule de pensées, où se mêlent Dieu, Lucifer, Bouddha, les ermites, les bêtes. Je ne les note pas, car elles me donnent un peu de vertige.

11 janvier 1930.

Lu quelque part cette définition de l'art d'écrire, donnée par un romancier : « Ecrire, c'est avant tout ne pas écrire ».

Il s'expliquait à peu près comme ceci :

« Un roman, vous y voyez ce que l'auteur y a mis ; mais vous ne savez pas toujours voir ce qu'il n'y a pas mis, tout ce qu'il a eu la volonté de ne pas y mettre. Ecrire, c'est perpétuellement renoncer, c'est choisir une limitation. Il en est de même de tous les arts. Ecrire, faire, c'est avant tout ne pas faire, refuser. »

Eh bien, dans une certaine mesure, vivre, bien vivre, c'est avant tout ne pas vivre. C'est refuser trop de puissance ; refuser trop de conquête, hormis la sienne ; refuser les moyens déplaisants, refuser la dispersion, les plaisirs bêtes ou laids. Refuser une masse de choses. Pour en trouver une toute petite : soi.

S'amputer de mille membres, pour en garder quatre.
A condition que ce soit exprès.

C'est ce qui m'effraie dans le cas de Gildas.

Pour lui, ce n'est pas exprès.

Que pense-t-il ? Pense-t-il ? Je n'en sais rien.

Je n'ai aucun contact intime avec lui. Je sais bien, il en est ainsi pour tous les pères, avec tous les garçons de dix-sept ans. Ceux-ci ont à accomplir la terrible besogne solitaire de se créer leur univers ; personne, qui soit doté de quelque autorité, ne saurait y être admis, ou même toléré dans le voisinage.

Mais, pour Gildas, c'est pire.

Infirmes à dix-sept ans ; et sans y avoir été habitué.

Bâtir sa maison sur un terrain limité, borné de toutes parts, minuscule, passe encore. Cela peut même être parfait, si les plans savent utiliser le terrain. Mais avoir dans l'idée un château, un palais, à édifier dans une vaste plaine, et ne plus se trouver à la tête que d'un lopin de terre misérable, c'est dur.

Que puis-je pour lui ?

Tout, sauf l'essentiel, qui serait de le « dénouer ».

Lui fournir une vie matérielle sans soucis, cela va de soi, mais lui donner l'impression que d'autres que lui-même la lui assureront à jamais, détestable service. Même infirme, il lui faut, dans sa jeunesse, un mobile d'action ; le plus

sûr est encore le besoin. L'heure n'est pas venue pour lui d'être semblable à moi.

Guider ses rêves d'avenir dans une voie pour lui praticable ? Je ne cesse, à table, de parler des carrières où l'on peut réussir assis. Ecrivain, artiste ? Il a toujours détesté les « narrations », il n'écrit même pas à ses amis (il a pourtant l'âge des lettres fleuves) ; il chante faux, ne reconnaît pas la gamme montante de la gamme descendante ; quand il dessine un visage, on dirait une pomme de terre.

Fonctionnaire ? Merci pour lui. Que reste-t-il de ces gens qui scrutent un texte pour savoir s'il a prévu tel cas, au lieu d'en trouver la solution toute claire dans leur esprit ?

Homme politique ? Je n'en ai pas les moyens, et que Marianne l'en garde ! Savant, chercheur, professeur ? Pourquoi non ? Mais il ne doit pas y croire, car, et c'est là le plus grave, il ne travaille plus.

Il voulait être marin. Autrefois, ingénieur. Mots, idées puériles ? Peut-être pas tout à fait. Il avait soif d'action, de belle action physique, et de commandement. Tout cela lui échappe ; au lieu de changer de cap, il répète (à sa mère, car à moi il ne dit rien) : j'aurais voulu être marin. Que faire, pour qu'il renonce aux conditionnels passés ?

Après tout, il y a une solution beaucoup plus simple. Que l'homme est drôle, je n'y avais même pas pensé : le dresser à l'usine, pour qu'il la reprenne ensuite.

L'homme n'est pas si « drôle » que cela ; dans le cas présent, tout au moins.

Si je n'y ai pas pensé, c'est parce que je sais fort bien

que, lui, il y a pensé, et n'en veut à aucun prix. Cet enfant me hait.

Et puis, ce métier — de tout repos, d'entretien, une fois l'affaire créée — ce métier de gestion sage, de prudence, de soin méticuleux, ce rôle de maîtresse de maison, n'a rien pour exalter un adolescent. Or, la question est bien de l'exalter, lui.

Il me hait. Pourquoi ? Parce que je suis son père, oui, bien sûr. Parce que l'ombre portée, ou plutôt la lumière irradiée, d'un homme, est nuisible à un adolescent. Si cet homme possède quelque personnalité, cet éclairage peut être mortel. Gisèle sait s'installer en frange de moi ; toujours en frange, comme les bons vins sont les vins de limite. Un adolescent ne sait camper qu'en montagne ou en plaine, à l'ombre ou au dur soleil. Comment me tempérer, cesser de mouiller si je suis eau, de brûler si je suis feu ? Si je rayonne, comment m'empêcher d'illuminer ?

Je ne puis que garder une distance conforme à son besoin.

Quand il me semble qu'il appelle, je viens. Quand je crois qu'un sourire lui sera bon, je souris ; qu'une force amicale le soutiendra, je suis « grand copain » ; qu'il veut être seul, je m'éloigne ; qu'il veut rager, être injuste, odieux, je lui réponds vertement, comme un père normal, me gardant bien d'afficher « tu es malade, je te cède ». C'est d'ailleurs ma seule réussite : après, il est plus aimable, plus proche.

Il a « le cafard ». Comment l'en sortir, en ne pouvant ni l'envoyer jouer, ni lui faire faire du sport, ni causer avec lui ?

Je ne puis rien. Qu'attendre.

Il avait une bonne nature. Si j'étais sûr qu'il l'a toujours, je serais tranquille : il me reviendrait ; ou du moins, il irait dans sa voie, ce qui seul importe.

Mais le mal, l'angoisse, la démoralisation, n'ont-ils pas atteint cette bonne nature ? Lorsqu'il a été touché, il avait quatorze ans ; il n'a pas alors réalisé son infériorité ; je m'en réjouissais. Je pensais qu'il s'y habituerait peu à peu.

C'est exactement cela, et c'est le pire, il s'y habitue comme on renonce. Du moins, je le crois.

Qu'en sais-je, en vérité ? Un père n'est-il pas le plus mauvais astronome pour observer une galaxie que toutes les forces de similitude écartent de la sienne ?

Mon petit, mon petit, que faire pour toi ?

14 janvier.

Je viens d'avoir avec Gildas une scène bien pénible.

C'est dimanche. Après les trombes d'eau de ces jours derniers, temps délicieux, doux, avec un soleil printanier sur une mer de jade.

Gisèle et les autres enfants étaient allés au Manoir. Gildas n'avait pas voulu les accompagner, et nous n'avions pas insisté : les jeux de la « bande » sont tout de mouvement, il ne peut y participer ; ses oncle et tante l'ennuient ; il préférerait lire, disait-il.

Pour moi, je suis allé faire un tour à cheval ; j'ai sauté des murets ; j'étais jeune, fort.

Vanné et bienheureux, je remets mon cheval à l'écurie, je le bouchonne. Puis, de ce pas lourd des cavaliers à terre, plein d'un étrange confort, je reviens vers la maison, en traversant une grange.

Allongée dans le foin, dans la pénombre, j'aperçois une forme ; à l'appareil d'une des jambes, je reconnais Gildas.

— Hello, mon vieux ! (Je suis plein de joie, de vent, ma voix résonne.) Tu te reposes ?

Un grognement me répond. Mais, à côté de Gildas, une autre forme se dresse à demi, couvrant son visage de ses bras. Elisa !

Dérouté, je fais encore quelques pas ; puis je sors de la grange, vais vers mon bureau.

La scène du père découvrant le garçon de dix-sept ans avec la boniche de vingt est des plus classiques ; la réplique ne l'est pas moins.

Mais ici ? Cet infirme, et ce malheureux être, à demi aveugle, repoussant ?

Mon cœur battait à rompre.

L'amour. Je savais bien que le jour viendrait où se poserait pour mon pauvre gars la question de l'amour. J'espérais pouvoir attendre encore plusieurs années.

De ce côté, il est normal, bien sûr. Il regarde les filles. Il ne peut pas leur sourire, elles ne répondraient pas. Son drame est celui de la fille laide, qui aime, mais dont on rit. J'ai toujours pensé que ce drame-là était l'un des plus douloureux.

Dans le cas de Gildas, les filles ne rient pas ; elles ne le regardent même pas. Etre infirme n'est pas un crime, une

tare ? Mais si. C'est même le pire crime, la pire tare, aux yeux d'une gamine.

Je savais que mon Gildas allait souffrir de tout cela ; mais en esprit seulement, pensais-je, pendant encore longtemps. C'était une des raisons pour lesquelles il aurait fallu qu'il travaille, qu'il se passionne. Le « vert paradis des amours enfantines » lui était clos — mais aussi le triste hôpital de leurs désillusions.

Et voici que les sens entraînent en jeu. Oh ! peut-être encore rien de vraiment viril. Peut-être un simple attrait féminin, un plaisir instinctif de présence.

Le début. Qui mène au baiser, qui...

Ah ! Mon petit ! Un premier baiser sur cette bouche-là ! Horreur !

Il me fallait absolument agir, absolument ; écarter cette laideur. J'étais bouleversé.

J'entendis le tap-tadap des béquilles et des semelles de fer de Gildas.

J'aurais peut-être dû rester à ma table. Je me suis levé, j'ai ouvert la porte de la salle à manger. C'est lui qui a attaqué :

— Alors, on m'espionne, maintenant !

Que dire ? Je n'allais tout de même pas me défendre ?

— Viens un peu chez moi, mon petit.

— Non !

Que faire, encore ? Un gosse normal, l'attraper, lui donner des taloches. Avec lui ? Impossible d'user de ma force tellement plus grande. Même lui barrer le chemin serait en abuser. Simplement le suivre le serait encore.

— Gildas, je te prie de venir ici.

Le garçon s'arrête. Il est difforme, avec son tronc et ses bras presque adultes, mais ses jambes maigres d'enfant, sur lesquelles flotte un pantalon tout bouchonné. Ses vêtements sont pleins de foin. Un infirme ne peut même pas mentir.

— Mon petit ! Tu sais que je ne me mêle jamais de tes affaires. Mais je suis ici pour t'aider.

Il grogne quelque chose comme :

— Gardez votre guimauve.

Je n'entends pas, je continue :

— Tu vaux mieux que cela, mon petit.

— Mieux que cela ! Mieux que cela ! (Il hurle.) Je ne vaux même pas cela. Et elle en vaut une autre, celle que vous avez brûlée.

Oh !

Mais je connais la colère. Comme toute folie, il faut l'ignorer.

— Ecoute-moi, mon petit (je parle sec, il se tait) ; tu ne voudrais tout de même pas m'obliger à la renvoyer ? Si nous l'avons prise à demeure ici, c'est parce que ses parents la traitaient mal, tu le sais ? Elle n'avait pas même un lit. Veux-tu m'obliger...

— A l'abandonner ? Vous en êtes bien capable.

— Assez, Gildas ! Non ; à ne la faire venir ici que quand tu n'y seras pas ?

Il a assujetti ses béquilles, il est reparti vers sa chambre.

Il reniflait. Pleurait-il cette malheureuse, ce monstre, ou son humiliation, ou simplement par colère ?

Je suis allé voir la fille. Elle dit que c'est Gildas qui l'a menée là ; qu'il ne l'a pas touchée ; seulement « un peu les bras ». Elle s'est mise à sangloter. C'était horrible, des larmes sur tous ces orifices béants. J'ai été un peu lâche, j'ai continué à parler en détournant les yeux. Je l'ai rassurée. C'est une fille intelligente, sa laideur le fait trop oublier, et aussi sa pauvre voix aigre. Elle a parlé très noblement. Elle promet de ne plus jamais, jamais, laisser Gildas l'approcher. D'ailleurs, elle voudrait entrer comme lingère, ou quelque chose de ce genre, à l'hospice de Quimperlé, où l'une de ses tantes est religieuse. Je vais arranger cela.

Je suis retourné trouver Gildas. Il ne « répondait » plus. Je lui ai tenu le même langage que s'il était normal. Que nous avons tous été comme ça. Mais qu'il ne fallait pas « mélanger les torchons avec les serviettes ». J'avais honte de cette expression de sous-off ; il en a paru frappé. Il a fait : « bien », comme s'il comprenait.

J'ai essayé d'embrayer sur ses études, ses camarades. Il finit par répondre quelques mots, au sujet d'Alain, son grand copain. Celui-ci — qui était dans une école d'Hydro, mais venait souvent le dimanche, et aux petites vacances — a embarqué à bord d'un cargo. Gildas est seul. Peines de cœur normales. Je l'ai laissé, lisant, ou faisant semblant de lire.

Ce qu'il y a de grave, dans tout cela, c'est la laideur.
Comment l'en préserver ?
Et puis, la laideur et les sens, ça fait le vice.

5 février.

Brume froide.

C'est le temps même de la songerie.

Les enfants sont à leurs collègues. Les bulletins de Luc et de Marie les dépeignent parfaitement : Luc a 20 d'application, 20 de discipline, 18 de leçons, 16 de devoirs (sauf en dissertation) ; il est second, ou troisième, en tout (sauf en français) ; jamais premier, qu'en excellence. Il doit y avoir un mimétisme des bulletins, car le sien lui ressemble, évoque sa brave bouille massive ; des colonnes de notes bien carrées, auxquelles il ne manque pas une dent, toutes de deux chiffres ; des appréciations de même longueur, de même style, portant la même approbation sans enthousiasme, avec des a et des o, des nasales : « consciencieux, travailleur, bon camarade ».

Ceux de Marie ! Ah, ceux de Marie ! La haute fantaisie ; des sautes du sommet de la gamme jusqu'au bas, pour la même matière, d'une semaine à l'autre. Des appréciations pleines d'i et d'é : « dissipée, irrégulière ; esprit vif, mais légèreté ». Ils pourraient ajouter : « ficelle », car ça, elle l'est ! Charmante, d'ailleurs. Elle devient jolie, la bougresse, malgré son nez en patate, ses traits gonflés et sa graisse de couvent. Quinze ans ! Une jeune fille, bientôt. Deux

arts : la musique et le rire. J'ai une vraie joie de l'entendre pratiquer le second. Mais sa mère en est horripilée, elle appelle cela ricaner. Elle est un peu jalouse. Voyez-vous ça ! Au demeurant, dans deux ou trois ans elles seront copines.

Ghislain, lui aussi, va en classe. Pas d'intérêt. C'est un bon gosse. On lui farcit la tête de choses idiotes. Drame, l'autre jour, parce qu'il ne savait pas le nom du premier roi de la troisième dynastie des Perses (à huit ans) et que, avec un à-propos qui fait honneur à son bon sens et à sa sincérité plus qu'à l'éducation familiale, il a répondu « je m'en fous ! ». C'est assez mon avis. Je n'ose pas enlever ce petit du collège ; là seulement il trouve des camarades. Mais j'ai des remords. C'est une lâcheté collective des parents, de tolérer ce bourrage. On nous répond « ils en oublient les trois quarts ». Mettons les neuf dixièmes, et c'est fort heureux. Ne vaudrait-il pas mieux leur enseigner très peu de choses, mais en exigeant la connaissance approfondie ?

« Il n'y a rien à faire, c'est l'Etat. » Il y a donc à faire : se libérer de l'Etat, le découronner.

Allons bon ! Si ce cahier devient un factum politique...

Gildas n'a plus que de mauvaises notes. Il ne travaille pas. Cet enfant est désespéré.

Je notais l'autre jour que l'une de mes données était de me passer de l'espoir. C'est tout différent. Pour moi, c'est un aboutissement extrême, une domination de cet espoir.

Lui, c'est l'inverse ; c'est l'espoir qui le domine, et auquel il ne peut atteindre. Il ne comprend pas qu'au lieu de regarder ce qu'ont les autres, il faut utiliser ce que l'on a. Son âge l'en empêche.

Il regrette l'action, et l'amour.

A son âge... A son âge, je faisais des math, je me moquais bien de l'amour ; en fait d'action, j'allais de ma table au tableau noir, le dimanche je travaillais dans ma chambre, et j'aurais été incapable, en sortant du restaurant, de dire ce que j'avais mangé.

Oui, mais l'action, l'amour, je les tenais en réserve. Je les savais possibles. Lui se les croit interdits.

Et moi, les ayant, j'y renonce, ou je les limite ! Oh ! bien sûr, j'aime Gisèle ; mais, en fait, plus pour elle que pour moi, ou plus encore pour l'être binaire que nous formons. La hantise de l'amour n'est pas véritable ; elle n'est que l'effet de cet énorme montage de presse, qui nous en rebat les oreilles comme une publicité. Notre cher amour-alliance lui, est réel, et c'est une grande force. Mais on peut vivre sans lui. D'ailleurs, rien ne dit que Gildas doive y renoncer ; pas plus qu'à l'action, de son cerveau.

Mon bonheur, à moi, son malheur à lui, ont la même cause : la limitation. Pour moi, choisie ; pour lui imposée. Comment l'amener à la choisir ?

Le rêve de tous les pères : donner leur expérience à leur fils. Rêve vain ; il faut à chacun parcourir lui-même sa vie.

Il faudrait qu'il vive la sienne à l'envers ; qu'il parte de ma sagesse pour découvrir qu'elle ne diminue rien, bien

au contraire — et qu'on peut, si l'on veut, en tirer de la puissance, et tout ce qu'on désire dans l'adolescence.

8 avril 1930.

Voilà longtemps que je n'ai écrit ici.

Le printemps perce entre les ondées. De grandes pannes de nuages opalins passent sur la mer. La lande est en fleur, sa violente odeur emplit mon bureau.

Nous venons de passer les semaines de Pâques.

Je suis allé aux offices, pour ne scandaliser personne, notamment les enfants. Il faut les élever selon la coutume de leur pays ; ensuite ils choisiront.

Je regardais Gildas. Il est à l'église comme ailleurs, muré. Croit-il, ne croit-il pas ?

Dans son cas, les « secours de la religion » ne lui seraient-ils pas précieux ?

Il m'est difficile d'écrire cela. Cela me semble une lâcheté.

Avoir une âme immortelle ? Prétention démesurée à mon sens. Néant avant la vie, il ne me gêne pas, mais pas du tout, d'être néant après la vie. Ce qui ne m'interdit nullement d'essayer de m'équiper un séjour convenable entre les deux. N'être que locataire d'un appartement n'empêche pas de l'installer, n'incite aucunement à en abuser en brûlant les boiseries, ni à se montrer empoisonnant pour les voisins ; ni à s'affoler à l'idée de la fin du bail.

Rien de triste dans tout cela. Au contraire, douceur de se sentir à sa juste place. L'ambition des croyants ne les désaxe-t-elle pas ?

D'ailleurs, je vais écrire quelque chose que je ne dirais peut-être pas, car cela semblerait énorme ; et qui est pour moi certain, organiquement certain : Dieu n'a pas d'importance.

Oui. Que Dieu soit tel ou tel, et même qu'il existe ou non, ne change rien. Personne ne lui a jamais donné d'autre visage que celui de son idéal. Alors, c'est cet idéal, qui importe. Limité, si je me sens limité.

Mais Gildas ? Croit-il ?

Nous n'en avons jamais parlé. J'aurais trop peur d'influer sur lui, idée qui m'est de plus en plus odieuse. Ce que je pense ne vaut que pour moi, pour « pas plus que moi ».

Croit-il ? Il pratique, comme pratique sa mère, comme on écrase les coquilles d'œufs sur son assiette, par usage.

J'ai l'impression qu'il ne croit pas.

Mais j'ai peur qu'il ne nie avec hostilité, au lieu de ne pas savoir, avec humilité.

Ce serait très grave. Il serait sur le chemin de la haine.

Je ne crois pas au diable dans l'enfer, mais je crois au diable sur la terre : la haine.

Il faut sauver mon petit de la haine, de la conscience amère. Lui fournir le moyen de s'en sauver, lui-même.

Au fait, il y a une bonne raison de vivre, et dont nul ne parle jamais : l'amour paternel.

13 avril.

Belle tempête de printemps. D'énormes masses chaudes de vent sont précipitées contre la colline. Allé jusqu'au

port, où pénètrent les brisants, dangereusement. Un bateau de pêche du Guilvinec (sorti par un temps pareil !) s'est réfugié ici ; prenant les lames droit de l'arrière, il est entré. Fière manœuvre, fiers hommes. Une effrayante bousculade de mer les accompagnait, et la moindre erreur de barre les aurait mis en travers, roulés, jetés sur les roches.

Et puis, brusquement, ils se sont trouvés au calme. Alors ils ont ôté lentement leurs cirés, ont lancé des gaudrioles à une fille qui les regardait du muret de l'usine. Calmes, lents, joyeux.

14 avril.

Mon pays ! Les gens de mon pays !

Ils me traitent de « Parisien ».

Cela m'exaspère ; ils ont raison, pourtant.

Quiconque a vécu en exil, s'est expatrié, est exilé à jamais, même s'il revient.

Dans le Nord, j'étais un Breton. Ici, je suis un « Parisien ». Nulle part je ne serai plus jamais tout à fait chez moi.

C'est ce qui me permet d'aimer notre pays plus qu'eux. Grâce au recul. Ils ne le voient pas, ils sont dedans. Ils ne connaissent pas son âme, ils la constituent. Ils ne se comprennent pas, ils vivent ensemble.

16 avril.

La petite Elisa est partie pour son hospice.

Cela écarte une tentation — combien affreuse — pour Gildas. Mais cela ne résout rien.

Comment faire pour qu'il ne souffre pas — ou plutôt, qu'il prenne sa souffrance « par le bon bout ». Sa vie par le bon bout ? Car la vie la plus déshéritée a un bon bout, et la sienne, en dehors de l'idée qu'il s'en fait, n'est pas parmi les pires.

18 avril.

Relu quelques pages de ce cahier.

Ces pauvres phrases ne sont-elles pas aussi vaines que... que les conversations tenues dans un café ? Dans tous les cafés, dans toutes les pièces de toute une ville ? Dans toutes les villes de tous les pays ? Quelle somme horrible de paroles prononcées à chaque instant, clameur immense de niaiserie qui s'élève de la terre. Ou quelle affreuse pile de papier, livres, journaux, lettres. Ma « correspondance personnelle » du Nord remplissait trois caisses. J'ai mis tout un jour à la brûler.

Atteindre le silence ?

Gildas a été menacé de renvoi pour « mauvais esprit et insolence ».

Pour qu'on porte un tel « motif » à un infirme, il faut que ce soit grave.

Ici, il est inabordable.

Gisèle, agenouillée sur un prie-Dieu ancien, garni d'une belle tapisserie bleue, prie.

Jadis, elle a mis ce meuble dans sa chambre, parce qu'elle le trouvait beau. Dans son coffre, il y avait un livre d'heures. Elle l'a parcouru. D'instinct, elle a pris pour cela la posture qu'avaient eue, jadis, d'autres propriétaires de ce livre, de ce meuble.

Elle n'aime pas beaucoup les attitudes, pourtant, ni les textes tout faits. D'ailleurs, aujourd'hui, le volume est resté dans sa boîte.

Gisèle songe ; mais elle donne à sa rêverie le tour d'un entretien avec Dieu. Avec son Dieu à elle, qui est un ami, presque un copain. Un Dieu flamand, qui aime les kermesses, même quelque peu dégénérées en beuveries, qui comprend le langage familier, et à l'occasion la plaisanterie.

« Mon Dieu, murmure-t-elle, mon Dieu, ça ne doit pas beaucoup vous intéresser, ce que je vous dis là. Je ne suis pas intéressante, moi. Je ne suis qu'une petite femme, qui essaye d'être une brave femme. Je voudrais que vous me disiez si c'est bien comme ça, si ça va ? Est-ce que je gère bien mon petit monde ?

Vous m'avez donné quatre gosses. Plus celui que je n'ou-

blie pas, moi, qui n'a pas tout à fait eu de nom, qui ne compte pas pour les autres, parce qu'il n'a vécu qu'en moi ; mais il a vécu, je l'ai senti bouger. Est-ce que vraiment il n'est nulle part ? Ou dans ces sales limbes, qui font penser à une clinique ? Non, n'est-ce pas ? Vous et moi, nous savons bien que non.

Les autres... Les autres poussent ; à les voir, je suis un peu effrayée ; ils en font, des bêtises, des mensonges, des petites saletés ; mais ils sont gentils quand même, n'est-ce pas ? Nous avons tous été comme ça. Vous aussi, après tout ? Sans ça on vous aurait montré du doigt dans la rue, ça se serait su. Un enfant vraiment sage ? La Vierge aurait consulté tous les médecins de l'époque !

C'est comme cette histoire de Vierge... enfin, ce n'est pas mon rayon. Mais vous ne trouvez pas que ç'aurait été plus beau, de nous dire qu'elle a été une femme comme les autres, votre maman, tout à fait une femme ?

Il y a quelque chose que je ne comprends pas : vous faites à la fois, de l'union de l'homme et de la femme, une faute, ou tout au moins une saleté, et un sacrement ! Comme disait maman, on croirait qu'il y a « six sacrements et un piège ». On croirait aussi qu'être heureux est un péché. Non, n'est-ce pas, ce n'est pas vous, qui dites cela, ce sont vos... vos agents de publicité ; ils vous en prêtent bien d'autres. Parce qu'enfin, quand je fais ça, quand René fait ça avec moi, je sais parfaitement qu'il n'y a là rien de bas, bien au contraire. C'est bon. Bon, comme de manger pour vivre. Noble... comme de faire sa prière. D'ailleurs, c'est une prière, la plus prière des prières ; celle sans quoi il n'y en aurait pas d'autres.

Vous m'avez donné, mon Dieu, un vrai homme. C'est

lourd, un vrai homme. Pas seulement de son corps, de son grand diable de corps ; mais de toute sa vie ; de son esprit, de sa volonté, qui m'appuient dessus, tout à fait de la même manière. Dans les romans que je lis — j'en lis peut-être un peu trop, mais, ici, n'est-ce pas, cela m'est utile, cela me tient lieu d'escapades — on dit souvent « cet homme écrasait sa femme, elle était étouffée par son mari... » C'est parce qu'elles n'ont pas compris : notre homme c'est... c'est... notre plancher. Plus l'homme est grand, et solide, et affirmé, plus nous nous trouvons haut, et assurées, et nettes. C'est à nous de ne pas lui faire sentir notre poids, pour qu'il ne nous fiche pas par terre. Donnez-moi, mon Dieu, de ne pas le laisser, moi et ma marmaille ; de ne pas vieillir encore ; je tiens le coup assez bien, pour quarante ans, n'est-ce pas, mon Dieu ? Faites que cela dure : il est si jeune, lui, à quarante-trois ans. Et tâchez que je ne lui paraisse pas trop bête ; je le vois parcourir un chemin difficile, permettez que je puisse le suivre ; et, si je n'y parviens pas tout à fait, faites, mon Dieu, que j'en aie l'air !

Mais surtout, ah ! non, n'est-ce pas, ne mettez pas une autre femme sur son chemin ? Ici, il y a peu de chances. Il n'a pas l'air de même y songer. Mais on ne sait jamais. Ne me faites pas ce coup-là.

Je ne le mérite pas, n'est-ce pas ? Je suis sage, il me semble ? Oh ! je ne parle pas de mon corps, c'est hors de question. Un autre que lui, pouah ! Mais les gens ne pensent jamais qu'à ce péché-là. Il y en a six autres grands, plus grands. Enfin, certains, parce que, la gourmandise... Jusqu'à présent je ne crois pas avoir cédé gravement à aucun. Mais on se trompe sur soi-même. Non ? Bien vrai ? Alors, merci, mon Dieu.

Merci, parce que, vous le savez bien, je n'y ai aucun

mérite. Plus aucun mérite, maintenant. Je suis bien, ici, je ne regrette rien, n'ai envie de rien autre.

Mais, vous vous en souvenez peut-être (vous avez tant de choses à penser ; et je suis si étonnée que vous vous occupiez de si petit que moi), ça n'a pas toujours été comme ça. J'ai commencé à faire l'imbécile. C'était juste avant la maladie de Gildas, nous étions ici depuis deux ans. L'hiver était noir, oh ! quel hiver noir. J'ai été prise de cafard. Et, au lieu de me secouer, j'ai entretenu ce cafard. Je me suis dit que j'étais une victime. Qu'on n'avait pas le droit de reléguer une jeune femme dans un pareil bled.

J'ai commencé par devenir grognonne. J'ai fait des scènes, dont j'avais honte moi-même. René était chic, trop chic. Il m'a dit : « Tu es fatiguée ; va donc faire un tour en montagne. » Je lui en ai voulu, parce que, ce dont j'avais envie, c'était de rager, de détruire.

De détruire... Oui, moi, détruire quelque chose dont j'avais senti la beauté, la grandeur ; parce que je haïssais la grandeur, qui était trop grande pour moi.

Je suis allée faire un voyage en Flandres. Mais ça ne m'a pas guérie. Pendant tout le printemps, j'ai été odieuse, et je le savais. René me regardait. A l'été, il m'a dit, avec une affreuse tristesse : « J'ai appris que Cadenette cherchait un Directeur Général pour une aciérie de Longwy ; j'ai envie d'écrire. »

J'ai fait semblant de ne pas voir sa tristesse. J'ai été lâche, j'ai dit à René qu'il se démoralisait parce que ses ouvriers mettaient des inscriptions sur les murs ; mais qu'après tout ils méritaient qu'on les abandonne.

René a écrit. J'ai arrêté la lettre, le temps de réfléchir.

Le lendemain... Le lendemain, mon Dieu, vous avez

frappé Gildas. Est-ce que vraiment c'est à cause de moi, mon Dieu ? Ce serait trop atroce, mon Dieu, trop atroce.

Vous m'avez dit que vous m'aviez pardonné. On ne dirait pas, parce que, vous savez, pour Gildas, ça ne va pas, vous savez, ça ne va pas... »

Gisèle ne murmure plus, ne prie plus, de son étrange prière. Elle pleure.

Elle entend le pas de René. Vivement, elle se redresse, retape sa robe, essuie ses yeux, se précipite mettre un peu de poudre. Pour René ; et aussi pour son Bon Dieu, qui ne doit pas aimer les nez luisants.

— Quelle belle journée, n'est-ce pas ? Il fait même chaud, pour un début de mai.

Gildas, assis dans son fauteuil roulant sous les macrocarpas du jardin, ne répondait pas à son père. Les bras sur les accoudoirs, il restait immobile, le regard vide. Seuls ses doigts tapotaient l'extrémité des planchettes.

René insista, voulant obtenir une réponse, voulant détendre cet être contracté comme un chat captif.

— Tu ne trouves pas, mon camarade ? Tu n'as pas envie que nous allions ensemble jusqu'à la côte ?

— Allez si vous voulez. Allez.

René fut tenté de répondre : je n'ai pas besoin de ta permission. Il se contint.

— Laisse donc ton papa te conduire, Gildas, intercéda Gisèle, qui cousait, assise sur un banc vert. Tu verras, quand tu y seras, ça te fera plaisir de revoir un peu la mer.

Elle faillit ajouter : « Quand j'étais jeune, je ne voulais jamais aller danser ; et, quand j'y étais, je ne voulais plus partir, tant j'étais heureuse. » Elle comprit que ce serait une gaffe ; tout est gaffe, envers un jeune infirme.

René hésitait. Il était choqué, à l'idée de le violenter un peu. Gisèle lui fit signe : va, emmène-le.

René saisit le guidon du fauteuil roulant, le poussa doucement.

Gildas ne cria pas, comme il le faisait souvent : « c'est ça, abusez de ce que je ne peux pas me défendre ». Il haussa les épaules, grogna : « Ce que je dis ou rien », puis se tassa de biais sur le siège.

Le petit Ghislain courut ouvrir la barrière, fit mine de venir.

— Non, Ghislain, reste ici.

L'enfant amorça une scène.

— Va, je te dis, va.

René était agacé ; ce bambin, lui aussi, « gaffait », en le forçant à montrer à Gildas son désir de tête à tête. L'adolescent, René le voyait, avait parfaitement compris ; il se retourna, pour lancer à son père un regard méprisant, puis revint ostensiblement à sa prétendue rêverie. Toute son attitude disait : tu perds ton temps.

*
**

Le fauteuil cahotait dans le mauvais chemin, encore humide de l'hiver. René allait lentement, sans parler. A malin, malin et demi.

Il regardait la lande, les murets aux ombres nettes, la mer immense. A l'horizon, vers l'ouest, près des Iles Glénan à peine perceptibles dans une brume violette, s'étalait une fumée de vapeur. En face s'ouvrait le royal chemin d'or

du soleil, sur l'eau à peine fripée par une petite brise de sud. Quelques mouettes virevoltaient, piquaient leurs cris sur le roulement assourdi, paisible mais toujours affirmé, de la mer brisant sur les roches.

René savait que cette beauté là pénétrait malgré lui l'adolescent. Peut-être un cœur criminel lui-même en eut-il été troublé. Gildas devait s'en trouver assoupli.

Tout au bord de la falaise, au-dessus d'une roche puissante, elle aussi paisible et sûre d'elle, près de laquelle l'eau abritée était transparente et légère, René s'arrêta. C'était presque le lieu où, voilà six ans, il avait « repris sa vie ».

René s'allongea sur l'herbe rase, tout auprès du véhicule.

De la gauche venait un bruit de camion ; c'était celui du mareyage. On apercevait la cheminée de l'usine, sans fumée.

Un dop-dop-dop de moteur s'enfla un peu dans le vent ; une chaloupe sortait, prenait le large. Elle hissa sa voilure, fit route au plus près vers l'ouest, traversa bientôt, noire avec sa voile arquée, le sillon du soleil. Comme elle trouvait assez de brise, elle stoppa son moteur. Elle sembla glisser, sans un cahot, sur le pré bleu semé par places de fleurs blanches.

— C'est beau, n'est-ce pas ?

— Oui.

Le mot était bref, mais la voix sans hargne.

René aurait voulu rester ainsi. Il détestait le « moyen » employé, l'usage détourné, et prémédité, des circonstances. Il fallait parler, pourtant, essayer de crever enfin l'abcès.

— Je suis content, d'être un peu avec toi ; je ne te vois jamais.

— Ça ne doit pas vous manquer beaucoup...

Le ton était redevenu agressif. René ne voulait pas se laisser blesser ; seul lui importait que le poisson mordit, et il mordait.

— Certes si. Tu sais, aimer bien quelqu'un c'est avoir envie d'être avec lui.

— Aimer ? Vous n'aimez que vous !

Diable !

— Je n'aime que moi, mon petit ? A quoi vois-tu cela ?

Haussement d'épaules.

— Sérieusement, réponds, dis-moi. Je crois aimer ta maman, pourtant.

Nouveau haussement d'épaules ; grognement :

— Pas la même chose ; elle fait partie de vous.

— C'est un bien beau compliment que tu nous décernes là...

— Non, vous l'écrasez. Vous nous écrasez tous.

— Par exemple ! Ne vois-tu pas, au contraire, que je fais tout pour te laisser libre, en toutes choses, le plus possible ?

— Parce que je ne vous intéresse pas. Ce qui vous intéresse, c'est votre usine, votre bénéfice, ou bien vos promenades, votre cheval...

— Mon bonhomme, voyons...

— Ah non, ah non, pas vos mots mielleux, non, non, non ! Je veux rentrer, je veux.

Il criait, convulsé.

René se leva, le prit par les deux avant-bras, le radossa. Le garçon ouvrit la bouche comme pour mordre, puis se laissa aller, une larme de défaite au coin des yeux, mais

dardant le regard furieux d'un chat qu'on tient par les pattes.

— Vous voyez, que vous êtes une brute, que je suis à votre merci !

En un éclair, René comprit beaucoup de choses. Comme ceci ressemblait à une scène de ménage ! Il s'écarta un peu du fauteuil, et, faisant passer dans sa voix toute son énergie :

— Ah non, Gildas. Cette fois c'est trop, il faut que nous parlions. Comme deux hommes.

Le garçon lui fit « phh » au visage.

— Fais le bébé si tu veux, tu m'entendras. N'es-tu pas capable de parler, même avec ton ennemi, à supposer que je le sois ?

Visage muré, mais moins agressif.

René s'assit.

— Ecoute, mon vieux, il faut savoir ce que tu dis. Tu m'accuses à la fois de t'écraser, et de ne pas m'intéresser à toi. Choisis, au moins.

— Oui, vous ne vous intéressez pas à moi. Et c'est naturel, c'est tout naturel. Je suis un infirme, n'est-ce pas, je ne peux servir à rien. Je suis bon à abandonner, à laisser là, assis. Vous, vous êtes fort, vous, vous êtes en bonne santé, vous, vous allez où vous voulez, vous faites du cheval ; moi...

— Tu es jaloux, Gildas ?

L'enfant, dérouté, ne répondit pas.

— Tu te trompes complètement, Gildas, à mon égard. D'un côté, je ne cesse de penser à toi. De l'autre...

— De l'autre ?

— Non, tout à l'heure. Parlons de toi, d'abord. Je suis horriblement inquiet de toi.

— Inquiet, pourquoi ? Qu'est-ce que ça peut vous faire, je suis infirme.

— Et alors ?

— Ça ne vous suffit pas ?

— Idiot ! Je dis : et alors ? Est-ce que ça fait quelque chose, que tes jambes ne marchent pas ? Est-ce avec tes jambes, que tu es un homme, avec tes jambes que tu penses, que tu comprends, que tu peux créer comme les autres, mieux que les autres, peut-être ? Tu n'es pas inférieur aux autres, Gildas, pas du tout.

— Oh, si.

— Nullement. Ecoute-moi. A ton âge, j'avais mes jambes ; je ne m'en servais pas, je faisais des math !

Gildas daigna sourire.

— Oui, j'étais la bête à concours. Je voulais être ingénieur... parce que je ne savais pas ce que c'était. J'aurais aussi bien voulu être un savant de laboratoire, comme tu pourrais être, toi qui es plus intelligent que moi...

Pause ; expression étonnée de Gildas.

— Oui, tu es plus intelligent que moi ; et tu as la même puissance de travail. Tu ne fais plus rien, depuis quelques mois ; mais si tu veux, en quelques semaines, tu rattraperas, tu passeras ton bac brillamment.

— Par pitié !

— Par pitié ? Crois-tu qu'on vous voie, à l'écrit ? Et puis qu'est-ce qui t'empêche d'être si brillant à l'oral qu'on n'ait pas besoin de penser à la pitié ?

« Tu crois que c'est sans intérêt, d'être un savant ? Non,

tout de même ? Tu as une remarquable faculté d'assimilation, et l'esprit plus ouvert, plus curieux, que je ne l'ai jamais eu. Tu es plus mûr, au même âge. Ça sert aussi à quelque chose, le malheur. Tu es plus homme...

— Plus homme !

— Je sais ce que tu penses. Mon chéri, ça, c'est inepte. D'abord, je t'assure que, si tu es un type remarquable, tu trouveras une femme, et sans qu'il entre la moindre pitié là-dedans. Et puis, mon vieux, il y a un tas de garçons qui... qui ont leurs jambes, et qui ne s'occupent pas des petites filles. Laisse ça tranquille, ça n'a pas cette importance-là. Pense aux jeunes prêtres. Tu vas me répondre que ce n'est pas pareil, qu'ils la choisissent, l'abstinence. Hum ; tu sais, leur choix dure quelques mois, l'application toujours. Une fois qu'ils ont la soutane, qu'ils ne peuvent plus l'ôter, c'est bien tout pareil. Et puis... La vie n'est pas le cinéma. Les femmes, très souvent, très, sont séduites par la force d'expression du visage, par l'intelligence, par l'énergie morale, plus que par une belle prestance. Et l'avantage est qu'on réussit ainsi auprès des meilleures, au lieu de récolter les moins bonnes. Il n'y a pas plus malheureux avec les femmes que les beaux garçons.

« Tu trouveras peut-être moins vite qu'un autre ; tant mieux. Un mariage à vingt ans est une catastrophe ; un collage, presque autant ; une aventure, des aventures, font souvent rater une carrière, une vie.

« Et puis laisse donc ces histoires-là. Travaille. A ton âge, j'aimais, je n'aimais que travailler.

— Oh, vous...

— Quoi « oh, moi » ?

Silence.

— Dis. Dis ce que tu veux dire. Tu n'as plus dix ans, pour avoir ainsi peur de moi.

— Vous ? Vous êtes un égoïste.

René réfléchit.

— Tu sais... je ne crois pas beaucoup aux étiquettes. Que signifie celle-ci ? Et que sais-tu de moi ?

— Mais, tout !

— Oh non ! Rien. Sais-tu seulement pourquoi je suis venu m'installer ici ?

« Tu te rappelles, le Nord ? Oui, très bien. Sais-tu quel poste j'avais là-haut ? Un très, très grand poste. Et j'étais en passe d'en obtenir un beaucoup plus grand encore. Je n'avais même pas à demander, je n'avais qu'à laisser faire. J'ai refusé. Sans aucune raison apparente.

« Pourquoi ?

« Je vais essayer de t'expliquer.

« D'abord (des raisons, il y en a toujours beaucoup), parce que ce pays était laid. Etonnant pour un métallurgiste, de songer à ça ? Oui. J'y ai songé. Parce qu'il est grave de vivre dans un endroit laid. Quelqu'un a dit qu'un paysage était un état d'âme. Je ne voulais pas de l'état d'âme que créent la ferraille, l'amas d'usines ; l'amas d'usines, c'est-à-dire l'idéal matériel concrétisé, représenté ; je ne voulais pas de l'état d'âme que l'on trouve sans ciel, sans arbres, sans prés, sans horizons, sans mer, sans beauté d'aucune sorte, dans la poussière du charbon et les vapeurs puantes.

« Tu en gardes un assez bon souvenir, parce que ce souvenir est lié à ton enfance. C'était affreux. Je ne voulais de cela, ni pour moi, ni pour vous. La seule chose que des enfants ne puissent refuser de leurs parents, c'est le pays où ceux-ci les font vivre. Regarde ce que tu as devant toi. Cette mer, cette côte. C'était cela, que je voulais vous donner.

« Et puis... Et puis, ce que *représentait* ce paysage du Nord, ça existait en vrai. C'était l'appétit de puissance, de puissance matérielle. De cela, pour moi, en effet, égoïstement, je n'ai pas voulu. Parce qu'il vaut mieux être pauvre, ou moins riche, affronter la difficulté, être dans l'insécurité, que se sentir vil, définitivement vil.

— C'est vil, d'être ingénieur ?

— Certes non. Ce qui allait être vil, c'était mon acceptation d'une civilisation où seul importe le résultat matériel. Alors que ce sont les moyens, qui importent. Du moins, un équilibre entre les deux.

« En venant ici, je renonçais à tout un système d'appuis qui m'était matériellement favorable.

— Pourquoi, alors ?

— Parce que j'avais compris ce que je pourrais construire, à la place.

— Pour construire une usine, ici au lieu de là-bas ?

— Mais non. Pas du tout. J'ai repris l'usine, ici, je l'ai équipée, parce qu'il fallait vivre, vous faire vivre. Et puis pour faire renaître ce port, lui redonner l'activité, faire vivre les gens d'ici...

— Qui vous détestent !

— Je sais. Ta petite méchanceté ne m'apprend rien. Mais qu'est-ce que cela fait ? Je n'ai pas agi pour qu'ils m'aient, mais pour leur donner un moyen de vivre mieux, et librement.

— En les ébouillantant.

— Ah non, Gildas. Laisse cette histoire absurde. Ce n'est pas digne de toi. Un accident du travail n'est pas toujours évitable. Tu sais très bien ce qu'il en est. Et même s'il l'avait été, personne ne peut se vanter de n'avoir jamais été négligent.

« Donc, j'ai remis l'usine en route, pour vivre et faire vivre. Et puis, cela acquis, je suis parti à la recherche de mon âme ; et je l'ai trouvée.

Gildas prenait un sourire fichard :

— Vous parlez comme un prédicateur ! Vous allez, vous aussi, me dire « d'offrir ma croix au Bon Dieu » ?

— Mon cher Gildas, tu as un grand malheur : que ton état m'empêche de te ficher quelques paires de claques. On peut abuser de sa force, mais on peut aussi abuser de sa faiblesse. C'est encore plus lâche.

« Je parle comme un prédicateur ? D'abord, il n'y a pas de honte ; je crois qu'il en est de fort remarquables, plus intéressants qu'un quelconque morveux, même infirme de ses jambes. Ensuite, c'est assez drôle, car je ne suis pas croyant. (En un éclair, René pensa : « Est-ce toujours sûr ? » Ce n'était pas le moment de le rechercher).

Gildas, de stupeur, ouvrit la bouche.

— Vous ? (Le ton disait clairement : vous non plus ?)

— Non. Et ça ne m'empêche pas de faire exactement comme si je croyais. Et de dire : ta croyance ou ta pensée sont à toi, je n'ai rien à y voir. Mais cela te montre simplement qu'on peut ignorer beaucoup de choses, de ceux avec qui l'on vit.

« Maintenant, Gildas — tiens, regarde donc la *Reine des flots* qui sort ; elle a une voile neuve ; et qui ne fargue pas très bien — maintenant, Gildas, c'est de toi, qu'il s'agit.

« Tout ce que j'ai pu te dire de moi, ça te semble n'avoir pas d'intérêt, puisqu'il s'agit de moi, et non de toi. C'est parfaitement naturel.

« Et pourtant tu te trompes. Toi, aujourd'hui, à dix-sept ans, et moi, aujourd'hui, à quarante-trois ans, nous sommes dans une limitation analogue. Seulement, pour moi, elle a été volontaire, ce qui n'est pas si facile. Pour toi, elle est involontaire, imposée, tu la considères comme injuste, ce qui est douloureux, ce qui te détruit. Tantôt tu te révoltes, tantôt tu te juges vaincu et tu t'abandonnes. Mais qu'est-ce qui t'empêche de faire comme si elle était volontaire ? De l'accepter, comme un bon tour que tu jouerais à ton ennemi, le destin, en le privant de sa victoire, qui est ton anéantissement ? De penser que le « juste » ou l' « injuste » n'ont aucune importance, que tu peux utiliser ton terrain tel qu'il est ?

« Est-ce que tu comprends ?

René s'attendait à un silence, ou à un sarcasme : « Vous parlez bien ! C'est facile de parler ». D'ailleurs, il pensait que son discours devait dépasser de beaucoup la compréhension d'un garçon de cet âge.

— Oui. Peut-être. (La voix était à peine perceptible, et un peu rauque.)

René, surpris, regardait le garçon. Était-ce possible ? La cuirasse était-elle percée ? Quelle part, de ces propos, avait porté ? Quoi donc avait pu retourner cette petite bête braquée d'il y avait quelques instants ? Il est vrai que cet âge est coutumier des volte-face, comme la petite enfance des giboulées.

Gildas se taisait, réfléchissait. Il releva la tête, les yeux tout humides.

— Je crois que je comprends. J'avais un peu pensé cela, tout seul, mais je ne pouvais pas... tout seul.

René tâtonnait :

— Nous en avons déjà parlé. J'avais essayé...

Gildas ne répondait plus.

René songeait : les jeunes gens sont tellement gavés de mots, qu'ils ne conçoivent même plus que ces mots puissent porter un sens les concernant. Et puis, ce que je lui disais ne comptait pas, je faisais partie pour lui d'un système qu'il rejetait en bloc.

— Papa... C'est vrai, qu'on n'est vaincu que quand on le veut bien ?

— Exactement, mon chéri ; si tu penses cela, tu es sauvé.

Gildas fixait la mer, le visage tendu.

Soudain, ses traits se gonflèrent, des larmes jaillirent ; il cacha son visage dans ses paumes.

René, à genoux près de la chaise, prit entre ses mains ce pauvre visage, le baisa à la tempe. Il était bouleversé.

L'adolescent s'abandonnait.

— Papa, je vous demande pardon.

— Mais non, mon petit, mais non.

— Si. Je n'avais pas compris du tout, pour vous. J'étais très en colère, contre vous. Je pensais que vous aviez gâché votre vie, vous qui pouviez la vivre pleine. Je pensais — ne vous froissez pas, papa — que vous vous étiez enveloppé dans un coton confortable, par égoïsme, par... lâcheté. Vous qui pouviez, n'est-ce pas, vous qui pouviez.

René écoutait, stupéfié. Un père ne pense jamais que ses enfants le jugent. Et si René ne le concevait pas, c'était aussi par humilité désabusée, parce qu'il ne croyait tenir aucune place réelle — en dehors du nourricier qui va de soi, et du père fouettard de l'enfance — dans l'esprit de Gildas. Qu'un enfant compose avec vous, ce lui est nécessaire ; qu'il vous écoute, oui, parfois ; mais qu'il pense à vous ?

— Tu penses souvent à moi, mon petit ?

— Papa, papa ! (Le ton était de reproche). Vous ne savez pas que je pense tout le temps à vous ? Que vous êtes ce que je voudrais être ? Il y a un an, que j'ai compris ça, et que je ne serais jamais comme vous.

Il se tut un instant, reprima un sanglot, puis, tendu d'un effort qui rendait noble son visage tourmenté :

— Papa. Être beau comme vous, fort, allant, comme vous êtes. Quand vous passez, c'est, c'est tout qui passe. Vous êtes jeune, papa, c'est vous qui êtes jeune. Vous qui devriez être vieux, vous êtes jeune, toujours jeune, comme si c'était... votre nature ; et moi, moi qui ai dix-sept ans,

c'est moi qui suis vieux ; comme un pauvre vieux dans un fauteuil.

René pensait : quel mélange de jalousie cruelle et d'amour ; n'est-ce pas l'une des plus belles formes d'amour, que d'être jaloux de son père ?

— Mon petit ! Tu me fais une scène d'amour, ma parole !

Gildas eut un petit rire, entre ses larmes.

— C'est ça, l'amour, reprit René. Quand on aime une femme, on veut être comme elle. On ne peut pas, alors on veut la « posséder », la mettre en soi. On ne peut pas non plus, jamais, alors on souffre. Jusqu'au jour où l'on comprend qu'en l'aimant encore plus, on l'aimera d'être elle-même, différente, dehors, mais tournée vers vous, aimant elle aussi qu'on soit différent, tourné vers elle. Est-ce que tu comprends ?

— Je ne sais pas. Mais ça me fait du bien, que vous parliez.

— Mon ami !

Il ne fallait pas s'attendrir, il fallait faire œuvre d'homme, tourner en puissance de vie cette émotion :

— Ça te fait du bien que je te parle ? Je te parlerai encore. Nous parlerons de toi. Et, puis, après, tu verras, tu n'en auras plus besoin ; il te suffira que je sois là. Et puis, après encore, ça n'aura plus aucune importance, tu vivras ta vie sans penser à moi, parce que je suis ton papa et non pas ta bonne amie. Tu auras une bonne amie, je te le promets (femme, ou art, ou passion ? Ne pas encore lui dire que c'est la même chose) ; je te le promets. Oui, oui. Et alors, si je

vis encore, tu sauras simplement, sans y penser sans doute, que je suis là, prêt à t'aider.

« Parle-moi de toi, Gildas.

— Oh, je n'ai rien à dire.

René sent qu'il ne faut pas s'appesantir. Sa peine ? Elle est dite. Ses espoirs ? Ils vont seulement commencer à naître. Il attendait. Piquant comme châtaigne, l'animal ! La châtaigne, justement, attend de s'ouvrir. C'est un grand enfant, il faut le ramener à l'enfance. Il faut suspendre cette vieillesse qu'il a sentie en lui, et qui ne sera féconde qu'un peu plus tard.

— Dis donc, Gildas ? J'ai pensé une chose. Tu n'aimerais pas avoir un petit bateau ?

— Un bateau, moi ? (Quel triomphe dans la voix, dans les yeux ; puis, aussitôt, quel désespoir). Comment voulez-vous que je me serve d'un bateau ?

— Tes jambes ? C'est un des rares sports pour lesquels on peut s'en passer. Tout seul, non, mais avec un copain. Est-ce que tu t'entends bien avec Luc ?

— Pas toujours. Mais c'est ma faute. Il est toujours gentil, trop gentil ; c'est moi qui suis m-méchant. Je suis m-méchant, papa.

Larmes naissantes, torsion de la bouche.

— Fini, ça ! Un capitaine ne pleure pas ! Tu emmèneras Luc ; ou bien un mousse, du port.

— Quel bateau, papa ?

— Ben... par exemple, un petit misainier ; un dix-huit

pieds ; tiens, dans le fond du port, as-tu remarqué celui qui est peint en vert clair, et qui ne sort jamais ? *Araok*, je crois. « En avant », c'est le nom qu'il faut, n'eo ket gwir ?

— Papa... Je l'avais vu... et je... et je...

Cette fois, le déluge ne peut être contenu.

— Tu en avais envie ?

— Comment devinez-vous ?

Tout en bavardant, René, poussant le fauteuil, a repris le chemin de la maison. René parle des bateaux, du bonheur que tous ceux qui vont en mer disent y trouver.

Gildas ne l'écoute plus.

Comme on atteint la barrière, il lui coupe la parole :

— Papa ? Pratiquement, tout de suite, comment faut-il faire pour reprendre ma vie par le bon bout ?

(O fils ! La formule même de son père.)

— Travailler, mon vieux ; passer ton bac.

*
**

Laissant l'infirmier se faire servir à goûter, René entre dans son bureau.

Il prend son cahier. Il voudrait noter, analyser cette journée.

Il éclate de rire, jette le cahier.

Les joies d'amour, le couronnement d'une réussite, ça n'a pas besoin de mots.

Ça se savoure, simplement.

A quarante ans, sauver son fils, plus que tout, cela vaut de vivre. Et de foutre en l'air tous les laïus. Même de croire en tout ce qu'on voudra.

*
**

Gisèle voit que Gildas a pleuré. Elle souffre une seconde d'angoisse, en voyant René s'écarter ; mais non, il est radieux.

Alors elle sourit, sans poser de question. Tout à l'heure, René lui racontera tout. Mais elle peut attendre, elle sait.

Le soir, elle ira aider Gildas à se coucher ; il ne la repoussera plus, comme tous ces temps derniers ; il lui nouera ses bras autour du cou. Comme un tout-petit.

— Oui, sûr, il fait chaud ; c'est juillet, aussi. Mais, tu parles breton, maintenant, Gweltaz (1) ?

La vieille Gaït, de surprise, est restée battoir en l'air. Elle a parlé breton, bien entendu, et c'est en breton (ou alors un miracle fait-il qu'elle entende le français ?) que Gildas répond, avec des hésitations, des fautes que la vieille ne veut pas remarquer ; elle s'applique à le comprendre, s'applique, et son cœur redresse les tournures vicieuses, les mutations erronées.

— Pas trop bien, je crois, grand'mère. J'essaye un peu, quoi.

— Un garçon savant comme vous, gagnant à l'examen, pour lui ce n'est pas difficile.

— Oh si ; mais c'était trop bête...

— Bête ? Non, tout de même !

— Je voulais pouvoir parler un peu avec toi.

— C'est vrai, ça, Gweltaz ? La vieille pose son battoir,

(1) Gildas, en breton.

s'assoit sur la margelle de son douet de ciment, qu' « Aotrou Reun » lui a fait faire, pour qu'elle n'ait pas à se baisser.

— Ah, tu sais, j'ai compris beaucoup de choses. Il y a des choses, ici, qu'on ne peut comprendre qu'en breton.

— Pas possible !

— Ya, gwir eo.

Un silence.

— Alors, Gweltaz, mon garçon, comment est l'univers avec toi ? Je ne te connais pas, dame, jamais tu ne m'as parlé. Tu ressembles à ton papa.

— Ah oui ? Sans jambes.

— Oh ! Les jambes ne font pas la tête.

— Papa n'avait pas mauvaise tête comme moi.

— Si dame ! Oh, gast, si. Et c'est un bon, maintenant, tu sais, ton papa. Il a eu du chagrin avec toi.

— Il t'a dit ?

— Dit un petit peu. Et moi j'ai compris beaucoup. Pour parler, moi je suis bête. Dans ma tête, je comprends.

— Tu n'as jamais eu d'enfant, Gaït ? (Gildas a cru dire cela ; il a dit : il n'y a jamais eu d'enfants auprès de toi ?)

— Si 'vat. Ton père, ton oncle. Et vous autres.

« Le chagrin est encore avec toi, Gweltaz ?

— Le chagrin n'est plus avec moi, Gaït. Oh, je ne sais pas expliquer en breton, Gaït.

— Pourquoi expliquer, Gweltaz ? Peut-être tu retrouveras tes jambes. Non ? Monsieur le Médecin dit non ? Est-ce qu'ils savent ? Et si tu ne les retrouves pas, tu peux faire avec comme tu es. Moi, je ne retrouverai plus la

jeunesse, et je bats mon linge, pourtant. Sans chagrin. Sans fatigue, je ne dis pas. J'ai connu un comme toi, le fils Cariou. Ton père l'a connu. Il bâtissait des bateaux. Avec des ouvriers, dame. Lui avec le crayon, sur le papier. Il n'y avait pas aucun comme lui, qu'ils disaient, les marins. Tiens, *Steredenn Arvor*, le bateau à Prigent, avec lui il a été fait.

— Grand'mère, j'ai bien fait d'apprendre le breton. Tu as dit juste. Je construirai des bateaux, grand'mère. Le premier s'appellera Gaït.

— Ma Doué ! Des Gaït plus jeunes il y aura alors !

— Et quand on enverra les bateaux sur l'eau, j'irai avec eux, sur la mer. Puis je ferai d'autres. Commander, c'est moins que faire.

— Sûr, Gweltaz. Le Bon Dieu a fait, il laisse aux Messieurs à commander.

— Embrasse-moi, grand'mère.

— Un « poc », mon gars ? Et maintenant, et mon linge ?

Plaf, flaouf, plaf. Le battoir reprend sa danse.

**

La brise d'ouest d'après-midi, qui vient de lever, fronce la mer avec un grand bruit de foule joyeuse. Sur toutes les plages, sur toutes les roches, une frange vivante d'écume bat et rebat, mordille comme un chiot, dans le grand soleil de plein été. Les herbes chantent, les pierres des murets modulent doucement l'accompagnement. De la grande

cheminée de l'usine, la fumée s'arrache par bouffées claires qui fuient et se dissolvent vers les arbres.

Le camion du mareyage fait gratter son pignon de vitesse, puis s'ébranle ; toutes les caisses plates font un salut vers l'arrière, et leur eau s'écoule en deux pistes brillantes sur le sable.

De la route, on aperçoit un coin de port, un peu d'eau très blanche et très noire, des mâts immobiles dont les drisses se courbent au vent. Du linge, sur la lande d'en face, entre des pierres pâles, pose une série de touches éclatantes.

Une dernière brouette s'égoutte, tandis que deux pêcheurs, portant le dernier casier de sardines scintillantes, vont vers la porte, où Le Doaré s'efface pour les laisser passer. Gisèle, devant son petit bureau, leur crie en riant que c'est trop tard, qu'on n'achète plus rien. D'une grosse voix gaie, le patron pêcheur répond qu'il ne vend plus, qu'il fait cadeau. Alors Gisèle, dénouant son tablier, conclut sur le même ton que, si elle ne paye plus, elle donne de l'argent, mais à ceux qui se dépêchent, car elle va se promener.

Dans la grande salle, les doigts agiles des ététeuses font danser les petits fuseaux d'argent et les stalactites sanglantes. Les femmes chantent une vieille gwerz, d'une fille accusée à tort d'avoir tué son nouveau-né, et d'un chapon qui coquericote dans le plat de l'évêque, en témoignage pour elle. Les coiffes ou les mouchoirs qui les couvrent battent leurs ailes, au rythme des gestes précis et de la chanson. La mère Uhel trotte.

La fumée d'huile commence à monter en volutes à l'odeur nourrissante ; la vapeur dans les tuyaux fait de

petits claquements secs ; les ventilateurs ronflent derrière le séchoir.

Au croisement de la route et du sentier de douane stationne le fauteuil à roues de Gildas. Celui-ci, les cheveux rebroussés, est détourné vers l'usine. Autour de lui, Luc, tout dégingandé dans son costume de coutil blanc de l'été précédent, Marie dans une petite robe claire, avec ses mèches moussues que le vent lui rabat dans la bouche, Ghislain perché sur une pierre branlante du muret, tous regardent la façade aveuglante de l'usine. Au moment où Gisèle paraît dans la porte, lissant sa coiffure, René se montre à l'une des fenêtres du « commercial ».

Tous lui font un geste de la main, crient des phrases que le vent étouffe, et s'en vont vers le port, voir si la peinture du bateau de Gildas est sèche. Ghislain pousse l'infirme.

René s'accoude au rebord de la lucarne. Il regarde la troupe claire s'éloigner. Puis il sort son carnet et note quelque chose.

Un chiffre ? Non. Un rendez-vous ? Après tout, peut-être : il y a le mot Dieu ; après d'autres gribouillis qui doivent parler d'harmonie, d'équilibre.

Puis, au-dessous :

« Simple. Etre simple ».

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ
D'IMPRIMER LE 24 AOUT 1954
PAR LES PRESSES BRETONNES
A ST-BRIEUC (CÔTES-DU-NORD)

Dépôt légal : 4^e trimestre 1954.
Mise en vente : 3 octobre 1954.
Numéro d'édition : 275.
Numéro d'impression : 532.

Qui VAILLE de VIVRE

Le principe « on ne fait pas de bonne littérature avec les sentiments » qui pèse si lourdement depuis cinquante ans sur les lettres françaises est-il une vérité inéluctable ou peut-on jeter à bas ce faux dieu, ce faux diable ? Jean Merrien qui ne s'est jamais inquiété des sentiers battus s'y emploie hardiment.

Il peint ici un homme. René Quintin est Directeur Général d'une grosse affaire du Nord. Un concurrent inattendu se présente : pour l'éliminer, un moyen simple mais vil. René décide de l'employer. Mais le concurrent meurt dans de dramatiques circonstances.

Cette mort trop opportune permettra à René de prendre conscience de lui-même et d'opérer une véritable révolution intérieure.

Ingénieur il est, ingénieur il restera, mais sur son sol natal de basse Bretagne, s'efforçant en créant une conserverie de faire vivre les gens de chez lui. Que trouvera-t-il ? L'incompréhension, l'ingratitude, celle de Dieu même semble-t-il : l'affreuse maladie de son fils aîné.

Mais il retrouvera aussi une toute petite chose : son âme. Cet homme puissant devenu en cela petit garçon la cherchera humblement ; il la découvrira sous toutes ses formes : d'abord l'âme collective de ce petit pays ; même incompris il sera là le grand frère sans orgueil ; l'âme impérieuse du métier ; celle du couple qui est tout autre chose que la passion ; l'amour paternel dont on ne parle jamais ; enfin, à peine visible, une petite lumière...

Jean Merrien prévoit à ce roman deux suites : QUI VAILLE DE MOURIR (1939-1945) et REFUS DE COMMANDEMENT (1950-1955).

Jean Merrien est bien connu comme écrivain de marine. Il serait injuste de le confiner dans cette étroite catégorie. Il écrivit avant la guerre LA MORT JEUNE, roman qui fit grand bruit, puis BORD A BORD, prix populiste 1944, l'un des très rares ouvrages sur l'amitié et le REFUS, cruelle histoire d'amour qui fait penser à DOMINIQUE.



Les Presses Bretonnes, St-Brieuc. — Printed in France.

S. L. R. N.
Prix fixé
au catalogue de l'Éditeur + T. L.
t. l. c.

530